

JOURNAL DOCUMENTAIRE de Philippe Billé
(Des notes de lecture, et des notes du reste)
Année 2013

Mardi 1 janvier 2013. Ce matin je me suis réveillé en pensant au mot «bibliote». Et une fois debout, j'ai constaté qu'il n'existe pas, du moins dans le dictionnaire. J'y vois comme racine le nom grec des livres, et le même suffixe qu'au nom de certains habitants, comme les Cairotes ou les Chypriotes. J'attribue à ce mot nouveau le sens d'«homme vivant parmi les livres». Cela peut désigner les gens des métiers du livre (éditeurs, libraires, bibliothécaires) ainsi que les érudits et les collectionneurs. L'année ne commence pas si mal. Allez, bonne année à mes ami(e)s bibliotes, et même aux autres.

Jeudi 3 janvier 2013. Quand je suis de mauvaise humeur, je me dis que Facebook n'est vraiment qu'un club de célibataires désœuvré(e)s. Quand ça va mieux, je me dis que je ne déteste pas le commerce des célibataires désœuvrés, s'ils sont assez distrayants.

Dimanche 6 janvier 2013. A l'une des fenêtres de chez ma mère absente, j'ai remarqué une bizarre tache blanchâtre sur un carreau. C'est visiblement une tourterelle du voisinage, qui s'est mangé la vitre.

Lundi 7 janvier 2013. Il me semble que c'est chaque année ainsi dans les premiers jours de janvier, que l'on entend les grives musiciennes chanter de nouveau, à la campagne comme en banlieue.

Mardi 8 janvier 2013. Relevé cet alexandrin de hasard, l'autre jour, en écoutant un journal : «Les conducteurs de bus ont repris le travail.»

Lundi 14 janvier 2013. Encore un roman qui a raté son examen d'entrée dans ma bibli, on m'avait pourtant dit que je devrais aimer *Le prince et le jardinier* de Robert de Goulaine, mais ça n'accrochait pas, je n'ai pu le finir. Ce que j'apprends par ailleurs sur le marquis me le rend pourtant sympathique, il entretenait un château, où il avait créé une papillonneraie, produisait du muscadet...

Mardi 15 janvier 2013. Regardant comme est fait le nom français du rêve, je vois qu'en matière de voyelles, il n'est équipé que de la plus incolore. Mais j'aime bien le voisinage du v et de l'accent circonflexe, petit v à l'envers. Il y a dans ce mot du rond et du piquant.

Mercredi 16 janvier 2013. Je me suis aperçu que je faisais maintenant mes courses en marmonnant. Cette constatation ne me

plaît pas beaucoup. Mais enfin, c'est toujours mieux que si je faisais mes courses en poussant des hurlements.

Jeudi 17 janvier 2013. J'aime beaucoup une coquetterie graphique du catalan, qui consiste à fourrer un point en plein mot, au milieu d'un double L, par exemple dans *il.legal*, *novel.la*, ou *oscil.lar* (je crois que cela se fait quand il faut en effet prononcer deux L consécutifs, et non un LL à la castillane). N'importe la diction, cela me donne envie de m'appeler Bil.lé.

Vendredi 18 janvier 2013. J'ai oublié d'arrêter l'ordi et j'entends qu'il continue à faire de la musique dans la salle à manger. J'ai la flemme de me relever, j'essaye de l'éteindre par télépathie.

Lundi 21 janvier 2013. J'ai beaucoup aimé la *Marie-Antoinette* de Stefan Zweig, le livre plus que le personnage, pour lequel je n'arrive pas à avoir beaucoup de sympathie malgré les efforts intelligents de l'auteur, son compatriote. Il me convainc toutefois qu'elle a eu plus d'allure morale dans sa fin tragique, que dans son existence frivole. Cette biographie est un plaisir à lire, et n'est pas seulement une oeuvre d'écrivain, elle présente en outre un apport historique, s'il est vrai que Zweig s'est servi le premier de certaines archives. L'histoire de cette reine venue d'Autriche est aussi en partie, forcément, l'histoire de son mari le pauvre Louis XVI (qui n'aura réussi à pénétrer sa femme qu'après sept ans de mariage, et dont le discrédit public aura commencé avec ce genre de difficultés, à quoi tiennent les réputations...) et l'histoire de la révolution républicaine, analysée avec compréhension mais sans complaisance, et même avec une certaine sévérité. Un détail m'amuse, l'unique phrase que Marie-Antoinette aura consenti à adresser à la du Barry, qu'elle ne pouvait encadrer : «Il y a bien du monde aujourd'hui à Versailles». Zweig mesure la petitesse du propos en comptant les mots, au nombre de neuf. Mais si l'on compte les syllabes, on a là un alexandrin...

Mardi 22 janvier 2013. J'aime bien les titres des recueils d'Eluard, mais je n'ai pas encore trouvé un poème de lui qui soit à mon goût. Je ne passe pas non plus mon temps à en chercher, je sens que c'est peine perdue. Je lirais plus volontiers de la doc sur le ménage à trois avec son épouse Gala et l'ami incrusté Max Ernst, la coucherie magnétique, dans les années 20, sa période «J'écris ton nom promiscuité».

Mercredi 23 janvier 2013. L'hégémonie intellectuelle de la gauche se mesure par exemple au fait qu'aujourd'hui encore la république n'est pas gênée de donner à des rues et à des collèges le nom d'Eluard, le poète communiste «de la liberté», qui composa une gratinée *Ode à Staline* en 1950, à l'époque où,

selon le mot hâtif d'un critique, «pour ne pas voir ce qui se passait en URSS, il fallait se boucher les oreilles».

Jeudi 24 janvier 2013. MES SOUVENIRS DE FEU.

Il serait faux de dire que je suis pyromane. Mais je pourrais bien me définir comme pyrophile.

Il n'y avait guère de feu à voir dans ma petite enfance, chez moi ni chez les parents que nous visitions, car on ne se chauffait qu'au feu caché de la cuisinière ou du poêle.

J'ai connu le feu dans mes premières années à Bergerac, quand les HLM, que nous appelions les Blocs, venaient d'être construites, et que nous en étions les premiers habitants. La rue des Frères non loin de là n'était encore qu'un vaste terrain vague où j'allais traîner avec les autres gamins. Nous jouions dans les ruines et nous y faisions brûler des journaux. Comment n'avons-nous jamais provoqué d'incendie, comment mes parents me laissaient-ils divaguer de la sorte, et revenir puant sans doute la fumée, cela m'intrigue maintenant.

Sans doute me suis-je alors familiarisé avec le trésor des allumettes. Peut-être ai-je connu dès ce moment la race étrangère des allumettes espagnoles, que l'on frottait sur les murs.

J'ai connu le feu de cheminée à l'adolescence, quand mes parents prirent l'habitude de nous emmener passer quelques jours chaque été chez Pierre et Lili, en Bourgogne. Il faisait là-bas un temps si pourri qu'il n'était pas rare, même en plein mois d'août, que la flambée soit requise, du moins bienvenue. Je revois l'oncle Pierre disposant dans le foyer du papier froissé et des bouts de bois avec ses grosses paluches, tout en me donnant de sa voix nasale une courte leçon que je n'ai jamais oubliée, quelque chose comme «Le feu, tu vois, il faut qu'il respire».

Je n'ai pas souvenir d'avoir assisté à d'autres incendies, que les feux de forêt qui dévastaient la Galice, l'été où j'y suis allé. Les flammes venaient parfois tout au bord de la route.

Longtemps dans ma vie de jeune homme je n'ai vu de feu que sporadiquement, au hasard de soirées chez les copains ruraux.

Quand j'étais en ménage, il y eut une fois où on loua en plein hiver un grand vieux gîte en Charente, assez beau mais glacial, sans autre chauffage que la cheminée du salon, avec un stock de bois limité pour passer la semaine. Il y avait des plaques de neige sur l'herbe, et les derniers jours j'ai volé des bûches supplémentaires dans la réserve.

Quand je me suis installé dans l'ancien appartement de Patrick, rue Sainte-Catherine, mon premier soin a été de désobstruer la cheminée et de la faire ramoner. Il avait passé là des années sans en éprouver le besoin, pour moi ce fut impératif dès mon arrivée.

J'ai le meilleur souvenir des soirées passées devant le feu de cette petite cheminée de ville, seul ou en compagnie,

et du plaisir de glaner des bouts de bois partout où je passais, dans les rues, sur les quais, à la fac.

Quand j'ai eu mon premier bois, un de mes premiers soins fut de choisir l'endroit où je camperais et où je ferais du feu, près du ruisseau. Les conditions de dénuement ranimaient la loi primitive : le foyer, c'est la place du feu, et la place de celui qui fait du feu, le lieu où il revient s'asseoir, se reposer, ranger ses affaires, manger ou dormir, le lieu où il habite.

Depuis lors je fais du feu chaque fois que je vais là, c'est mon premier soin en y arrivant, sauf quand une chaleur excessive l'interdit, il faut qu'il fasse vraiment chaud pour que je m'en passe. S'il est inutile pour me réchauffer, le feu sert à dissiper une part du bois mort que j'ai en trop, à signaler aux hommes et aux bêtes des environs que je suis là, à produire de la cendre dont je ferai de l'engrais, à tenir les moustiques à distance, à griller quelques aliments, ou parfois simplement à me sentir bien.

Dans la maison que j'ai maintenant à la campagne, il y a une vieille cheminée d'un mètre trente de large, où je brûle du bois. Ma table à manger est juste devant, mon bureau sur le côté, si bien que je peux m'asseoir à l'un ou à l'autre, j'ai toujours le feu dans le dos. Là aussi quand la saison n'exige plus de feu pour la chaleur, j'en fais encore un peu pour une autre raison, sous un autre prétexte.

J'arrête ici ces souvenirs, sans exclure d'y revenir.

Lundi 28 janvier 2013. Dîner chez des amis communistes, pas vus depuis longtemps. A deux reprises la religion vient sur le tapis, et leurs idées sur la question ne font aucun doute. Pour eux, les curés ne peuvent être que des obsédés sexuels, des hypocrites et des sadiques. Je glisse, je ne laisse rien paraître de ma perplexité. Ce doit être l'âge : mon besoin de courtoisie domine maintenant mon envie d'engueulade.

Mardi 29 janvier 2013. A Bergerac, dans un placard, un puzzle d'enfant, soixante grosses pièces, la photo d'un poulain et sa mère. Dans le couvercle cette phrase décidée, probablement écrite par mon fils : «Apré je ferait un dessin de chevalier».

Mercredi 30 janvier 2013. Dans les papiers de ma mère, je suis tombé sur son «Permis de conduire les automobiles», datant de 1951. La formule est à peine plus longue que celle d'aujourd'hui, mais cela suffit à lui donner un petit air étrange.

Jeudi 31 janvier 2013. J'apprends avec satisfaction qu'un des plus fameux pangrammes français tient pile en un alexandrin : «Portez ce vieux whisky au juge blond qui fume». Ca ne me surprend pas, cette forme est parfaite. Mais la magie de la phrase ne tient pas qu'au compte des syllabes. Il y a en peu de mots l'association de deux drogues, alcool et tabac, puis

l'opposition du vieux et du jeune (le blond n'est pas vieux, puisque pas chenu).

Samedi 2 février 2013. A la Croix, pendant une insomnie, j'entends une grive. A deux heures du matin, c'est surprenant. Puis je réalise que c'est encore l'ordi, que j'ai laissé branché dans la pièce à côté.

Dimanche 3 février 2013. Jeudi soir à la nuit tombée, dans la lumière des phares, une silhouette qui ressemblait d'abord à une sorte de sac en papier, posée au beau milieu de la petite route arrivant à La Croix. L'oiseau s'est envolé. Il n'avait pas la blancheur d'une effraie, ni l'aspect d'une hulotte. Un moyen-duc, comme celui qui venait à la Rigeasse? Je pense aussi au hibou des marais, que j'avais vu se poser dans la cour de la colonelle, mais c'est moins sûr. Et samedi midi, dans un beau ciel éclairci, un vol d'oies est passé au-dessus du jardin en cancanant, direction nord.

Lundi 4 février 2013. Il y a quelque chose d'étrange, dans l'actuel débat (ou le psychodrame qui en tient lieu) sur le mariage homosexuel, c'est l'aplomb de ses défenseurs. Je ne parle pas des militants spécialisés, pour qui le combat dure depuis quelques années, mais de la masse des sympathisants, qui tout soudain tiennent la cause pour acquise. Mais si cette revendication est tellement évidente, que ne les avait-on jamais entendus en parler?

Mardi 5 février 2013. Je me souviens de «Gadon», à la ferme maternelle. Combien de temps m'a-t-il fallu pour comprendre que c'était la contraction de «Regarde donc» : «Tin, gadon qui c'est qu'arrive...» J'ai vaguement connu ce patois d'écurie, qui m'a aussi laissé de meilleurs souvenirs.

Mercredi 6 février 2013. J'apprends que, dans la liste des mots que le français a empruntés à l'anglais, après que l'anglais les eut lui-même empruntés au français, figure le «scout», l'éclaireur, provenant de l'ancien français «escoute», soit écoute, lui-même issu du latin «auscultare». Curieux voisinage de sens : l'éclaireur (notion visuelle) écoute le terrain (notion auditive), il l'ausculte (notion quasi tactile). Par ailleurs, voilà un mot anglais qu'il est assez justifié de prononcer à la française, c'est à dire conformément à son origine.

Jeudi 7 février 2013. Recherches sur Lloyd Hefner, suivies de peu de résultats :

- de Philippe Billé à Frédéric Roux, par e-mail, le 7 janvier 2013 : «Salut et meilleurs voeux, cher Fred. Dis-moi : qui est ce Lloyd Hefner dont tu reproduis des phrases [ici, à la date du 5 janvier]? La recherche de son nom dans Google ne donne rien, que des sites généalogiques...»

- de Frédéric Roux à Philippe Billé, le même jour : «Ph, pareil. Lloyd Hefner est le secret le mieux gardé de la poésie américaine. La traduction de l'un de ses poèmes est parue à la dernière page de mon *Tyson* (que tu n'as, évidemment, pas lu). Bien à toi. F.»

- de Philippe Billé à Frédéric Roux, le 6 février 2013 : «Mon cher Fred, tu te trompes en pensant que je n'ai «évidemment pas lu» ton livre sur *Tyson*, car je l'ai bien lu, comme d'ailleurs, à une exception près, tous les livres de toi que tu as bien voulu m'offrir. Hélas je vis la plupart du temps à 170 kilomètres de ma bibliothèque, et j'ai dû attendre la visite mensuelle que lui ai rendue ce week-end, pour relire le poème que tu me signales. Tu m'apprends que Lloyd Hefner est «le secret le mieux gardé de la poésie américaine». J'en prends bonne note, mais ça ne me renseigne pas beaucoup. Je n'ai du reste pas spécialement besoin d'étudier ce poète, mais je voulais intégrer dans ma collection de phrases sur Bordeaux celle que tu as passée sans commentaire et sans référence dans ton blog. Cet artiste est aussi inconnu des moteurs de recherche que s'il était inexistant, et les trois seuls documents de lui dont je dispose comprennent un poème sur la boxe et une phrase où il est question de Bordeaux. Si bien que j'en viens à me demander si le mystérieux Hefner n'est pas tout simplement l'un des nombreux produits de ton artisanat. Mais peut-être est-ce là encore un secret qu'il convient de garder...»

- de Frédéric Roux à Philippe Billé, le même jour : «Ph, comme dit Hans Magnus Enzensberger : "C'est dans ces filiations que l'on découvrira comment une obscure brochure de propagande, citée dans un ouvrage semi-scientifique, acquiert une certaine respectabilité. De là, elle émigre dans les récits sérieux, les ouvrages standards et les lexiques. La foi du charbonnier en matière de parole imprimée est très répandue ; est considéré comme fait tout ce qui a été fréquemment cité." Bien à toi. F. PS : je ne voulais pas dire que tu n'avais pas lu *Un cauchemar américain*, je voulais dire par là que tu n'avais pas remarqué ou que tu ne te souvenais pas qu'une citation de Lloyd Hefner y figurait déjà.»

Bon, eh bien...

Samedi 9 février 2013. Un alexandrin de hasard, ce titre d'article dans *Sud Ouest* d'avant-hier, à la page Talence-Gradignan-Villeneuve : «Le forum pour l'emploi va ratisser plus large.»

Dimanche 10 février 2013. Il y a déjà des bourgeons partout. On n'aura bientôt plus la paix, le printemps est dans les starting-blocks.

Mardi 12 février 2013. Petit, je croyais que le «Remarque», dont on ponctue les conversations, était une sorte d'exclamation invariable. Quand j'ai réalisé qu'il s'agissait

d'un verbe, qu'on pouvait accorder au pluriel ou au vous de politesse, je me suis senti gêné de l'avoir déjà adressé à certaines grandes personnes comme si je les avais tutoyées. C'était bien véniel, mais je m'en souviens.

Mercredi 13 février 2013. La nouvelle religion de l'Autre est si complaisante envers les minorités ; et ses anathèmes, comme l'accusation d'«homophobie», sont des massues morales si faciles à manier, que je prévois aux futurs dossiers d'adoption, présentés par les couples homosexuels, un taux d'acceptation très proche de 100 %. Et dans des délais qui n'auront sans doute rien d'abusif.

Jeudi 14 février 2013. Sur la suggestion de l'ami Cédric, j'ai lu le petit livre que dans sa jeunesse le très catholique et très colérique Léon Bloy consacra à *La chevalière de la mort*, soit Marie-Antoinette. Ce n'est pas un texte documentaire mais un pamphlet, une dissertation amère sur le triste sort de cette dame, en qui il célèbre non une sainte, mais l'héroïne avec qui disparaissent l'aristocratie et la monarchie françaises. Il minimise sa dissipation, valorise sa charité attentive, admire la fermeté de son maintien. Il évoque aussi le cas bizarre de Louis XVI, roi qui n'aimait guère le métier de roi, lui préférant la chasse et la serrurerie, roi inhabituel, sans maîtresses et sans méchanceté, conciliant et réformateur, et dont la faiblesse personnelle ne fut pas le moindre facteur du succès de la «grandiose imbécillité révolutionnaire». N'étant moi-même ni très nostalgique de l'ancien régime, ni très ébloui par les merveilles de la république, les idées de Bloy ne me convainquent pas toujours, ni ne m'effarent, ce qui me ravit surtout c'est le style de ses belles tournures, ses formules assassines.

Lundi 18 février 2013. Ma mère, la Réaction spontanée - «Autrefois y avait pas tous ces micmacs et ...»

Mardi 19 février 2013. Suicides en série : le besoin d'imitation est si impérieux, que même les désespérés se copient les uns sur les autres.

Mercredi 20 février 2013. Quand j'étais jeune, je me sentais différent de mon père, souvent même complètement opposé à lui. A présent, je suis surpris de constater à quel point je lui ressemble.

Jeudi 21 février 2013. La gestation pour autrui : le dépôt-ventre.

Dimanche 24 février 2013. L'autre jour ma mère m'a demandé si j'étais son cousin, et quand je lui eus répondu que non, elle m'a demandé mais alors qui j'étais. Jamais encore je ne l'avais sentie aussi égarée. Elle perd la tête depuis des

années, le mal d'Al a fini par gagner. Au début j'avais remarqué peu à peu ses négligences, ses indifférences, les vêtements qu'elle ne me reprisait plus, les questions qu'elle ne posait plus. Puis je me suis habitué à ce que, quand je lui rendais visite, ce pour quoi je roulais deux heures, elle m'accueille en demandant à travers la porte qui c'était, puis en s'étonnant de mon arrivée, genre ah c'était aujourd'hui que tu venais?, même si j'avais téléphoné juste avant de partir. Et bien sûr il n'y avait rien à manger. Je me suis habitué au frigo désert, ou soudain trop rempli de tomates dans tous les compartiments, ou contenant bizarrement huit fromages identiques, dont plusieurs passés de date, ou pire. Peu avant Noël elle est tombée une fois de plus, on ne saura jamais si ce fut chez elle ou dans la rue, les pompiers l'ont emmenée pour l'examiner, les médecins ne lui ont rien trouvé de cassé mais ont constaté qu'elle divaguait, ne savait dire sa ville ni le mois, et ils l'ont internée à l'asile. Le temps de quelques visites, j'ai connu cette geôle sans joie, sécurisée, caoutchouteuse et décourageante, ressemblant assez au nouveau mouroir bordelais où elle vient d'être installée. Rarement j'ai eu aussi peu envie de raconter ma vie.

Lundi 25 février 2013. Faux-frères humains, qui près de nous vivez ...

Mardi 26 février 2013. En vidant les placards où ma mère a stocké du passé dans des sacs et des caisses, je tombe sur ce qui fut très certainement mon premier livre d'oiseaux. Je l'avais oublié. Il est pourtant assez joli. Intitulé très sobrement *Les oiseaux* (Editions Cocorico, 1953) c'est un mince album dont chacune des 48 pages est consacrée à une espèce, avec quelques lignes d'explications, un vague dessin à colorier, et surtout une admirable vignette polychrome d'environ 7 x 7 centimètres, due à l'illustrateur James Gordon Irving. La part récréative du livre est plus évidente que son intérêt pédagogique, car s'agissant de l'adaptation d'un ouvrage américain, la plupart des oiseaux présentés ne se voient jamais en France. Le cas le plus bizarre est peut-être celui du prétendu Rouge-Gorge. On nomme ainsi en France un petit oiseau que les Anglais appellent *Robin*, et du coup les Américains appellent *Robin* une autre espèce à la poitrine rouge, mais c'est une sorte de grande merlasse sans aucun rapport, l'*American Robin* (*Turdus migratorius*), que l'on doit appeler en français Merle d'Amérique et non Rouge-Gorge (il apparaît en haut à droite de la couverture). Mais enfin.

Mercredi 27 février 2013. Vu *Jeux interdits*, de René Clément (1952). Ce petit film au sujet inhabituel, enfantin et mortuaire, ne manque pas d'une certaine poésie bucolique et se laisse voir, même si l'on n'est pas sûr de chercher à le revoir. La froideur médiatique et institutionnelle, qui l'accueillit paraît-il, contraste avec son succès public

international. Les musiquettes de guitare espagnole, dont une que l'on a trop entendue massacrer par des générations de collégiens, ne me déplaisent pas. C.

Jeudi 28 février 2013. Hier soir sur le trottoir, à la porte d'un restaurant de Talence, où l'on m'invitait mais où il n'y a plus de place, un jeune homme très brun, également refusé, que je prends pour un étranger ne sachant parler français, montre par des gestes brefs mais éloquents sa déception de ne pouvoir dîner dans cette maison, où il sait que l'on mange bien. Quelques instants plus tard, comme nous hésitons encore sur la décision à prendre, on nous rappelle : des tables se libèrent. Le jeune homme se retrouve notre voisin, et je réalise bientôt que c'est un muet, qui ne s'exprime que par gestes.

Vendredi 1 mars 2013. Vu *Le Dahlia Noir*, de Brian de Palma (2006). Une histoire peu claire et en ce qui me concerne peu captivante, avec cependant d'assez beaux acteurs comme Josh Hartnett et Scarlett Johansson. Il y a dans le deuxième disque des bonus où auteurs, acteurs et autres se flagornent avec une impudeur, qui ne m'incline hélas pas à l'indulgence. Le plus intéressant finalement est le documentaire de 52 minutes *La vérité sur le Dahlia Noir*, présentant l'enquête d'un certain Steve Hodel. C.

Samedi 2 mars 2013. Cette phrase en français bizarre, notée jadis par ma soeur sur un bout de papier : «Laide comme qu'alle est, avec un chapeau comme qu'alle a, qu'a rise donc d'elle avant qu'a rise des autres.»

Dimanche 3 mars 2013. Si la différence des sexes venait à disparaître, l'humanité serait encore plus insipide, qu'elle le sera quand tout le monde sera métissé.

Lundi 4 mars 2013. Alexandrin piteux : Je devrais le savoir, et je ne le sais pas.

Jeudi 7 mars 2013. Jacques d'A m'avait recommandé les *Détachements* de Chardonne, que j'ai eu le plaisir de lire cet hiver. Paru posthument en 1969 mais rédigé en 1945, cet ouvrage est un témoignage sur les ennuis peu mérités de l'auteur à la fin de la guerre, et plus généralement sur les errements de la «libération». Les réflexions intelligentes, parfois d'une saine insolence, n'ont rien perdu de leur pertinence. Je n'ai rien de spécial à ajouter sur ce livre, que je suis content de posséder.

Lundi 18 mars 2013. Retour d'une semaine éprouvante, à vider placards et meubles, à remplir des sacs et des caisses. La première nuit du séjour fut agitée, je m'éveillai trois fois sur des rêves, que j'aurais pu décrire alors en détail, mais

dont j'ai noté seulement le sujet, et maintenant déjà j'en perds le souvenir. Dans le premier je me promenais avec ma mère à la lisière d'un jardin public. J'ai pensé à ce point commun des vieillards et des petits enfants, qui volontiers se laissent prendre la main et mener. Dans le second je voyais plusieurs fois par la fenêtre, dans mon jardin de la Croix, un iguane jaune et noir, qui chaque fois paraissait un peu plus grand. Quand enfin je sortis pour mieux voir, il me sauta par derrière sur les épaules, je me secouai pour le faire tomber, et en touchant le sol il s'évapora. J'ai noté que le troisième rêve était sur un film, mais j'ai complètement oublié de quoi il s'agissait. Tout au long de cette semaine tendue, aucun rêve «souvenu». Ce matin, rêvé cette trilogie, qui m'intrigue : «Loto, confusion, saison.»

Mardi 19 mars 2013. J'ai l'impression qu'il y a un moment, vers la fin de la nuit, avant même les premières lueurs de l'aube, alors donc qu'il fait aussi sombre que pendant les heures précédentes, un moment où pourtant les oiseaux commencent à chanter. S'il en est bien ainsi, je me demande pourquoi, comment savent-ils que le jour approche. Ou peut-être poussent-ils des cris d'impatience, jugeant que la nuit a assez duré, manifestant ainsi leur mécontentement, comme de petits syndicalistes à plumes.

Mercredi 20 mars 2013. Il n'est jamais garanti que le recyclage d'un ancien bâtiment religieux soit une réussite. Le cas le plus désastreux que je connaisse est celui d'un temple bizarrement remanié, faisant maintenant office de «Centre de Loisirs», selon l'inscription peinte en grosses lettres au-dessus du portail, la façade étant de surcroît défigurée par une invraisemblable protubérance métallique. Ce furoncle architectural afflige le croisement des routes de Montpon et du Fleix, dans certain village de ma connaissance.

Jeudi 21 mars 2013. Soties à la Marcel. Longtemps je me suis douché de bonne heure. Longtemps je me suis mouché de bonne heure. Longtemps je me suis touché de bonne heure.

Vendredi 22 mars 2013. Je devais être en classe de sixième, car j'étais encore bien petit mais déjà au collège, lorsqu'un beau jour, après avoir sans doute chahuté avec mes camarades à la sortie des classes, je me suis aperçu que je n'avais plus mon cartable. Bouleversé par cette perte, et par l'idée du châtement paternel qu'elle me vaudrait, je sanglotais en pleine rue. C'est alors qu'un homme s'est approché en me disant quelque chose comme «Qu'y a-t-il, Monsieur, que vous arrive-t-il?» Je n'oublierai jamais la surprise et le réconfort que j'en ai ressenti. Non seulement cet adulte avait pitié de moi, mais c'était la première fois que l'on me donnait du vous et du Monsieur, et cette délicatesse apportait comme un supplément de bienveillance. Je ne sais plus comment

cela s'est terminé, bien je suppose, on a dû retrouver mes affaires non loin de là sur le trottoir ou entre deux voitures garées. Je ne savais pas alors que c'était là monsieur Bel, qui devait être mon professeur d'histoire et géographie quelques années plus tard. Il m'a fallu encore quelques années, je crois, pour apprendre qu'il avait la réputation d'être royaliste. Et encore des années pour faire le rapprochement entre ses opinions supposées et ses bonnes manières avérées.

Mardi 26 mars 2013. Si l'on s'avisait de mélanger les couleurs nationales, le bleu et le rouge se fondraient en un violet, que le blanc ferait pâlir en mauve. Bon. De toute évidence, on ferait mieux de ne toucher à rien.

Jeudi 28 mars 2013. Collabobo.

Samedi 30 mars 2013. Feuilletant une vieille collection de *Spirou* datant d'avant même ma naissance (années 1951-52), je me demande si l'armée française d'aujourd'hui pourrait chercher l'inspiration, qui sait, ou un encouragement, dans l'aventure de Buck Danny contre les pirates du désert. Je vois aussi un duo de personnages comiques, un Noir et un Blanc, nommés Blondin et Cirage, et ce dernier, par coïncidence, est le portrait tout craché de la «personnalité préférée des Français», à ce qu'il paraît, l'acteur Omar Sy(rage). Il y a encore une histoire textuelle dont je ne lirai sans doute jamais que le joli titre, *Les compagnons du Tchad*, d'un certain X Snoeck, et peut-être vaut-il mieux préserver ce mystère.

Dimanche 31 mars 2013. Un voisin rural, mais socialiste, me confie qu'il tient ses informations de «Mediaparc». Je me disais bien, aussi...

Lundi 1 avril 2013. J'ai lu dernièrement la version française d'un roman de Naipaul, *A la courbe du fleuve*. Malgré mon peu de goût pour la fiction, je me suis laissé entraîner par cette histoire, moins pour l'intrigue elle-même, ou pour le style d'écriture, qu'une traduction permet mal de juger, mais plutôt pour la qualité du regard porté sur une société africaine composite et instable, en l'occurrence l'ex-Congo belge, jamais nommé mais clairement identifiable. Je trouve intéressant que le narrateur ne soit ni un ressortissant des anciennes puissances coloniales européennes, ni un Africain de souche, mais tout comme l'auteur un descendant de famille indienne expatriée, disposant ainsi d'un point de vue plus détaché, et d'autant plus crédible, sur le naufrage de l'indépendance, la gangrène de la violence et de la corruption, la résurgence des haines tribales, la permanence des inégalités entre ethnies locales. Il a aussi des remarques originales sur certains traits de caractère, comme

l'attachement des esclaves à leur esclavage. On pourrait dire que c'est un roman de droite, en quelque sorte, mais décalé : un roman divers droite.

Mardi 2 avril 2013. J'ai feuilleté sans entrain les *Apophtegmes* extraits des oeuvres de la philosophe «poétique» Maria Zambrano et réunis en édition bilingue franco-espagnole chez José Corti. Il y a comme ça des livres qui ne sont pas sots mais qui ennuiant, malgré la chère forme brève.

Mercredi 3 avril 2013. Depuis des années, à chaque printemps, j'ai envie d'acheter des petits oignons à repiquer, mais ils se vendent dans des filets qui en contiennent peut-être une centaine, en tout cas une telle quantité que je ne saurais qu'en faire, et chaque fois j'y renonce. Le mois dernier cependant, l'idée m'est venue d'en acheter quand même, de n'en garder que ce qu'il me faut, et de faire cadeau du reste aux amis. L'occasion se présentant, je choisis à la coopérative agricole de Bergerac deux filets de petits oignons dont la couleur me ravit, des blancs et des violets. Mes affaires me conduisant en quelques jours de Dordogne en Charente, je distribue les semences à droite et à gauche, j'en fais passer une poignée à Xavier, j'en offre à Bernard, à Louis, à Jacques, à Derek, à Véro. Tout le monde en paraît content mais parmi ces personnes deux anciens, les deux seuls ruraux d'époque, Jacques et Louis, tout en me remerciant, me regardent d'un drôle d'air, où paraît autant d'embarras que de gratitude. Que pensent-ils vraiment? «Ben, je les mettrai dans la terre», dit Louis en souriant. Moi je ne cherchais qu'à plaire, mais je ne jurerais pas du résultat. Peut-être se disent-ils, voilà bien les manières d'un gars de la ville, mais il est gentil quand même. Ou peut-être est-ce moi, qui me fais des idées.

Jeudi 4 avril 2013. J'avais déjà vu jadis la *Conversation secrète* de Coppola (1974) qui m'avait laissé un souvenir assez ennuyeux, et en la revoyant j'éprouve la même impression d'un film où il ne se passe pas grand chose, où l'on se demande sans arrêt quand ça va commencer pour de bon, et qui se termine en queue de poisson. J'ai trouvé le premier plan, de lente plongée vers la place publique, très spectaculaire, et j'aime beaucoup la tête de Gene Hackman avec les lunettes et la moustache démodées. Pour le reste : bof. C.

Jeudi 11 avril 2013. Je comptais déguster à petites gorgées le copieux *Adieu à quelques personnages*, dans lequel Joaquim Vital (1948-2010) dresse des portraits-souvenirs de nombreux personnages connus au long de sa vie d'éditeur, et finalement je n'ai fait que parcourir en hâte ce volume qui me rebutait. L'auteur appartenait à la vaste race des bourgeois communistes culturels. Il ne manque pas une occasion de rappeler que ses activités militantes, dont la nature n'est toutefois pas

précisée, lui ont valu d'être emprisonné quelques mois du temps qu'il était jeune, sous Salazar. Il déclare s'être par la suite vigoureusement éloigné du stalinisme, mais à aucun moment, ou cela m'a échappé, il ne lui vient à l'esprit d'admettre que, comme beaucoup d'autres, il a d'abord bel et bien combattu le régime de Salazar en revendiquant celui des soviétiques, à l'époque où régnait encore en Russie une terreur auprès de quoi le Portugal d'alors n'était qu'une colonie de vacances. Exilé à Paris, l'entrepreneur Vital a créé dans les années 70 les Editions de la Différence, dont le nom, comme celui de la revue *Autrement*, est emblématique de la tarte à la crème altérophilique, du culte alors naissant de l'Autre, du Différent, du Pas-Pareil-qu'est-tellement-mieux. Ces traits idéologiques marqués n'étaient pas bien faits pour m'attirer mais j'étais prêt à passer outre, cependant il s'est vite avéré que l'ouvrage m'ennuyait, et je n'ai guère eu le courage de lire en entier qu'un chapitre ici et là, d'ailleurs intéressants, sur Souvarine ou Girodias.

Vendredi 12 avril 2013. Il est devenu rarissime que l'on m'invite et je suis d'autant plus satisfait d'avoir participé (avec deux «Rembrandt») au *Truck* piloté ce mois-ci par John M Bennett.

Samedi 13 avril 2013. Je n'étais pas bien sûr d'avoir réellement fait ma communion solennelle en mai 68, comme je m'en vante de temps en temps, mais des documents d'époque, retrouvés chez ma mère, confirment et précisent la date : ce fut le 26 mai 1968. Je n'en suis pas mécontent.

Dimanche 14 avril 2013. Je n'ai jamais aimé aucune chanson de David Bowie.

Lundi 15 avril 2013. Je n'ai jamais rien su que de bien incertain quant à l'existence et à l'identité de l'homme qui écrivait sous le pseudonyme d'Al Ackerman, et c'est à l'occasion de sa disparition que me parviennent à son sujet des données plus précises. Son véritable nom serait William Hogg Greathouse et il serait mort d'une tumeur au cerveau le dimanche 17 mars, peu avant minuit, à l'heure où l'Europe était déjà passée au lundi. S'il est vrai qu'il était né fin 1939 (du Sagittaire), comme je crois savoir, il était donc âgé de 73 ans. Il était retourné depuis quelques années vivre à Austin, dans son Texas natal, après deux décennies, les années 90 et 00, passées à Baltimore. La surprise de la funeste nouvelle, la gêne de ne pas avoir mes archives sous la main, et d'autres embarras m'ont empêché d'en parler plus tôt, mais enfin je publierai aujourd'hui quelques mots sur le sujet, avec les souvenirs que je peux retrouver. Je serais bien en peine de dire quel est le premier texte d'Al Ackerman que j'ai lu et d'où je le tirais. Certainement j'ai lu de ses écrits dans la revue *PhotoStatic* de l'ami Lloyd Dunn et dans le *Lost*

and found times de John M Bennett, j'en ai aussi trouvé ici et là dans d'autres organes de la presse marginale américaine, dont j'étais grand consommateur dans les années 85-95. L'auteur lui-même m'en a fourni quand nous sommes entrés en relation. Il ne m'avait pas fallu bien longtemps avant de distinguer qu'il n'était pas un simple mail-artiste parmi une foule d'autres, mais une forte personnalité, on pourrait dire un caractère éminent, si le terme ne s'appliquait qu'imparfaitement à un homme par ailleurs modeste et discret, dont la renommée de son vivant ne s'est guère étendue au-delà du milieu underground anglophone. Il jouissait d'un certain prestige à la fois auprès des amateurs de littérature, qui savent lire, et des amateurs de gauchisme, parce qu'il avait été mêlé aux origines du néoïsme, un obscur mouvement d'avant-garde qui a dérivé des beaux-arts vers la politique. Je me rappelle vaguement un article décrivant ses histoires loufoques comme des blagues de potache, mais d'une potacherie poussée à un degré suffisant pour la transmuier en autre chose, d'une qualité supérieure. Cela fait penser à Jarry, dont je ne sais si Ackerman le connaissait, mais dont il partageait assurément le sens de l'humour et de la dérision. A ma connaissance les deux seuls vrais livres de lui existant jusqu'à présent, j'entends par «vrais» des livres à dos carré et non de simples livrettes, sont d'une part le recueil *Omnibus*, publié par Feh Press à New York en 1994, et d'autre part le recueil de traductions que j'ai fait paraître chez Plein Chant l'année suivante, sous le titre Maître Ling et autres histoires. Ces traductions étaient faites avec plus de bonne volonté que de savoir-faire, et mériteraient d'être reprises. Mais ce livre m'apportait de grandes satisfactions, car il était le premier que je traduisais de l'anglais, il fut un des rares que j'ai pu réaliser à partir de matériaux issus de mes *Lettres documentaires*, où la plupart des pièces du recueil avaient d'abord paru, et il était écrit en assez beau langage pour qu'un critique littéraire ait alors soupçonné qu'il s'agissait en fait d'une création française, dissimulée par canular sous les dehors d'une traduction. L'auteur a toujours répondu avec patience et précision aux nombreuses questions dont je le bombardais pour tâcher de le comprendre au mieux. Je me souviens de sa bonne formule m'avertissant qu'il écrivait en «américain démotique». Je réalise en écrivant ces notes que nous ne nous sommes écrit, me semble-t-il, que par la poste, et que notre correspondance a dû s'éteindre avant que je ne me mette à l'usage du courrier électronique. Ackerman est peut-être resté à l'écart d'internet, où l'on trouve peu de choses le concernant. Mais je ne doute pas que son excellence le préserve de l'oubli.

Mardi 16 avril 2013. Lors d'un rêve ce week-end, j'ai été favorisé de la vision d'un curieux journal, découvert en regardant le contenu d'un présentoir installé sur un trottoir désert. Il était fait d'une seule double-feuille (quatre

pages), imprimé sur un papier de qualité, un peu épais, de couleur vert pâle, et contenait peu de texte, surtout des reproductions de formes de branchages tordus, assez élégantes, de différentes dimensions. Il avait un titre en un seul mot, que j'ai vu très clairement, mais dont j'ai été incapable de me souvenir au réveil, à mon grand regret. En essayant de le retrouver, je me suis dit que c'était un mot français existant mais rare, au pluriel, long d'environ sept lettres, et commençant par un G, ou contenant la lettre G. Je désirais vivement posséder un exemplaire de ce beau journal vert. Comme il était fort mince, je supposai d'abord qu'il était gratuit, mais en l'examinant de plus près, je remarquai en haut à gauche la mention 7 F, qui pouvait vouloir dire «sept francs». Eh bien, me disais-je, s'il date d'avant l'euro, cela fait un moment que cet invendu traîne ici. Or il avait l'air tout neuf. Je ne sais plus très bien comment ça s'est fini. Je ne m'explique pas l'insistance du nombre 7 dans ce rêve (le prix, le nombre de lettres du titre, le G septième lettre de l'alphabet).

Mercredi 17 avril 2013. J'ai lu presque en entier un livre qui valait bien cet effort, *Le savoir-vivre aujourd'hui*, d'une certaine Christine Géricot. Cet «aujourd'hui» date déjà un peu, le livre ayant paru chez Payot en 1994. Aussi présente-t-il les règles du savoir-vivre dans une version certes modernisée par rapport à ce qu'elles furent jadis, mais elle-même déjà un peu obsolète maintenant. La dame évoque encore la communication par lettres et par téléphone, je serais curieux de savoir ce qu'elle aurait dit des mails et de la télécausette. Un autre point sur lequel on sent que le temps a déjà bien passé, c'est le tabac : l'auteur n'exclut pas que l'on fume dans une salle de réunion ou une salle à manger, alors que l'usage de fumer à l'intérieur est largement proscrit de nos jours, y compris parmi le peuple populaire, et c'est tant mieux. Au moins deux fois dans son livre, madame Géricot affirme ne pas vouloir faire le procès du bon ou du mauvais goût. Je pense au contraire qu'il n'y est question que de ça, et que c'est ce qui en fait tout l'intérêt.

N'ayant pas une vie familiale très dense, j'ai tiré peu de profit des chapitres touchant les fiançailles, le mariage, etc. Je remarque cependant la page 56, consacrée à nos amis les Autres : «Je suis invité à une fête que donnent des amis musulmans à l'occasion de la naissance de leur fils. Que faut-il faire ou ne pas faire pour ne pas créer d'impair? Ce n'est pas n'importe quelle fête, puisqu'il s'agit de célébrer la circoncision du petit garçon, qui a lieu le septième jour après la naissance. (Etc.)» Il me semble que ce sont plutôt les juifs, qui officient de la sorte au bout d'une semaine, et que les musulmans attendent plusieurs années pour cette réjouissance. Mais qu'elles soient pratiquées plus tôt ou plus tard, les mutilations sexuelles m'inspirent la plus vive répulsion, je désapprouve ces rites sanglants et je ne me vois

pas accepter une telle invitation. Au mieux éviterais-je d'étaler mes opinions, pour ne pas être déplaisant. Sauf si l'on venait à me demander des explications, auquel cas je ne saurais mentir.

Ce qui m'a le plus intéressé, c'est ce qui est dit des manières de table. Non que je sois totalement ignare en la matière, mais je suis toujours curieux d'affiner ma connaissance des règles anciennes ou nouvelles et de leurs éventuelles justifications, afin de décider en connaissance de cause si je préfère les adopter ou les ignorer. La question de la place des convives me laisse perplexe, pour ne pas dire qu'elle me dépasse. Il est nécessaire d'y songer, pour éviter des désagréments, mais si difficile de décider à coup sûr. Je trouve très bien que les membres du couple recevant soient assis en face l'un de l'autre, mais entre l'usage paraît-il français de les placer en milieu de table (c'est-à-dire au milieu de la longueur) et l'usage paraît-il anglais de les placer en bout, je ne vois pas ce qui vaut mieux. Ma table n'est pas bien longue, mais heureusement je ne reçois jamais beaucoup de monde à la fois, ce qui me simplifie la vie. Dans ma situation la plus fréquente, qui est la solitude, je m'assois devant une longueur, pour la raison que je suis de la sorte au plus près de la cheminée, et que par ailleurs je ne déteste pas d'être ainsi placé face à la porte d'entrée de la salle. J'ai tendance à conserver cette place quand je reçois, mais je peux aussi la céder. J'aime beaucoup, quand je reçois une seule personne, me décaler un peu et partager la place devant le feu. Que d'heures paisibles, passées à bavarder dans cette disposition favorable.

Certaines règles peuvent ne pas être évidentes à première vue, sans qu'il soit besoin de réfléchir bien longtemps pour comprendre qu'elles sont en fait dictées par le simple bon sens ou la commodité. Ainsi le fait de placer la cuiller et le couteau à droite de l'assiette, et la fourchette à gauche, car cela correspond aux mains qui les saisissent (tant pis pour la minorité opprimée des gauchers). De même qu'il vaut mieux servir à gauche quand l'invité se sert (du pain ou d'un plat, car l'invité droitier sera plus à son aise) et à droite quand on le sert (par exemple du vin, pour ne pas lui passer un bras devant le nez). Mais trop de raffinement tue le raffinement (par étouffement) et il arrive que l'on quitte insensiblement le domaine de la bienséance pour s'égarer dans celui de l'enculage de mouches. N'est-ce pas le cas pour la question de savoir s'il convient de disposer fourchettes et cuillers avec la face bombée tournée vers le haut (usage paraît-il français) ou vers la nappe (usage paraît-il anglo-saxon)? Personnellement j'ai une petite préférence esthétique pour cette dernière façon, car il me semble qu'ainsi le couvert est mieux posé, plus stable. Mais franchement, dans l'état actuel de mes réflexions, je juge cela sans grande importance. A moins que quelqu'un d'avisé ne vienne me convaincre du contraire.

Je suis très satisfait de ce que la civilisation occidentale me procure la commodité des fourchettes, couteaux et cuillers, et je laisse à ceux que ça amuse la joie de manger avec des baguettes (de même que je les laisse volontiers se débrouiller avec les idéogrammes, si la simplicité intelligente de l'écriture alphabétique ne leur convient pas). Mais point trop ne m'en faut, et je n'aime pas spécialement que l'on déploie toute une batterie de couverts, avec différents couteaux et fourchettes plus ou moins utiles, cela me donne plus envie de fuir que de m'alimenter. Je ne devrais peut-être pas l'avouer, mais les couteaux à poisson m'ont toujours ennuyé. Je vois que madame Géricot recommande aussi des fourchettes à huîtres, dont je n'avais jamais entendu parler, mais je doute qu'elles soient plus pratiques qu'un simple couteau.

La question de savoir si l'on peut ou non manger les volailles ou les crustacés avec les doigts me paraît oiseuse. Bien sûr il est plus distingué et plus hygiénique de se servir de couverts, tant qu'on le peut, mais si la matière ne s'y prête pas et si l'on a les doigts propres, ma foi... Chaque fois que j'assiste au spectacle d'une personne ferrailant interminablement pour arriver à dépiauter une crevette avec fourchette et couteau, je me dis que j'appartiens décidément à une culture différente.

Ma faculté de civilisation atteint une de ses limites avec les spaghettis, que je ne m'ennuie jamais à essayer d'enrouler autour de ma fourchette. Je les réduis d'abord, en quelques coups de lame, à la taille qu'ils devraient avoir pour constituer un aliment aussi commode que les mille autres sortes de nouilles, et je ne m'en régale que quand je les ai ainsi perfectionnés.

Madame Géricot affirme page 77 que «Le champagne servi au dessert est une hérésie» et qu'il vaut mieux le prendre en apéritif. Aussi s'étonne-t-on que la même experte conseille, page 82 : «Choisissez donc plutôt du champagne pour accompagner une tarte au citron ou un dessert au chocolat.» Ah, les trompettes de Géricot! Elle juge les flûtes préférables aux coupes, car elles préserveraient mieux la fraîcheur et les bulles du champagne. Moi, les flûtes m'insupportent, je n'en voudrais pas chez moi, j'ai des coupes d'excellente qualité qui m'apportent la plus grande satisfaction, et je dois dire que quand on m'en sert une, je la vide juste assez vite pour que le précieux liquide n'ait pas le temps de se dégrader.

En servant le vin, beaucoup de gens prennent soin de relever la bouteille avec une petite torsion du poignet, que recommande aussi Madame Géricot «afin d'éviter de tacher la nappe», et d'ailleurs la bouteille elle-même. Mais l'efficacité du geste n'est jamais garantie, et Christine conseille en outre de «recueillir la goutte sur une serviette blanche pliée en quatre». Je ne suis pas sûr que la blancheur ni le pliage soient bien utiles, mais je pense en effet que

c'est la serviette et non le poignet, qui assure la propreté, et je ne procède pas autrement.

J'arrêterai ces considérations en évoquant un fait de langue singulier, l'aversion paraît-il des gens bien élevés envers la formule «Bon appétit». Il faut la «proscrire absolument» selon Madame Géricot, qui confirme ce que j'avais déjà lu ici et là, sans toutefois trouver nulle part d'explication bien convaincante à ce tabou. On pourrait discuter si en cela «l'aristocratie» fait bien preuve de discernement, ou de superstition. Moi qui n'ai été habitué ni à prononcer ni à mépriser ce souhait simple, aimable, et d'un usage très répandu dans le pays comme à l'étranger, je me contente, quand on me l'adresse, de le retourner en écho, ou de remercier. Mais je ne me verrais pas user d'un tel critère pour juger de la civilité de mes convives.

Mercredi 24 avril 2013. Je voyais l'autre jour dans *Féminable* un portrait du grand écrivain Guillaume Musso, qui a l'air tout doux et calme. On le dit, en effet : placide est Musso.

Jeudi 25 avril 2013. (*Lettre documentaire* 493). Dans un certain *Daliccionario (Objetos, mitos y símbolos de Salvador Dalí*, par Enric Bou, Barcelone, 2004) j'ai lu attentivement l'article consacré à l'écrivain catalan Francesc Pujols (1882-1962) en qui Dali voyait «l'empereur Trajan de la philosophie», et qui selon lui était «surréaliste quand il ne dit pas d'âneries, et souvent quand il en dit». L'article transcrit une brève citation de Pujols («La plus haute aspiration de l'homme, sur le plan social, c'est la liberté de vivre sans avoir besoin de travailler») ainsi qu'une plus longue, d'un patriotisme catalan tonique et amusant, que je traduirai ci-dessous :

«Il est probable que nous ne verrons jamais cela, car alors nous serons déjà morts et enterrés, mais il est certain que ceux qui viendront après nous verront les rois de la terre se prosterner devant la Catalogne. Alors le lecteur de ce livre, si tant est qu'il en subsiste un exemplaire, se rendra compte que j'ai toujours eu raison. Quand on observera les Catalans, ce sera comme regarder le sang de la vérité ; quand on leur donnera la main, ce sera comme donner la main à la vérité.

Beaucoup de Catalans pleureront de joie, ils devront sécher leurs larmes dans leurs mouchoirs. Et comme ils seront catalans, tous leurs frais, où qu'ils aillent, leur seront payés. Ils seront si nombreux que les gens ne pourront plus les loger dans leurs maisons, et pour cette raison les logeront à l'hôtel, ce qui est le plus beau cadeau que l'on puisse faire à un Catalan quand il est en voyage.

En dernière analyse, si l'on y réfléchit, il vaudra mieux être catalan que millionnaire. Et comme les apparences sont trompeuses, s'il advient qu'un Catalan soit ignorant comme un âne, les étrangers supposeront que c'est un homme

cultivé, détenteur de la vérité. Lorsque la Catalogne sera maîtresse du monde entier, notre réputation sera telle, et l'admiration que nous susciterons si énorme, que bien des Catalans n'oseront plus dire d'où ils sont et se feront passer pour étrangers.»

Vendredi 26 avril 2013. Deux alexandrins de fortune, glanés l'un dans un retour d'e-mail, lundi dernier :
«OK pour mercredi, c'est pas plus mal pour moi»,
l'autre hier matin, un titre dans *Sud Ouest* :
«La Russie fait le point sur ses équipements».

Mardi 30 avril 2013. Sortie bordelaise, dans la soirée de dimanche dernier, cela faisait longtemps. Mes impressions ne varient guère. En général, après avoir dégusté les charmes du tramway, ceux du trottoir me comblent. Les rues sont toujours aussi nettes, aussi odorantes, et bien fréquentées. L'attraction ce soir-là fut en particulier, alors que nous descendions le cours Alsace-Lorraine, un homme de couleur qui vint à nous dépasser. Il se déplaçait à bord d'une trottinette, et réussissait en même temps à tenir en laisse un assez beau chien, qui par moments tirait l'équipage à la façon d'un traîneau. L'homme était par ailleurs accompagné d'un enfant d'une autre couleur, dont il avait visiblement la garde, et doté lui aussi d'une trottinette. Nous retrouvâmes un peu plus bas cette compagnie, qui s'était arrêtée car l'adulte avait alors besoin de se rouler une cigarette. Il avait pour ce faire lâché son véhicule mais non la laisse du chien, et injuriant copieusement l'animal, qui bien sûr bougeait et faisait répandre le tabac sur le sol. Plus loin le groupe nous dépassa de nouveau, et nous le recroisâmes encore, comme il rebroussait chemin. Que deviendra, me demandais-je, l'enfant que guide un tel tuteur? Et puis j'ai cessé de m'en préoccuper, hein...

Mercredi. 1 mai 2013. Aujourd'hui dans l'Ohio un homme a été exécuté, quinze ans après les faits, pour avoir tué en la violant une fillette de six mois, l'enfant de sa concubine absente. Récemment le coupable avait demandé que sa peine soit commuée en détention à vie, invoquant comme circonstance atténuante qu'il était trop bourré pour se rendre compte de ce qu'il faisait. Je n'arrive pas à trouver le châtement injuste.

Vendredi 3 mai 2013. J'ai failli regarder *Soleil levant*, de Philip Kaufman (1993). La présence des acteurs Sean Connery et Harvey Keitel me mettait en confiance et j'avais grand tort. Quelques minutes de vision, à vrai dire quelques secondes, suffirent pour comprendre qu'il s'agit là d'une parfaite ânerie, qui ne mérite pas qu'on y perde son temps. E.

J'ai regardé comme je pouvais *Hero*, de Zhang Yimou (2003) en luttant contre le sommeil, et en y perdant quelques batailles. Cette oeuvre met en scène d'antiques légendes

chinoises, avec des personnages qui se regardent de travers dans les couloirs du palais, et pratiquent une escrime aérienne en voltigeant sans cesse. Je n'ai pas réussi à m'intéresser à ce film, qui présente souvent de belles vues (des armées spectaculaires, par exemple). C.

Samedi 4 mai 2013. Haiku breton : En Haute Bretagne / Entre Vitré et Fougères / Se trouve Billé.

Dimanche 5 mai 2013. Les moments où le poêle n'est pas encore brûlant et où l'on peut s'y appuyer le cul.

Lundi 6 mai 2013. Quand je pense à tous ces pauvres esclaves africains durement exploités pour bâtir nos belles cathédrales gothiques, je peux pas vous dire ce que ça me fait...

Mardi 7 mai 2013. Je découvre un peu tard, mais il est toujours temps, la très drôle «revue des vieux de 27 à 87 ans», *Schnock*, dont j'emprunte à Oncle Talmont le déjà ancien n° 2, de janvier 2012. Ce n'est pas rien : dos carré, 176 pages de format A5, un sommaire éclectique où domine un certain dandysme du kitsch, le goût des vedettes démodées, des survivants tombés dans l'oubli... Tout ne me passionne pas, mais j'ai réussi à m'intéresser au dossier de 35 pages consacré à Amanda Lear, ce n'était pas gagné, et beaucoup de choses m'amuse, comme le reportage sur le manoir de Churchill («demeures de grands alcooliques»), l'enquête sur le thème «Qui boit encore de la Suze?» ou le très hilarant «Top 15 des jeux de société schnock». Les deux rédacteurs en chef, eux-mêmes contributeurs, sont Laurence Remila et Christophe Ernault (ce dernier signe aussi des critiques sous le pseudonyme d'Alister, dont une d'un film de Lautner, l'exact anagramme de son nom, remarquai-je). Lu et approuvé.

Mercredi 8 mai 2013. Je copie sans rien y changer cette annonce trouvée sur un site administratif, rédigée en patois moderne (c'est de la langue de bois, mais en agglomération hydrofuge): «Dans le cadre de l'Année européenne des citoyens, et pour la première fois, l'Agence Europe-Education-Formation France, l'Agence Française pour le Programme Jeunesse en Action et le CIDEM, Point national d'information pour le programme "l'Europe pour les citoyens", s'unissent pour créer un événement national : le 14 mai 2013. Une grande conférence, «L'esprit citoyenneté, l'esprit mobilité», se tiendra au Conseil régional d'Aquitaine. A cette occasion sont réunis les grands acteurs et spécialistes des questions citoyennes, les porteurs de projets, ambassadeurs de la mobilité et citoyens de l'Europe, pour une réflexion commune sur la contribution des programmes européens au développement de la citoyenneté au travers de tables-rondes et de sessions thématiques.» Et comme dit le proverbe, ne rigolons pas : c'est avec notre pognon...

Samedi 11 mai 2013. En regardant l'autre soir *Les pleins pouvoirs*, je me disais que le visage de Clint Eastwood a quelque chose de celui de Jean-Louis Costes, et en outre l'agent Ed Harris est un sosie du gérant du magasin de photocopies à côté de la fac, mais avec un air plus aimable. A la fois acteur, producteur et réalisateur du film, Eastwood ne manque pas, une fois de plus, de s'y tailler un rôle très avantageux de héros infailible, dont les prouesses incroyables finissent par lasser, malgré son charme indéniable. Le film présente banalement les politiciens comme pourris, mais il y a un Noir dans un rôle de méchant, ce qui est une rareté. Cela se laisse voir, il y a du suspense. C.

Mardi 14 mai 2013. L'hispaniste irlandais Ian Gibson est un bon connaisseur de Lorca, de Dali, de la guerre civile espagnole, mais c'est un partisan très orienté. J'avais déjà noté la connerie énorme qu'il a sortie à propos des massacres de Paracuellos (tueries de milliers de prisonniers par les républicains, dans un faubourg de Madrid, en 1936) : «Paracuellos a été terrible, mais je le comprends»! (interview au journal *El Pais*, le 22 septembre 2005). Et je viens de tomber sur cette autre perle, à propos de l'assassinat du député de droite Calvo Sotelo, assassinat qui mit le feu aux poudres : «... je n'approuve l'assassinat de personne, je suis contre la peine de mort, mais je comprends comme historien que dans ces circonstances terribles tout était possible, y compris l'assassinat d'un député des Cortès» (dans des réponses aux lecteurs sur le site Publico.es, le 23 avril 2010).

Mercredi 15 mai 2013. Vu l'autre soir *Match point*, de Woody Allen (2005). N'aimant pas l'opéra, je n'ai pas été spécialement charmé que la musique du film soit exclusivement constituée d'extraits d'opéras. Quelques détails m'ont déplu, comme la référence appuyée (naïve ou prétentieuse) à Dostoïevski (gros plan de la couverture d'un livre lu par le protagoniste) ou la laideur des peintures contemporaines montrées çà et là. Mais dans l'ensemble j'ai beaucoup aimé cette intrigue captivante, bien trouvée, avec de belles images comme celle de la balle de tennis qui touche le filet. C'est une histoire de crime réussi, donc une rareté, qui présente en outre une typologie morale totalement opposée au catéchisme cinématographique habituel : ici les riches sont aimables et généreux, et au contraire les deux personnages d'origine humble, dont le criminel, sont les seuls déloyaux. A.

Jeudi 16 mai 2013. Lundi soir dans Paris la célébration d'une victoire de football a dégénéré et, comme à chaque fois qu'ils en ont l'occasion, les prédateurs de banlieue ont pu se livrer impunément au saccage, au pillage et aux agressions. Il y a dans cet incident un mélange d'imbécillité sportive, de barbarie déchaînée et d'impuissance policière, assez

caractéristique des temps nouveaux. Le plus navrant de ces événements est qu'ils n'ont aujourd'hui rien d'inattendu : on peut s'en dire désolé, mais qui sincèrement s'en dirait surpris?

Dimanche 19 mai 2013. Monsieur Mahomais, le beauf musulman.

Lundi 20 mai 2013.

Qui sont les Couchantins? Cette idée m'interloque.

Si j'en crois le soleil, ce sont les Amerloques.

Mardi 21 mai 2013. J'ai pris le temps de feuilleter onze grands blocs de papier à lettres, contenant les doubles de la correspondance commerciale et administrative de mes grands-parents Poinot, du temps où ils exerçaient la teinturerie, en gros dans les années cinquante. Ces documents sont incommodes à consulter, du fait qu'ils sont poisseux de poussière, et que la copie au carbone est parfois difficile à lire. J'ai eu cependant la satisfaction d'y trouver quelques précisions, comme des dates et des adresses de déménagement, ou la mention que mon propre père avait été quelques mois leur employé, l'année de ma naissance. Par ailleurs j'ai aimé respirer l'odeur du passé dans ces courriers banals et surannés, émaillés de formules comme «J'ose espérer» ou «Croyez Monsieur à mes salutations empressées». Beaucoup de lettres, adressées à un fournisseur de Saintes, commencent invariablement par «Monsieur, je viens vous aviser que je remets ce jour au car Citram un colis contenant...» (etc). Les correspondants étaient à Saint-Jean d'Angély même ou dans d'autres villes du département, rarement plus loin, mais quelquefois jusque dans la capitale. Je rêve en contemplant une adresse située dans la «rue des Pyramides, Paris». Je relève l'anecdote d'un client réclamant un chapeau onze ans après l'avoir déposé : «Ce 12 juillet 1958. Monsieur, Bien reçu votre honorée du 10 courant, à laquelle je m'empresse de répondre en venant vous faire connaître que je ne trouve aucune trace de votre chapeau, que vous m'aviez remis le 3 juillet 1947. Il est vraisemblable qu'il a dû être retiré par un des membres de votre famille, dont depuis le temps je ne puis me rappeler. Croyez Monsieur à mes empressées salutations.»

Mercredi 22 mai 2013. J'ai lu dernièrement *Esclaves chrétiens, maîtres musulmans : l'esclavage blanc en Méditerranée (1500-1800)*, de l'historien américain Robert C Davis (dans l'édition de poche Babel, 2007, l'originale datant de 2003). L'auteur y présente ce que l'on peut savoir de l'ampleur et des horreurs de la traite esclavagiste, ainsi que des pillages et dévastations, pratiqués par les Maures de l'Afrique du Nord et leurs alliés ou colons turcs, ainsi que quelques renégats chrétiens, à l'encontre des Européens, durant les trois siècles en question. L'étude ne concerne pas l'ensemble de la traite musulmane mais se limite à la partie occidentale de la

Méditerranée, soit aux actions menées par des pirates provenant du Maroc, de Tunis, d'Alger et de Tripoli, à l'encontre des navires en mer et des côtes de l'Espagne, de la France et surtout de l'Italie, évoquant à l'occasion des raids plus lointains allant jusque dans les pays nordiques. Sont donc exclus du sujet les événements advenus dans les Balkans, au Levant, en Orient et dans l'Afrique noire. D'intéressantes comparaisons sont établies avec la traite négrière transatlantique contemporaine, ainsi qu'avec l'asservissement plus récent dans les bagnes nazis et communistes. On apprécie dans ce livre le sérieux et la richesse d'une enquête menée sur une question peu étudiée et assez étrangère aux préoccupations habituelles du «politiquement correct». Il est d'autant plus dommage que ce bon ouvrage soit par ailleurs un instrument d'étude très incommode, du moins dans l'édition que j'ai consultée, du fait qu'il cumule bon nombre des inconvénients possibles en la matière. 1) Les notes ne sont pas en bas de page mais en fin de volume, ce qui fait que 95 % des lecteurs ne les lisent pas, et que ceux qui veulent en prendre connaissance doivent aller les chercher. L'option des notes en bas de pages présenterait aussi l'intérêt qu'un seul coup d'oeil permet de voir s'il s'agit d'une note substantielle qui ajoute au contenu du texte, ou d'une simple référence bibliographique. 2) Non seulement les notes sont en fin de volume, mais au lieu de former une seule série numérique, elles sont réparties selon les chapitres correspondants, lesquels sont au nombre de six, plus l'introduction. Si l'on veut les suivre, il faut donc lire le livre avec deux marque-pages, sans quoi la recherche est compliquée. 3) Une bonne part de ces notes ne sont que des références bibliographiques. Or comme beaucoup d'ouvrages sont cités plusieurs fois, la référence est souvent réduite au nom de l'auteur, à la mention «Op. cit.» et au numéro de page. Si l'on veut donc connaître le titre et la date de la source citée, il faut encore se reporter à la bibliographie, mais celle-ci est subdivisée en la bagatelle de dix sections, ce qui rend la recherche vraiment laborieuse. 4) Enfin pour aider le bénin lecteur, qui souhaiterait par exemple se reporter aux différentes occurrences où est citée une même source, ou bien retrouver la page où l'on signale que le savant Braudel avait vraiment sous-estimé l'importance de cette piraterie, il conviendrait de disposer d'un index, mais hélas il n'y en a pas. Dommage.

Jeudi 23 mai 2013. Comme j'avais quelques courses à faire, mardi soir en débauchant, la radio de la voiture m'a appris par épisodes que quelqu'un s'était suicidé dans Notre-Dame de Paris, puis que c'était un «militant d'extrême droite» (on sent tout de suite que ça veut dire un fou furieux dont il ne faut surtout pas essayer de connaître les idées), enfin qu'il s'agissait de Dominique Venner, à ma grande surprise. En retrouvant internet le lendemain matin, et en y lisant les

réactions de ceux qui connaissaient suffisamment l'homme pour savoir qu'il n'était pas un simple dingo, j'ai pu voir que la stupeur était générale, même si, dans le fond, le geste cadrait assez bien avec le personnage. Pour ma part je me suis rappelé certain article de lui, qu'il avait consacré au suicide comme geste aristocratique, citant les exemples de Drieu, de Mishima et de je ne sais plus qui. Venner avait ceci de remarquable que c'était à la fois un homme d'action, chasseur et ancien soldat, et un intellectuel de haut niveau, historien et essayiste, auteur de dizaines de livres, dont il se trouve que je n'ai lu aucun, bien que plus d'un titre m'attire. Je ne connaissais son écriture limpide que par la presse, ayant été des années fidèle lecteur de la *Nouvelle Revue d'Histoire*, qu'il avait créée, et dans laquelle il donnait ici et là des articles et chaque fois l'éditorial. J'ai beaucoup appris dans les pages de cet excellent bimestriel, que j'ai cessé de lire il y a peut-être deux ans, à regret, pour la seule raison que l'indigence de mes rentes me contraint à des manières frugales. A propos d'«extrémisme», je me rappelle que la revue publiait dans chaque numéro un entretien avec un historien pas forcément ultra, par exemple, de mémoire, des gens comme Max Gallo ou Bartolomé Bennassar. La mort de Dominique Venner m'intrigue. J'ai toujours du mal à croire au suicide pour des idées (en l'occurrence la mélancolie devant la décadence de la civilisation), c'est comme les suicides de chômeur, je me dis qu'il doit quand même y avoir autre chose dans l'âme d'un homme qui arrive à cette extrémité. S'agissant d'un vieillard de 78 ans, je suppose que même s'il n'est pas à l'article, il est de toute façon assez confronté à l'échéance de la déchéance pour que la disparition lui paraisse tentante, plus encore s'il a le privilège de connaître les armes à feu, qui facilitent les choses. Quant au choix du lieu, il est curieux que cet agnostique, d'inspiration plutôt gréco-romano-celtique et non judéo-chrétienne, ait choisi la cathédrale de Paris, pour laquelle il admet cependant ressentir de l'admiration. Sans adhérer à la foi, il pouvait voir en elle l'image d'une certaine grandeur occidentale traditionnelle. Je ne crois pas beaucoup non plus au service que le suicide rendra à ses idées. On peut se demander s'il n'y a pas eu de la coquetterie, dans la volonté de faire un tel coup d'éclat. En tout cas il est certain que s'il s'était discrètement flingué à domicile, ou au coin d'un bois, on n'en aurait guère entendu parler dans la médiaterie. Quoi qu'il en soit, c'est un homme de qualité, qui vient de nous quitter. Et comme on dit dans les chaumières latinistes, raptor non erat : c'était pas un rappeur.

Dimanche 26 mai 2013. 5° sur le Bassin, le 26 mai. Où sont les prophètes du réchauffement climatique? Cela dit, quant à moi, je ne suis pas spécialement impatient des assauts du Gros Blond et des insectes qui vont avec.

Mardi 28 mai 2013. Facebook a repéré que je suis un vieux garçon et me présente chaque jour des publicités pour avoir des filles. Je me garde bien d'y répondre, mais à l'occasion je ne déteste pas de lire les slogans, probablement conçus en de lointains séjours, et souvent rédigés dans un curieux sabir. Hier par exemple, sous la photo d'une créature bien en chair, cette phrase qui ne doit être claire que pour son rédacteur : «Les hommes de plus de 40 voulaient». Après réflexion, j'en viens à supposer que ce «voulaient» est une traduction potentielle, mais inadaptée, de «wanted».

Vendredi 31 mai 2013. J'ai lu cet hiver l'excellent *Journal* de Jules Renard. Quelle intelligence! Quelle sensibilité! Quelle rosserie! Quelle finesse! C'est vraiment un des meilleurs livres que j'aie lus, et je crois l'un des meilleurs qui soient. Qui plus est je possède l'édition de la bonne Pléiade, dont je bazarde systématiquement les jaquettes et diverses pelures pour tenir le cuir directement dans mes doigts. (C'est l'édition dont je cite les pages dans les notes qui suivent, mais il existe aussi une édition en un volume en Bouquins chez Laffont).

«... ce Journal : c'est tout de même ce que j'aurai fait de mieux et de plus utile dans ma vie», observe-t-il avec lucidité, sans fausse modestie (p 609). Je le crois volontiers. Son but dans le journal n'est pas de raconter sa vie, mais de raconter des choses intéressantes, qu'il a observées au jour le jour, ou qui sont le fruit de ses méditations («Je jardine dans mon âme», 727). Beaucoup de ses notes sont en quelque sorte des reportages, souvent des propos rapportés : il relève les bons mots de ses enfants, de ses voisins paysans quand il est à la campagne, de ses copains écrivains quand il est à Paris. Il ne rend donc pas un compte exhaustif de ses activités, mais il est exact dans ce qu'il rapporte, et l'une de ses notes est son pacte d'écriture : «Il ne faut pas dire toute la vérité, mais il ne faut dire que la vérité» (553).

Il partageait son temps entre Paris et la campagne, quelque part au sud-est de la capitale, dans un canton idéalement situé sur une ligne de chemin de fer. Il évoque deux ou trois fois le lac des Settons, qui me rappelle un souvenir d'enfance, les vacances chez mon oncle Zahnd, à une trentaine de kilomètres à l'est du lac des Settons, lequel est situé à une trentaine de kilomètres à l'est du bled à Renard. Il doit y avoir une photo carrée d'Instamatic, en noir et blanc, où l'on voit mon père installé pour pêcher sur le bord de ce lac.

Dès la page 5 un propos définit le projet de Jules, ou sa méthode : «Le plus artiste ne sera pas de s'atteler à quelque gros oeuvre, comme la fabrication d'un roman (...) mais (...) d'écrire par petits bonds, sur cent sujets qui surgiront à l'improviste, d'émietter pour ainsi dire sa pensée». Il revient plus d'une fois sur son peu de goût pour le grand

ouvrage. Certains écrivains sont des architectes du langage, ou même des urbanistes, Renard est au contraire un orfèvre qui cisèle des phrases, un artiste de la forme brève, qui distille des notes. «A trente ans, explique-t-il, j'étais déjà comme Goncourt à soixante-dix : seule, la note m'intéressait» (537). Je remarque, à huit ans d'écart (1893-1901) ces deux phrases sur la phrase, ces métaphrases, empruntant une image à la pêche : «Quand il a fait une belle phrase, c'est un pêcheur qui vient de prendre un poisson» (146) et une à la chasse : «Bien charger ma phrase, bien viser, et faire mouche» (648).

Sa langue est la nôtre, elle n'a que cent ans et ne contient guère de tournures vieilles, mais il y a cette façon de s'exclamer en disant «Dame!», comme j'entendais dire les personnes âgées dans ma jeunesse («Ben Dame!» exactement. On disait aussi, dans certains cas, sur le même ton : «Bonnes gens!»). Je remarque sous sa plume la formule «tant seulement» (155) qui me rappelle l'espagnol «tan solo». Il appelle «rougets» les poissons rouges des bassins (720), je dirai pareil désormais.

La dame qui lisait les livres du cabinet de lecture «en suivant le catalogue par lettre alphabétique» (200) a pu inspirer à Sartre le personnage de l'autodidacte qui faisait de même dans *La nausée*. Renard a l'idée d'inventaires du quotidien à la Pérec, comme la liste des personnes, animaux et véhicules qui passent devant lui en certain lieu (542) ou celle des choses qu'il voit depuis son banc à la Gloriette (673). Sa remarque selon quoi «Elle ne ment pas : elle invente» (876) me rappelle un mot de Fernandez Moreno («Cette femme ne mentait pas, elle improvisait») et sa maxime «Il faut écrire comme on parle, si on parle bien» (1127) me rappelle une scolie de Gomez Davila (de mémoire «Nous ne devons pas écrire comme nous parlons, mais comme nous devrions parler»). Ces gens avaient-ils lu le journal de Renard? (PS le lendemain : Hier soir ouvrant au hasard le petit volume de Baldomero Fernandez Moreno, *Le papillon et la poutre*, que j'avais traduit jadis, je tombe pile sur cette pensée, que j'avais oubliée : «Renard a dû écrire certaines de ses notes furtivement, en tremblant, comme un malfaiteur» (n° 837). Baldo l'avait donc lu.)

Il y a dans le journal de Jules Renard des noms qui me font une impression bizarre, comme celui de Philippe, attribué à son domestique rustaud (qui s'appelait en réalité Simon) et des noms devenus célèbres depuis mais portés par d'autres personnages : Papon, le garde-champêtre (il est même question de «la belle affaire, Papon!», 155) et «le poète Ponge», un écrivain paysan sans rapport avec Francis.

J'ai relevé une vingtaine de supputations sur sa longévité probable ou possible. Les plus désolantes sont celles où cet homme qui devait mourir jeune (à 46 ans, 1864-1910) se voit passer 70 ou atteindre 80 ans. Même celle de 1901, où il pense avoir «encore une vingtaine d'années devant» lui (629) est trop optimiste. D'autres sont plus modestes, plus inquiètes.

Il était assez bêtement misogyne et anticlérical, encore faut-il nuancer ce dernier point, car le bonhomme est assez subtil pour se déclarer «libre penseur qui voudrait bien avoir pour ami un bon curé» (508), dit avoir «l'esprit anticlérical et un coeur de moine» (951) et se montre capable de tomber en extase devant Notre-Dame («A trente-huit ans - j'ai attendu jusque là!», 733) ou d'«admirer une cérémonie religieuse si elle est belle» (1199).

Il était dreyfusard mais pas judéomane, il parle des juifs avec plus ou moins de sympathie, en tout cas avec une liberté de ton aujourd'hui perdue. Je citerai ces deux traits : «Dans notre affection pour un juif, il y a un peu d'orgueil. On se dit : Comme je suis généreux, de l'aimer!» (961, oh le beau sujet de rédaction) et celui-ci, peut-être un peu excessif : «Nous sommes tous antijuifs. Quelques uns parmi nous ont le courage ou la coquetterie de ne pas le laisser voir» (1145).

Il était de gauche, mais sans excès non plus, avec ce qu'il faut de lucidité sans concession : «Buttes-Chaumont. Oui, le peuple! Mais il ne faudrait jamais voir sa gueule» (902). «Quand le peuple ne subit pas, quand il veut discuter, c'est l'épaisse poussière de la bêtise qui s'élève. On lui fait des discours, on ne cause pas avec lui» (982). «Aux socialistes : Partageons! Mais partageons aussi la loyauté, la politesse et l'esprit!» (1034). «Les hommes naissent égaux. Dès le lendemain, ils ne le sont plus» (1132).

On comprend mieux sa remarque de la page 21, «Un aulne se penche dans l'attitude d'un tireur de bateau», si l'on sait que ces arbres au tronc rectiligne poussent parfois en effet penchés, et toujours au bord de l'eau.

Campagnard et chasseur, il connaissait assez bien la nature et je suis surpris, presque déçu, de son aveu qu'il ne sait distinguer les chants d'oiseaux (663).

Sa rudesse de chasseur, sa brutalité même envers des animaux qui ne sont pas du gibier (un écureuil, 622, un serpent, 682, etc) me chiffonne et par moments le trouble lui aussi. On est surpris de l'entendre soudain affirmer «La gêne que j'éprouve quand j'ai écrasé ne fût-ce qu'un insecte» (666), et soulagé quand, lassé de ses saloperies, il renonce, déclarant n'avoir «même plus l'envie de tuer», et le lendemain avoir «déchiré (s)on permis et pendu (s)on fusil au clou» (912-913).

Dans ses évocations de la nature, un thème récurrent est celui de la lune, qui l'inspire, et il y aurait peut-être un charmant petit ouvrage à réaliser en regroupant tous les passages sur ce sujet. (PS : Un lecteur, monsieur Roger Berthet, amateur de formes brèves, m'apprend qu'il a justement déjà réalisé une anthologie où il reprend toutes les citations dudit journal se rapportant à la lune. Qu'il en soit remercié.) Et si j'en avais le temps, j'aimerais composer l'index des animaux cités dans le journal de Renard.

J'arrêterai ici mes considérations sur cet excellent livre, que je recommande à ceux qui ne le connaissent pas.

Lundi 3 juin 2013. J'ai lu dans la foulée un autre Renard, que l'on m'avait prêté, *Sourires pincés*, en 10/18, volume réunissant trois oeuvres, *Sourires pincés* (1890), *Le vigneron dans sa vigne* (1894), enfin la plus longue et la meilleure, *Ragotte*, nos frères farouches (1908). Ces textes sont en fait, pour l'essentiel, des recueils d'observations, des mosaïques de notes.

Mardi 4 juin 2013. Alexandrins repérés dans la prose du *Journal* de Renard :

Mon père m'a légué ses envies de dormir. (Pléiade, p 459)

Je pose encore, hélas, quand je dis que je pose. (533)

Un grand frisson de vent passe sur la campagne. (663)

Il n'y a que d'un fils qu'on ne soit point jaloux. (970)

Il me suffit d'un arbre : il te faut tout un bois. (1018)

J'aurai connu longtemps le plaisir de m'éteindre. (1057)

La fatigante horreur du soleil toujours là. (1062)

Les blés où les perdrix ont leurs petites rues. (1119)

Nous sommes tous un peu ratés par quelque endroit. (1119)

Qu'est-ce que le printemps, comparé à la neige. (1218)

Et encore celui-ci, pris dans *Le vigneron dans sa vigne* :
C'est l'homme que je suis qui me rend misanthrope.

Jeudi 6 juin 2013. Je ne sais plus quel professeur, était-ce monsieur Girodon, nous avait donné, pour bien distinguer le son du o ouvert et celui du o fermé, l'exemple des mots homme et heaume, que j'ai à mon tour plus d'une fois répété. Ce souvenir me revient au moment où je m'avise qu'il n'est pas rare de trouver les deux sons réunis dans un même mot, comme cohorte, ou dans certains noms, comme Bordeaux ou Cocteau.

Vendredi 7 juin 2013. Depuis quelques mois j'ai adopté, comme page d'ouverture de mon ordi, l'édition US de Google News. Moins dans le but de perfectionner mon anglais (encore que, après tout) que dans celui de changer d'air, comme on ouvre la fenêtre, et d'échapper quelques instants à la cocotte-minute française. Ce dépaysement m'est agréable, mais varie en intensité. Le plus surprenant est de voir à quel point certains sujets, comme naguère l'affaire Cahuzac, et aujourd'hui, en tout cas hier, le meurtre d'un étudiant «anti-fasciste», qui soudain remplissent l'espace médiatique national jusqu'à la suffocation, sont insignifiants vus de l'extérieur.

Samedi 8 juin 2013. Sitôt assises, à la fac ou dans le tram, les femmes sortent de leur sac un téléphone portable, avec le même geste que jadis un miroir de poche.

Dimanche 9 juin 2013. Au début du disque *More*, de Pink Floyd, on entend des chants d'oiseaux, au premier rang desquels celui d'une Grive musicienne (*Turdus philomelos*). Je me demande si

les musiciens l'y ont fait figurer pour des raisons purement esthétiques (et il y a de quoi, c'est en effet un des plus beaux chants d'oiseau) ou par clin d'oeil à cause du nom (qui est à peu près le même en anglais, *Song thrush*, la grive à chanson).

Jeudi 13 juin 2013. L'exemple de la Grèce est extraordinaire. L'audiovisuel public peut disparaître comme ça, instantanément. Ils l'ont fait, c'est possible.

Lundi 17 juin 2013. Il y a dans la Croix-Comtesse, au nord du village, un mur où le maçon, peut-être avec un moule, s'est amusé à imprimer des formes de coquille dans le crépi. Pour qui connaît un peu la civilisation espagnole, cela rappelle sur un mode mineur la fameuse Casa de las Conchas, à Salamanque, «maison des coquilles» de style plateresque. Quant à cette oeuvre d'art modeste charentaise, je me demande si elle porte un nom. La maison des coquillettes, peut-être, (ou Casa de las Conchitas, ha, ha)?

Mercredi 19 juin 2013. Au début le Cointreau me décontenançait, par son caractère si sucré, sirupeux. Et puis je m'y suis fait. J'en ai bu quelques traits ce week-end à la Croix, pendant un moment de détente où j'écoutais un disque de piano, tout en feuilletant le *Dictionnaire amoureux du Ku Klux Klan*, ou je ne sais plus quoi. J'ai aussi passé une heure ou deux à m'occuper de numismatique. Le diable est dans les détails, dit-on, et j'en ai relevé un que je n'avais encore jamais remarqué, dans les petites pièces en aluminium d'un ou deux francs, frappées au temps de l'Etat français. L'avers figure une francisque au manche garni d'étoiles, et barré dans le bas par ce qui semble, à l'oeil nu, un simple trait, mais se révèle, au compte-fils, un mot gravé : le nom de Pétain. Comme c'est étrange, me disais-je, des millions de personnes auront manipulé cette ferraille sans voir, sans même soupçonner la présence de l'inscription minuscule et secrète. En faisant ainsi figurer son nom sur la monnaie, le maréchal renouait avec l'usage royal et impérial, que la république dédaigne. Mais il procédait avec une discrétion qui intrigue, motivée par la gêne ou par la modestie?

Vendredi 21 juin 2013. Vu l'autre soir *Le Trou Normand*, de Jean Boyer (1952). L'histoire est gentille mais assez bête, et je n'aime pas beaucoup Bourvil dans son rôle éternel de benêt français, ni les acteurs vintage Roger Pierre et Noël Roquevert, sympathiques mais limités. Il y a en revanche une Brigitte Bardot toute jeune et déjà exquise, dans son premier rôle (du reste un rôle de petite garce). Le film est charmant surtout comme témoignage de l'époque si révolue, si différente, où la France était encore française (pensez, la campagne normande en 1952!). Et j'adore les fausses couleurs de la version colorisée. C.

Mardi 25 juin 2013. Il est curieux qu'en ce début d'été aussi frais que fut le printemps, et où les insectes nous foutent exceptionnellement la paix, justement j'en rêve, bien qu'ils ne me manquent pas du tout. J'ai rêvé cette nuit que j'avais vu des guêpes voler en soulevant une sorte de chapelet de grains de maïs bouilli, long d'une palme ou d'un empan. Et que le lendemain j'en voyais d'autres faire de même avec des petits pois. Plus tard j'essayais de rapporter ces observations à un jeune Brésilien, mais je ne trouvais pas mes mots, j'employais à tort l'espagnol *avispa* au lieu du portugais *vespa*, et mon interlocuteur ne comprenait pas, ou ne voulait pas comprendre. Puis j'allais chercher un guide entomologique ou un dictionnaire dans une librairie Mollat bizarre, agréablement mal éclairée et pourvue d'un ample rayon d'occasions, où je me retrouvais avec un compagnon qui était mi mon frère, mi mon fils. Au réveil, je me suis dit que le vert et le jaune des pois et du maïs coïncident avec les couleurs du drapeau brésilien.

Vendredi 12 juillet 2013. Me revoici depuis deux jours à la campagne, où j'aimerais me dire que je vais prendre un repos bien mérité, si je ne savais que des travaux dans la maison doivent commencer lundi prochain et pour une bonne quinzaine. Or j'ai bien besoin de me reposer après ces dernières semaines, éprouvantes car la charge habituelle du travail, à quoi s'ajoute maintenant l'obligation régulière des visites à ma pauvre mère dans son asile, était alourdie par de nouveaux embarras. D'une part, ayant rendu ma chambre de Pessac, en attendant un nouveau logement à la rentrée, j'ai été hébergé depuis plus de trois semaines au Bassin, séjour aimable mais assez lointain pour impliquer près d'une heure de trajet chaque matin et chaque soir les jours ouvrés. D'autre part, j'ai dû consacrer le peu de temps et d'énergie dont je disposais encore, pour me préparer à une sorte de concours (un concours! moi! à mon âge!) au terme duquel mes maîtres s'engagent à reconnaître que si j'accomplis depuis vingt ans le travail pour lequel on me paye, c'est parce qu'en effet je suis capable de l'accomplir. Qui plus est cette épreuve, que j'ai enfin passée avec succès mais en transpirant, mardi après-midi (cela tombait mon premier jour de congé), je m'y suis préparé péniblement et sans entrain, ayant accepté le défi plus pour complaire à la chère conseillère qui m'y engageait, que réellement convaincu de ce que j'avais à y gagner (et j'attends encore de voir).

A la Croix j'ai trouvé la maison moins fraîche que ne m'y attendais, il y faisait déjà 24 degrés sans qu'elle ait été ouverte depuis un bon mois.

Une maison nouvelle se construit dans le terrain à l'est. Pour l'instant je trouve cela plutôt excitant, j'envie ceux qui vont bientôt pouvoir mettre de l'ordre dans leur nouveau jardin, encore envahi du formidable chaos que secrètent les

chantiers autour d'eux. J'espère ne pas être déçu quand ces nouveaux voisins s'installeront. Je me demande comment ils s'y prendront, quels arbres ils conserveront, supprimeront, ou ajouteront.

Samedi 13 juillet 2013. Parmi le courrier qui m'attendait ici, une lettre aimable, quoique plutôt froide, du chef du service du fichier national des permis de conduire. Elle m'apprend que, comme cela fait trois ans que je ne me suis pas fait choper en contravention, je regagne l'intégralité de mes douze points. Je suis bien aise que le ministère de l'intérieur me pardonne ainsi mes erreurs, qui ont consisté à traverser deux villages déserts à la folle vitesse de 56 ou 57 kilomètres à l'heure. Mais pour ma part, n'étant pas aussi clément, je n'ai toujours pas l'intention de pardonner à l'état français sa rudesse envers moi. Les partis qui soutiennent ce racket routier n'auront plus jamais ma voix, sous quelque prétexte que ce soit.

Dimanche 14 juillet 2013. Il y avait aussi dans le courrier deux livres de voyage, commandés ces derniers temps, l'un à mes frais, l'autre offert par ma mécène préférée.

Tout d'abord le petit livre d'un petit voyage, *Si Decazeville m'était contée*, une bande dessinée de 32 pages en couleurs autopubliée par Lolmède, dans sa série «Extraits naturels de carnet». Il y raconte sa visite de la cité minière, ses rencontres et ses découvertes. C'est du Lolmède typique, avec sa tête dans le coin des cases s'extasiant devant ce qu'il voit et faisant des réflexions. J'aime beaucoup les petites images de l'arrivée et du départ en voiture, avec les panneaux d'entrée et de sortie.

Tout autre est *Gagner un peu d'immortalité*, un volume de 270 pages aux éditions Diem Perdidi, sans autre illustration que sur la couverture, dans lequel le photographe, gastronome et sinophile Laurent Septier raconte, en une soixantaine de chroniques, des anecdotes rapportées de ses nombreux voyages en Chine. Les scènes se déroulent le plus souvent dans les restaurants et les transports, mais pas seulement. C'est raconté sans façons mais avec soin et beaucoup de vivacité, on ne s'ennuie pas. Je lis ce livre le plus lentement possible pour faire durer mais j'en suis déjà presque à la fin. Il sera sans doute profitable à ceux qui envisagent de s'aventurer dans ce lointain pays, mais à ceux qui comme moi n'en ont pas l'intention, il offre un excellent divertissement, et du dépaysement.

Lundi 15 juillet 2013. Ma première brocante de la saison, hier. J'avais choisi celle de Brioux sur Boutonne, dans les Deux-Sèvres. Ce n'est pas tout près de chez moi, dans les trente-six kilomètres, mais il n'y avait pas beaucoup d'autres choix, et puis je connais déjà un peu cette petite ville, et j'aime bien aller vers là, en passant par Dampierre (sur

Boutonne aussi) et la Villedieu. Entre ces deux derniers villages, on traverse le hameau de Poimier, au nom bizarre qui semble un hybride de poirier et pommier. C'est toujours une épreuve pour moi, que de m'arracher à ma tanière, affronter l'inconnue de la place qui va m'échoir et où je devrai passer la journée. Mais il suffit d'un demi xanax et hop, tout finit par s'accomplir. J'avais décidé d'en prendre à mon aise et de ne pas me presser. J'étais sur les lieux vers 7 heures seulement. La taxe était un forfait de 8 euros, mais pour un emplacement assez ample, de 8 mètres de long, sur 4 de profondeur. Sachant que le marché avait lieu dans un stade, je faisais le gros dos, m'attendant à cuire en plein soleil toute la journée, or j'ai eu de la chance, il y avait encore moyen de s'installer en lisière, à l'ombre des arbres (des tilleuls et des aulnes). Au contraire de mon habitude, qui est de ne vendre que des livres, ou principalement, je n'en avais là aucun, mais un bric à brac d'objets domestiques récupérés pendant l'année à diverses sources. J'ai réussi à gagner quelque 115 euros, ce qui n'était pas mal, avec des marchandises vendues la plupart à un euro, un demi ou un doublon. J'aurai quelque temps des sous dans les poches, sans avoir à téter la banque.

Mardi 16 juillet 2013. A l'époque où j'ai commencé à m'intéresser aux jardins et aux bois, et aux instruments qui permettent d'y travailler (ce qui n'a jamais été mon fort, avouons-le), j'ai découvert que j'avais toujours appelé improprement «bêche» ce qu'on nomme en bon français une «houe». La bêche est en réalité une sorte de pelle plate et carrée, (il existe aussi la fourche-bêche, une fourche à dents plates), mais cette espèce de pioche à fer large, qui sert à biner, c'est une houe. Je me demandais si c'était à cause d'un mauvais usage familial, que j'usais ainsi du mot bêche. Mais à la brocante, dimanche, j'ai entendu distinctement un local demander à un vendeur «c'est combien, la bêche?» en brandissant la houe qu'il convoitait. Alors, semble-t-il, c'est l'usage régional qui est décalé par rapport à la norme du lexique.

Jeudi 18 juillet 2013. Quand j'ai commencé de louer, en décembre 2009, la chambre que je viens de quitter à Pessac, il n'y avait qu'un seul objet décoratif. C'était un sous-verre contenant la photographie de deux chatons. Préférant n'avoir rien à contempler que ce pauvre cadre, je l'ai décroché aussitôt et l'ai fait disparaître au fond d'un placard. A quelque temps de là, passant un soir Aux Délices d'Asie me ravitailler en plats à emporter, le traiteur m'a offert un calendrier mural pour l'année 2010. C'était une sorte de rouleau tissé, tendu entre deux baguettes de bois. Le calendrier proprement dit était imprimé dans le bas, tandis que la moitié supérieure était occupée par la reproduction d'une peinture orientale figurant deux tigres à la gueule

entrouverte, dans un décor forestier. Puisqu'il fallait, semblait-il, que j'aie deux félins dans le décor, les tigres ont pris la place des chatons. Le style de l'image ne me plaisait pas beaucoup plus, mais au moins les fauves avaient-ils pour eux la fière allure, et l'exotisme. Et ils sont restés là, je ne les voyais plus, je les ai décrochés au moment de partir.

Vendredi 19 juillet 2013. Les ouvriers jettent dans la maison une ambiance de cataclysme qui m'inquiète par moments, mais ne me déplaît pas tout à fait. Nous ne sommes pas égaux, j'admire leur vigueur, leur endurance. J'ai déjà connu ce genre de situation, ce sont eux qui travaillent, et moi qui suis vanné. Je passe du temps à les observer, à la fois par méfiance et par curiosité. Je suis par moments comme au cinéma : le remplacement d'une poutre, par exemple, n'est pas une petite scène, c'est tout un film.

Samedi 20 juillet 2013. L'ami Baudouin faisant halte chez moi l'autre jour, chargé d'un sac de livres qu'il portait à sa vieille tante Emma Hüss, je me suis permis d'y regarder et d'en extraire à mon usage un petit volume qui m'attirait, *Une tragédie française, été 1944 : scènes de guerre civile*, par Tzvetan Todorov (édition de poche revue et corrigée en 2004 d'un titre d'abord paru dix ans avant). J'ai réussi à le lire cette semaine, et avec grand plaisir, dans les moments de répit que me laissait la conduite de mes affaires, principalement la surveillance des travaux de maçonnerie. Cela raconte un épisode de la fin de la guerre, la libération prématurée, le 6 juin 1944, de la ville de Saint-Amand-Montrond par les maquisards, puis leur battue en retraite avec prise d'otages, puis la réaction des Allemands et de la milice avec autre prise d'otages à leur tour, etc. Il y a au début quelques paragraphes indiquant toutes les dénominations des multiples groupes et sous-groupes de la résistance nationale et locale (on sourit en songeant que le Front national était alors le nom d'une organisation communiste) et cela semble d'abord si compliqué, que je me demandais si j'arriverais à suivre. Mais l'histoire s'avère ensuite tout à fait claire et lisible, du reste passionnante, avec maints rebondissements. Il faut saluer l'énorme travail qu'a dû requérir la reconstitution en détail des événements, à partir de multiples sources orales et écrites, publiées et inédites. J'ai apprécié en outre que l'auteur, malgré son attachement déclaré à la cause de la Libération, soit assez impartial pour ne pas cacher les fautes commises de part et d'autre. Dans cette affaire les deux camps, entraînés par leurs ultras et faisant passer leurs « idéaux » avant l'intelligence, rivalisent de bassesse morale par la pratique ignoble de la prise d'otages. Le livre met aussi en cause l'irresponsabilité d'actes de résistance perpétrés en sachant qu'ils entraîneront des représailles disproportionnées par rapport à leur utilité

douteuse. L'opposition par moments, notamment pendant les négociations, se joue moins entre miliciens et maquisards, qu'entre excités et modérés. Si l'auteur dénonce les crimes des deux côtés, il rapporte aussi quelques beaux gestes, la fermeté de tel chef résistant ne tolérant pas que ses hommes se croient tout permis, ou la charité de soldats allemands donnant à boire à des captifs morts de soif. On aura compris que cette oeuvre n'est pas seulement celle d'un historien, mais aussi d'un moraliste, au regard désabusé : «Rien n'est plus courant dans la vie réelle que le mal impuni, le bien non récompensé».

Dimanche 21 juillet 2013. Je n'ai pas voulu demander, au voisin anglais chez qui j'étais invité hier soir, ce qu'il entendait au juste par un «livre de pochette». La formule elle-même suffisait à ma joie.

Mercredi 24 juillet. L'extrême bienveillance de mes voisins britanniques envers leurs chats comme envers ceux du voisinage, a trouvé ses limites avec le cas d'un mâle de petite taille, au beau pelage roux et touffu, mais qui se rend coupable d'intrusions répétées, avec aspersions de pisser, y compris dans leur maison. Lassés de ces dégâts, et l'animal n'ayant pas de maître à qui s'en plaindre, les Brits ont décidé d'opter pour la manière forte : la déportation. Une première tentative a été d'abandonner le chat dans un village voisin, situé à deux kilomètres au nord du nôtre. Le jour même, il était de retour dans leur jardin. Ne perdant pas espoir, ils sont ensuite allés le perdre dans un autre village, cette fois-ci à six kilomètres au sud. Mais le surlendemain, le pisseur était là. Ces performances n'ont rien d'extraordinaire, paraît-il, mais je les trouve remarquables. A l'occasion de ces confidences, j'ai appris la belle expression pour «à vol d'oiseau», qui se dit en anglais *as the crow flies*, «comme le corbeau vole». Et sans doute va-t-il plus vite que le chat, mais à peine.

Jeudi 25 juillet 2013. Un rêve où tout allait de travers, cette nuit. Je venais m'installer sur une place de village, pour une brocante. Il faisait encore nuit, et je me demandais si je ne faisais pas erreur, car j'étais le seul marchand. Puis le jour se levait, quelques personnes passaient. Je m'apercevais que je n'avais pas de pantalon, et comme je ne porte jamais de slip, je me trouvais le sexe à l'air. Je remarquai ensuite que la lumière extérieure d'une maison voisine était restée allumée. J'appuyai alors sur un bouton, croyant l'éteindre, mais c'était la sonnette de la maison. Enfin d'autres marchands arrivaient, mais c'étaient des maraîchers, il n'y avait pas de brocante. Et je m'éveillai là-dessus.

Vendredi 26 juillet 2013. Les ouvriers sont repartis, la paix règne dans la maison. Je souffle. Ma toiture est enfin rénovée, grâce à quoi je devrais ne plus subir les horribles fuites aléatoires, qui me pourrissaient la vie depuis des années, la pluie ruisselant tantôt sur mes livres et mes habits, mes boiseries et mes meubles. Par la même occasion deux poutres ont été remplacées, une éclatée et une vermoulue, et une trop mince a été doublée. Il y a eu des imperfections, c'est inévitable, mais c'est dans l'ensemble un bel et bon travail.

J'ai eu des angoisses et des émotions. Ces gars-là vous secouent une maison comme un simple torchon et n'y vont pas de main morte. Ce sont des maçons, pardi, pas des dentellières. Il faut leur faire confiance, mais jusqu'à un certain point seulement. Ils ne travaillent pas tout à fait pareil selon que le client, ou le contre-maître, est là ou n'y est pas. Je les comprends un peu, ils font un travail difficile, pour un salaire probablement pas mirobolant, et dans des conditions pénibles (il a fait assez chaud). Aussi la tentation est grande, par moments, de se simplifier la tâche en mettant, comme on dit, la poussière sous le tapis. Je n'en dirai pas plus.

Ma pire émotion, cependant, a été quand hier matin, alors que les travaux étaient presque finis, une planche pourrie du grenier a soudain éclaté sous mes pieds et je suis passé à travers le plancher. Je n'y suis passé qu'aux deux tiers, j'ai pu me rattraper et me rétablir aussitôt. J'ai eu beaucoup de chance, je ne me suis rien cassé, je m'en tire avec des éraflures au bras gauche, à la jambe droite, dans le dos, et avec une cheville enflée. Ce n'est rien, je serai meurtri quelques jours et ça passera, j'ai échappé au pire.

Il y avait parmi les ouvriers un maçon portugais de stature chétive, au cheveu crépu et roussâtre, l'air fermé, sans cesse la clope au bec. Ses collègues lui parlaient en général sans ménagement et cela m'incitait à lui témoigner au contraire mon estime et ma sympathie. Je lui disais par moments quelques mots en portugais, qui lui tiraient un sourire. Il me bougonnait des réponses en français ou en portugais qu'en général je ne comprenais pas, mais je faisais semblant et ça allait. Le contremaître ne le traitait pas si mal que les autres. Il y a eu un moment de franche rigolade, alors que j'étais avec eux sur un échafaudage et que le Portugais travaillait accroupi tout près de l'énorme godet de l'élévateur, quand le contremaître lui a dit comme ça, «Attention à pas cogner ta tête, Carlos, parce que si tu le tords, après, on pourra plus s'en servir...»

Ce contremaître était un homme très habile, increvable, et je dois dire attachant. Il avait à peu près mon âge et m'a parlé de la rudesse du métier dans sa jeunesse, quand les erreurs ne se payaient pas qu'en engeulades mais en coups de pied au cul, et quand les journées et les semaines étaient plus longues qu'aujourd'hui. Il n'y avait pas d'élévateur, on

montait et on descendait les tuiles à la main. Il m'a dit qu'on leur faisait porter une centaine de tuiles en trois fois seulement, deux fois trente-trois et une fois trente-quatre. Il a fait dans mon chantier deux belles trouvailles : une vieille pointe forgée, effilée, quadrangulaire, longue de 13,5 centimètres, et une tuile ancienne, où le fabricant de jadis a tracé d'une écriture ample et penchée, avant que l'argile ne durcisse, l'inscription «Notre Seigneur Jésus-Christ». Malheureusement je n'ai toujours pas racheté d'appareil photo, et je ne peux montrer ces trésors.

Samedi 27 juillet 2013. Dans les papiers de ma mère, je trouve un vieux journal, *Affiches de Saint-Jean-d'Angély, journal commercial, littéraire, d'annonces* et (un trou dans la une empêche de lire le sous-titre complet) ...vers, paraissant le dimanche. C'est le n° 13 de la 44^e année, paru le dimanche 31 mars 1861. Six pages aux dimensions correspondant à ce que l'on appellerait aujourd'hui le format tabloïd. Cet hebdomadaire est manifestement l'ancêtre de l'actuel *Angérien libre*. On y traite de graves questions, comme l'«état militaire de la France en 1861», et d'autres plus légères. Un écho de Paris rapporte la fuite d'une dame endettée, et résume l'affaire dans ce quasi-alexandrin : «Elle aimait trop le LUXE, c'est ce qui l'a RUINEE.» On signale deux condamnations prononcées dans la semaine par le «tribunal de simple police» : un homme est condamné à deux francs d'amende «pour abandon d'une charrette sur la voie publique pendant la nuit», un autre à un franc «pour avoir fait des ordures sur une place publique de Saint-Jean d'Angély» (a-t-il pissé, ou pire?). Si ma mère a obtenu et conservé ce petit journal, c'est certainement à cause d'une longue insertion légale, occupant presque en entier les deux dernières pages. Un avoué de Saint-Jean, maître Eugène Nissou, y décrit la vente, par un négociant de Cognac à un négociant de Surgères, d'une propriété agricole de la commune de Vandré, propriété alors dénommée la Roussière, qui deviendra plus tard la Rousselière. C'est cette ferme que le grand-père maternel de ma mère, Auguste Rigaud, cultivateur, va louer à partir de 1893, puis acheter en 1902. C'est la ferme où ma mère est née en 1922, où elle a vécu, sauf erreur, jusqu'en 1945, et où, dans ses moments de confusion, elle croit encore habiter aujourd'hui. (Le frère de ma mère, dernier propriétaire, mort il y a douze ans, avait revendu la ferme à des étrangers quelques années avant). L'article détaille les différentes pièces du domaine, qui s'étendait sur près de 60 hectares. Pour indiquer leur situation, les noms des directions ne sont pas nord, sud, est et ouest, comme on dirait maintenant, mais nord, midi, levant et couchant («un pré de soixante-trois ares ... tenant du levant au petit Pré-Martineau, du couchant à plusieurs, du midi à un chemin de servitudes...»). Au-dessus de l'article, dans la marge supérieure de la page 5, quelqu'un a tracé au crayon à papier, entre parenthèses, le mot «(Hic)». Je me

demandais ce que cela pouvait vouloir dire, puis j'ai réalisé qu'il s'agit du mot latin signifiant «ici». On l'avait inscrit pour attirer l'attention. Ce n'était sans doute pas le fait de mon arrière-grand-père cultivateur, dont le livret militaire signale bien, à la rubrique «Degré d'instruction» : «sait lire et écrire», mais sans plus. L'auteur du mot doit être l'avoué, dont le tampon figure aussi dans les marges, avec celui du «tribunal impérial»...

Dimanche 28 juillet 2013. JOURNAL DE NON-VOYAGE (pour D partie au Siam) (ce journal est constitué des notes datées du 28 juillet au 18 août inclus).

Finalement j'ai eu tort de renoncer à la brocante de la Charrière, que j'aime bien ne pas rater. Il a fait assez beau, il n'a plu qu'un peu vers 15 heures, j'aurais eu le temps de faire mes affaires. J'espère que Baudouin ne m'a pas cherché, qui devait y passer, mais j'ai tâché de le prévenir par mail.

Comme j'étais quand même debout à 5 heures, j'ai bien profité des premières heures du jour, pour moi les meilleures sans comparaison.

Dans la matinée j'ai passé un long moment à nettoyer le long de la maison, côté impasse, c'est à dire principalement à couper les fleurs que les ouvriers ont massacrées. Les iris collés au mur sont à peu près intacts, ce sont surtout les roses trémières et les valérianes qui ont morflé. Je ne suis pas allé jusqu'au bout, car comme il arrive, la voiture de Derek était nonchalamment garée sur les fleurs à cet endroit-là.

A midi, c'est à dire vers 11 heures, j'ai déjeuné d'une demi-boîte de chili con carne qui me restait d'hier (froide, oui) que j'ai dégustée lentement à la petite cuiller en écoutant Philippe Meyer à la radio.

Vu Véro, elle m'a passé un pot de fromage à tartiner qui m'était aimablement offert par Bénédicte, et elle a tenu à me céder un fromage à l'échalote qu'elle avait soi-disant en trop, à un prix qu'elle inventait manifestement à mon avantage, mais qu'y faire, j'ai accepté. Nous avons renoncé au projet de dîner demain soir, car mon frère doit arriver.

Vu la colonelle, qui veut nous inviter à un apéro à ton retour. Elle m'a affirmé qu'elle aimait le bruit, et que pour cela elle était mal servie dans ce village. Peut-être était-ce une exagération polie pour m'assurer que le bruit de mes travaux ne l'avait pas gênée, mais après tout je peux croire les explications qu'elle m'a données (qu'elle avait vécu dans une ville industrielle, que le bruit était signe de travail, de prospérité, et les cris d'enfants, etc) et je n'ai pas voulu la contrarier.

Comme je n'ai plus rien de très sérieux ou de très excitant à lire, j'ai pioché dans la bouquinerie un livre d'histoires de la deuxième guerre mondiale, d'un certain Robert Aron, dont je lis des bouts dans les moments où je reviens m'étendre quelques minutes. Le procès de Pucheu,

l'assassinat de Mandel, etc. Le point de vue est plus à droite que dans les comptes rendus de Wikipedia, à ce que j'ai remarqué.

La grande affaire de l'après-midi est que j'ai réussi à fabriquer le petit bûcher d'appoint dont j'avais le projet. Finalement je ne me suis pas servi des bouts de bois que je t'avais empruntés. J'ai pris deux des palettes laissées par les maçons, je les ai sciées en deux, et les quatre morceaux se prêtaient assez bien à être cloués ensemble, si bien que je dispose d'un carré d'à peu près un mètre de côté, sur 45 centimètres de profondeur. J'ai juste ajouté une planche à l'arrière pour l'équerrage. Comme je destine ce meuble à stocker les bûchettes de bois vert que je viens à faire ici et là, et qu'il est bon de laisser le bois vert au moins un an à la pluie avant de le mettre au sec, mais que je ne vois pas d'endroit dans le jardin où je puisse commodément installer ce bûcher à ciel ouvert, je l'ai mis à l'entrée du hangar, de sorte que s'il ne reçoit pas la pluie droite, il sera au moins arrosé par la pluie oblique.

Je ne sais pourquoi les paroles d'une vieille chanson de Léo Ferré, *Pour tout bagage on a vingt ans...*, me sont revenues par bribes et me tournaient dans le cassis, alors je l'ai cherchée sur Youtube et j'en ai écouté trois versions. Il y a je pense plus de vingt ans que je ne l'avais entendue, ou que le souvenir même ne m'en était revenu. Comme souvent chez Ferré les paroles présentent un mélange de grandiloquence un peu ridicule, et des formules qui frappent juste. J'étais content de l'écouter mais ça me fichait un peu le bourdon.

Vers six heures, j'ai dîné d'un demi-melon, qui me restait d'hier, avec du pâté de chez Lidl, qui n'est pas mauvais. Et une bière.

Et dans la soirée, je me suis fait des cup noodles. Je ne pourrai plus en manger sans penser à Septier, je crois.

Lundi 29 juillet 2013. Les ruraux ont passé une partie de la matinée à rapporter et à décharger interminablement les tables et les bancs du méchoui d'hier, dans le dépôt d'à côté, en laissant toujours tourner le moteur du tracteur. Je finis par me demander s'il n'y a pas chez eux une sorte de superstition, comme quoi couper le moteur porte malheur.

Je suis allé me procurer des vivres à l'Inter de Beauvoir, pour avoir de quoi accueillir mon frère. Chaque fois que je passe par là, je remarque, non loin au nord de Villeneuve la Comtesse, sur le bas-côté ouest, la grande borne vintage qui marque la limite entre la Charente maritime et les Deux Sèvres. Il faudrait que je prenne le temps de m'y arrêter pour l'examiner, car en roulant je n'arrive jamais à lire tout ce qui y est inscrit. Mais j'aperçois bien la mention en grosses lettres qu'il s'agit de la route «de Bordeaux à Rouen». S'il se trouvait que je connaisse dans cette ville quelqu'un qui veuille me rendre visite, je lui dirais de venir sans crainte,

car assurément il ne pourrait se perdre, il lui suffirait de suivre la route.

Mon frère est arrivé à midi et demie. Nous avons déjeuné de moules à ma façon très simple, sans herbe, avec juste un oignon coupé. A la fin du repas il y avait un bruit de moteur et Thierry m'a demandé ce que c'était, s'il y avait des travaux dans le coin. Je lui ai d'abord répondu que c'était là un bruit de tondeuse et que probablement le voisin était en train de couper son herbe, avant de réaliser que le bruit venait de mon propre jardin, c'était Wyn qui venait enfin tondre, et bizarrement s'était mis au travail sans s'annoncer, alors que de toute évidence nous étions là. Il était accompagné d'un jeune homme qu'il ne m'a pas présenté, probablement son fils, qui manoeuvrait lui-même une autre tondeuse.

En fin d'après-midi j'ai procédé à une rafle des poissons excédentaires dans le bassin, carassins et gambusies, j'en avais un plein seau, et nous sommes allés les relâcher dans la Boutonne à Saint-Séverin, où il y a ce bord de rivière providentiel, toujours aussi accessible, désert et calme. Comme Thierry ne connaissait pas le village, je lui ai montré les abords, le vieux lavoir, les îlots aux rives murées. Nous sommes revenus en faisant un crochet par Dampierre, où la nouvelle épicerie est bien installée, juste à côté du camping, et encore un crochet par mon bois principal à Vollebière, où j'ai remis en place le fil de clôture, qui avait été défait par je ne sais quel homme ou bête. En redescendant à la Croix, il y avait un chevreuil immobile, tout seul au milieu d'un champ fauché, qui nous regardait passer.

Le soir nous avons dîné de saucisses aux herbes, que j'ai réussi à faire griller dehors entre de petites ondées. Avec de l'avocat et du melon. Et nous avons téléphoné à nos cousines Corinne et Liliane, que nous devrions aller voir demain.

A la tombée de la nuit j'ai proposé que nous allions voir avec des torches électriques s'il y avait des escargots, et nous avons passé une bonne heure à en ramasser des dizaines, dans le jardin, dans la rue, dans le terrain en chantier d'à côté.

Mardi 30 juillet 2013. Matinée consacrée au courrier, à la bloguerie, à de petites affaires, à compter mes escargots, il y en a 118, et à porter ma voiture à vidanger, que je récupérerai demain.

A midi nous avons partagé une saucisse restante, réchauffée avec une patate et des petits pois restants eux aussi, le tout précédé d'un peu de melon et de charcuterie, et arrosé d'un vin sud-africain au goût à peu près normal et en tout cas satisfaisant.

Le tantôt nous sommes allés rendre visite, comme convenu, à notre cousine Liliane, à Mauzé sur le Mignon. Une dame charmante, âgée de soixante-dix ans, veuve maintenant, avec qui nous avons évoqué pendant deux ou trois heures les

nouvelles et les souvenirs que l'on peut évoquer quand on ne s'est pas vu depuis des décennies. Elle est une fille du frère de ma mère et vient elle aussi de la Rousselière. Pendant la rencontre son frère Jannick, l'homme qui ne se mariait jamais, nous a rejoints, pour mon plus grand plaisir, car je l'ai revu depuis moins longtemps qu'elle, mais pas assez à mon goût. Lui n'a que trois ans de plus que moi, nous éprouvions je crois une bonne complicité lors de nos brèves rencontres dans l'enfance, qui n'a jamais donné lieu à une camaraderie suivie, à cause de l'éloignement de nos vies, et je l'ai toujours regretté.

Nous avons repris la route sous un ciel radieux, où stationnait une gigantesque armée de nuages floconneux, pour nous rendre au cimetière de Moragne, où mon frère n'était pas venu depuis longtemps, et où il voulait nettoyer la tombe de notre père. Elle n'en avait pas grand besoin mais il s'y est consacré tout de même, puis a fait le tour de ce cimetière où abondent les tombes de Billé, de Billé-Ceci et de Cela-Billé. Du coup j'ai pris le temps de contempler moi aussi cet endroit où je passe plus fréquemment, chaque année à la Toussaint, mais toujours avec une certaine hâte, car j'ai dans le dos le voyage depuis la Gironde et devant moi le reste de la tournée des cimetières à accomplir. En cette nouvelle occasion plus tranquille, j'ai remarqué qu'il y a au milieu une simple mais assez belle croix de pierre, d'environ deux mètres cinquante de haut, probablement beaucoup plus ancienne que toutes les sépultures environnantes, et qui elle-même n'est pas une pierre tombale. Elle est installée sur un socle circulaire, ne porte hélas aucune inscription, et a peut-être le même âge que l'église romane qui domine les lieux.

Enfin nous sommes remontés au lieu-dit la Rousselière, où nous étions invités à dîner chez Corinne, notre cousine issue de germains, qui possède là une maison de construction relativement récente, tout près de la ferme «historique», hélas devenue quasi invisible depuis que les nouveaux propriétaires ont barré le chemin d'accès, mais il est peut-être aussi bien que je ne puisse plus revoir ces bâtiments que dans le souvenir. Ma cousine était sans son mari, parti réglé des affaires de famille en Provence, mais en compagnie de deux petits-enfants teintés d'exotisme. Le bon repas était constitué d'une salade de tomates et de moules, puis de tomates et de courgettes farcies de viande hachée, enfin de tartelettes aux prunes et aux pommes. Pour certaines raisons cette cousine a été élevée pendant ses sept premières années par Eugénie et Abel Poinot, qui représentent pour elle, comme pour mon frère et moi, des grands-parents non biologiques mais psychiques, au souvenir desquels nous demeurons très attachés. Et après avoir bien discuté, nous sommes repartis dans la nuit.

Mercredi 31 juillet 2013. Journée médiocre, incertaine et peu fertile.

Récupération de ma voiture et courses à Beauvoir.

Au retour nous nous sommes arrêtés examiner la borne monumentale qui marque la séparation entre la Charente maritime et les Deux Sèvres. Elle est en granite, semble-t-il, et mesure dans les deux mètres cinquante de haut. Elle porte en fait peu d'inscriptions : une ligne médiane verticale, avec de part et d'autre le nom des deux départements, et en haut, en arc de cercle, la mention III DE BORDEAUX A ROUEN. Ce III m'intrigue : est-ce un trois romain, ou autre chose?

Écoutant un jeu radiophonique en attendant le journal, j'ai entendu un candidat, à la question de savoir quel roi de France avait accueilli Léonard de Vinci, répondre Louis XIV. Et j'ai appris que les habitants d'Angoisse, en Dordogne, s'appellent naturellement les Angoissais.

Au déjeuner, nous nous sommes partagé un gros grillon un peu trop gras, accompagné de riz blanc.

L'après-midi s'est consommé en sieste, bavardage, examen de quelques objets, tentative inaboutie de réparer le robinet de la terrasse, opération qui requerrait d'aller jusqu'en ville pour acheter des joints, ce à quoi j'ai préféré surseoir.

Dîné d'une omelette laborieuse, après renversement d'une partie des oeufs sur le sol de la cuisine et séance de lavage.

Puis rebavardage, hésitation et renonciation à se promener, engagement d'une partie de pétanque sur la pelouse, entre chien et loup, partie abandonnée en cours par manque de lumière, sur un score de 7 à 5 en faveur de mon frère.

Jeudi 1 août 2013. Encore une journée à peu près vide, perdue dans la torpeur de la canicule.

A la réflexion, cette borne inter-départementale, que j'aurais jugée napoléonienne, ne peut être aussi ancienne. Elle porte en effet bel et bien le nom de la Charente Maritime, qui n'a remplacé celui de Charente Inférieure qu'en 1941. Mais c'est un monument remarquable, une bite de première catégorie. (PS. Tout ce qu'il m'a été possible d'apprendre sur cette route, maintenant départementale 150 en Charente-Maritime et 650 en Deux-Sèvres, c'est qu'elle fut jadis la nationale 158 avant 1824, 138 ensuite, allant donc de Bordeaux à Rouen via Niort, Saumur et Alençon).

Ce midi nous avons déjeuné chichement de talons de rôti, avec une conserve de haricots verts.

Mon frère est reparti pour Bordeaux à las cinco de la tarde.

Après quoi j'ai fait un peu de ménage, et je me suis mis à composer une solide salade, comprenant une base de semoule, trois noix, une échalote, une petite boîte de maïs, une poignée de raisins secs, deux pommes, quelques morceaux d'ananas, de l'huile, du vinaigre, et un sachet de *Salad garnish* («*Croutons with walnut and soya seeds*»), achat compulsif de l'autre jour, dont j'aurais pu me passer. J'ai invité ma concitoyenne Véro à venir dîner avec moi de ce mets, que j'accompagnais de quelques charcuteries. La malheureuse a

bien voulu accepter, malgré un tour de reins qu'elle s'est pris mardi en tronçonnant des bûches.

Mes blessures, maintenant vieilles d'une semaine, évoluent lentement. Les éraflures me démangent un peu, les croûtes tombent. La cheville m'ennuie plus, qui reste douloureuse.

Je tâcherai demain de me rendre à Saint-Jean, pour quelques achats nécessaires. Maintenant j'ai besoin d'aller me reposer. (J'aime bien terminer sur un alexandrin).

Vendredi 2 août 2013. Je suis parti dès huit heures et demie pour Saint-Jean d'Angély, où j'ai passé la matinée entière à faire des courses, dans les deux principales zones commerciales au nord de la ville, celle de la Sacristinerie (où règne Leclerc) et celle de l'Aumônerie (fief d'Intermarché), dont les noms m'enchantent, rien qu'à imaginer la tronche des «libres-penseurs» qui vont y pousser le caddie.

J'ai commencé par l'horrible mais agréablement désert à cette heure-là Gifi, où j'espérais trouver une bâche, mais celles qu'il y avait ne me convenaient pas, et un cadre carré pour mettre sous verre certain précieux canevas en ma possession, mais il n'y avait pas ce qu'il fallait, et je me suis contenté d'acheter des serviettes en papier d'un jaune crème uni, pour ne pas repartir les mains vides.

Ensuite, au centre commercial de Leclerc, j'ai réalisé coup sur coup deux opérations qui me paraissaient d'abord au-dessus de mes forces, depuis des mois que je les envisage. Dans une boutique d'opticien elle aussi déserte, j'ai montré à la seule jeune femme présente une de mes paires de lunettes, dont une branche était cassée à la charnière, et j'ai demandé si c'était réparable et combien cela coûterait. Elle m'a dit qu'elle ne pourrait qu'au mieux trouver une solution de fortune, a disparu de longues minutes avec les lunettes, est revenue après avoir y avoir greffé une nouvelle branche noire à la place de l'ancienne marron, en s'excusant de ce résultat hybride, qui pour ma part ne me déplait pas, et en m'annonçant que ce bon service était gratuit. Encouragé par ce succès, je me suis aventuré dans l'«espace culturel» en toisant le personnel d'un air sûr de moi et j'y ai acheté une paire d'écouteurs neufs, pour remplacer la vieille paire grésillante dont je disposais, quand je veux écouter quelque chose de plus près sur mon ordi, soit de la musique, mais j'en écoute de moins en moins, soit par exemple le bulletin hebdomadaire de Radio-Derb. L'emballage précise qu'il s'agit d'écouteurs Sony à clear sound / son clair, sans doute pour les distinguer des modèles à son pourri. J'ai donc fait le bon choix.

A Gamm Vert, j'ai encore cherché en vain une bâche qui me convienne, j'ai noté le prix du feutre de jardin, qu'ils vendent en rouleau d'un mètre sur vingt-cinq, ce qui n'est pas inintéressant, et j'ai constaté que s'ils ont un rayon d'articles de chasse, ils n'en ont pas pour la pêche. Car je voulais voir si un de ces petits paniers de pêche en grillage métallique, doté d'un couvercle à clapet, dont certains se

servent pour ramasser les escargots, me semblerait commode pour cet usage. Du coup je suis allé demander dans un magasin spécialisé que j'avais aperçu à proximité, mais le marchand ne m'a proposé qu'une gigantesque bourriche à 21 euros, et j'ai laissé tomber.

Me transportant de la Sacristinerie à l'Aumônerie, je visitai d'abord Bricomarché, où mes missions potentielles étaient si nombreuses, que je jugeai prudent de me cantonner à l'essentiel et à l'urgent. J'avais apporté la tête du vieux robinet métallique de ma terrasse, que mon frère avait démontée, et à laquelle il manquait deux joints, un petit noir et un grand rouge. Un vendeur m'a fait remarquer qu'il allait me falloir acheter un lot de chaque sorte, alors que pour la même somme d'environ cinq euros, je pouvais avoir une tête de robinet neuve, joints compris, et je me suis rangé à cette option. Par ailleurs j'ai acheté une planche à écharpe et des vis zinguées dont j'ai besoin, pour un volet de grenier, que je me suis mis au défi de fabriquer. Et j'ai encore traîné dans quelques rayons, dont celui des poissons de bassin, avant de passer à la caisse.

Enfin je suis allé à l'Intermarché voisin pour y prendre quelques vivres. Comme souvent j'avais un peu honte en étalant sur le tapis de caisse mes victuailles, typiques d'un célibataire feignant : des conserves, des aliments qui se consomment sans exiger d'être cuisinés...

Lors de cette matinée de shopping, j'ai eu le plaisir d'étrenner les nouveaux chèques de la Banque postale, reçus naguère, et sur lesquels j'ai constaté que ladite banque avait enfin renoncé à les illustrer, comme elle le faisait depuis je ne sais combien d'années, avec des vignettes de bande dessinée, pouah, ou les vues aériennes de l'insupportable photographe écologiste officiel omniprésent Yann Arthus-Bertrand, re-pouah, et, mue par une inspiration mystérieuse, en était revenue à une formule non historiée qui n'est peut-être pas un modèle d'élégance, mais présente au moins le précieux avantage de la sobriété.

Midi approchait, je suis enfin reparti, et après avoir hésité, je me suis arrêté, sur la route, au marché de Loulay. Puisque l'écailler avait encore des moules, je lui en ai demandé une livre, en me disant que j'aurais la flemme de les préparer en arrivant, et que je les garderais plutôt pour le soir. Comme c'était la fin du marché, et que le marchand ne vendrait plus les moules qui lui restaient, il me les a servies encore plus généreusement que d'habitude, cette fois-ci une livrasse de quelque 665 grammes. Or à peine rentré chez moi, comme je déjeunais en hâte du reste de salade de la veille, j'ai reçu la visite de la chère Véro, m'annonçant qu'elle venait d'acheter la bagatelle d'un kilo et demi de moules, pour m'inviter à en manger le soir. Nous avons convenu de les faire cuire ensemble avec les miennes, d'en manger ce que nous pourrions, et de garder le reste pour plus tard.

Dans l'après-midi, après la sieste, j'ai pris un moment pour fixer le nouveau robinet, en priant Dieu qu'il marche, et il marchait bien, Dieu merci. Et plus tard, j'ai enfin reçu la visite de mon artisan, à qui j'ai réglé les récents travaux, et causé un moment.

Le soir, chez Véro, je me suis gavé de moules comme prévu, devant la télé qu'elle avait laissée allumée, où passait un feuilleton, intitulé je crois *Fais pas ci*, qui m'a paru être un de ces chefs d'oeuvre de l'exception culturelle française, dont la fonction principale est d'enseigner au bon peuple comment il doit se comporter. En ce qui me concerne, sa fonction principale a été de bientôt m'endormir. Réveillé de mon somme, je suis reparti, non sans que Véro, qui veille sur mon embonpoint comme sur un trésor qu'il ne faudrait surtout pas laisser perdre, ne me remette pour demain le reste des moules, sorties de leurs coquilles.

Samedi 3 août 2013. Journée domestique et solitaire, de bloguerie, courrier, petits rangements, chétives lectures, lambeaux de sieste.

Je me suis rappelé une citation en portugais, que j'avais remarquée dans ma jeunesse d'étudiant, peut-être sur une couverture de disque, peut-être un disque de Caetano Veloso. «Aquila que o público vaia, cultive-o, é você» («Ce que le public hue, cultive-le, c'est toi»). Elle n'était signée que des initiales J.C., qui nous intriguaient. Ce ne pouvait quand même pas être Jésus-Christ, même Superstar. Antônio pensait à John Cage, qui était jouable. On ne disposait pas alors des facilités du net, et il m'a fallu des années avant de découvrir par hasard qu'il s'agissait de Jean Cocteau, lequel ne disait pas exactement «hue», mais «te reproche». J'aime encore cette phrase, même si je ne lui trouve plus autant de justesse. Après tout il peut arriver qu'un artiste s'égare, et que le public n'ait pas tort de le bouder.

Entre le déjeuner et le dîner, j'ai réussi à ingurgiter tout le reste de moules, avec un saladier de semoule. J'en suis saturé.

Comme toujours quand je suis seul, je bois le vin au goulot, aujourd'hui un Bordeaux blanc sec, commencé hier soir.

Dans le jardin j'ai choisi un endroit où je vais faire un tas de branches, entre un prunier et un cornouiller. Il est toujours délicat d'instituer un tas, ce produit primitif de l'activité, il ne faut pas rater son coup. J'espère que celui-ci est bien placé et fonctionnera assez longtemps.

J'ai aussi préparé la brocante où je devrais aller demain.

Dimanche 4 août 2013. Rude journée de brocante, cette fois-ci à Villefollet, encore dans les Deux Sèvres (que serais-je sans elles?). La bonne affaire était l'emplacement gratuit. Connaissant déjà les lieux, il m'étonnait que l'annonce en ligne affirme que le marché se tenait dans un «grand pré ombragé». En effet ce n'était que du bluff, et nous grillâmes

tous en plein soleil toute la journée. Par chance ma voisine, une dame âgée, eut la charité de me prêter un parasol, pas beaucoup plus jeune qu'elle, mais qui me rendit grand service. J'avais pour voisins, de l'autre côté, un couple de bobos, dont la dame, visiblement, cherchait le contact humain, et m'offrait en toute occasion une vue panoramique sur sa petite culotte, ce qui égayait quelque peu des circonstances par ailleurs très austères. J'avais emporté, pour me restaurer, ma ration habituelle de survie : un paquet de biscottes et un magnum d'eau de source. La camarade Véro, passant vers midi, m'offrit en outre une barquette de frites. J'ai réussi à tenir mon commerce jusque vers dix-sept heures (j'ai vendu un jeu de construction en bois, un marteau bizarre, des plumes de porte-plume, des cartes à jouer, une grande boîte de brie vide, des couteaux, du parfum, des voitures miniatures, des capsules de champagne, des pots, du fil à coudre, des vieux Spirou, des dés, des timbres, un tournevis, des bouteilles vides mais jolies, des ciseaux, de la ficelle, une cuillère à glace, un truc jaune, une tasse, un moule à gâteau, des pièces de monnaie et je ne sais plus quoi) et j'en ai tiré un peu plus de soixante-quinze euros, ce qui n'est pas si mal au regard de mes besoins. En rentrant, épuisé, je me suis jeté misérablement sur une boîte de Heinz Beanz (froide, oui) que j'accompagnai de quelques tranches de cervelas. Après cette journée au soleil, s'ajoutant à celles passées naguère sur le toit avec mes ouvriers, ou dans le jardin à combattre la nature, il s'avère que je n'ai encore pas été capable, cette année, de préserver mon beau teint d'ivoire des ardeurs de l'été, et le mois d'août commence à peine que me voilà déjà, une fois de plus, bronzé comme un opprimé. Ou presque.

Lundi 5 août 2013. Je n'ai toujours pas renoué avec la vie intellectuelle, pendant cette journée assez bien remplie par différentes corvées, où il a fait beau mais pas trop chaud. J'ai d'abord débarrassé la voiture de toute la brocanterie que je n'avais pas eu le courage de décharger hier soir. J'ai dépendu la dernière brassée de linge que Véro m'a lavée, et qui est restée sur les fils plusieurs jours. Je crois pouvoir dire que je sais maintenant plier correctement les T-shirts. C'est un petit pas en avant sur la voie de ma décrochardisation. Enfin, je l'espère. J'ai trié et porté au conteneur une bonne douzaine de gros volumes de ma «librairie», qui avaient été salopés par la dernière inondation avant travaux (entre autres sept des onze volumes d'*Universalialia* que j'avais récemment rapatriés de Pessac). J'ai passé peut-être deux heures à nettoyer les trois mètres carrés de toiture du petit bâtiment annexe à côté du portillon, où se sédimentaient des couches de mousse et de gravats. A midi j'ai grignoté le reste de haricots à la sauce tomate, avec un bout de saucisson et quelques biscuits. J'ai continué de lisoter des pages d'histoire de la deuxième guerre. Il y a un chapitre intéressant sur le cas étrange des îles anglo-normandes, seuls

territoires britanniques occupés par les Allemands. J'ai presque entièrement débité les branches du buddleia de l'impasse, que j'avais dû couper pour que les ouvriers installent leur échafaudage. J'ai entassé les branchettes sur mon nouveau tas, et scié les plus grosses. Dans mon esprit, j'établiss ainsi la distinction entre les calibres de branchage : ce qui peut se couper au sécateur est du fagot, ce qui se coupe au grand sécateur à deux bras est du petit bois, convenant par exemple à la grillade, et les bûches sont les morceaux de branche qui requièrent d'être débités à la scie. Le soir, j'attendais Talmont, qui devait passer dîner. J'avais préparé une salade (semoule, raisins secs, tomate et calmars à l'américaine), des pommes de terre bouillies et des saucisses grillées. Le malheureux avait oublié à Saintes un dessert offert par Paulette, dont je me régalais d'avance, et il a fallu se contenter d'un carré de chocolat, mais je ne peux pas pimer, il m'a laissé quelques vivres et des livres (1 Schnock, 1 Dutourd, 1 Poulet, 2 Maulnier, 2 Camus). Le repas fut arrosé de rosé, et en ce qui me concerne, suivi par quelques traits de Cointreau. Nous avons causé bloguerie, politique et belles-lettres, jusqu'après la nuit tombée. On ne voyait plus grand chose dans la maison où je n'allumais pas, à cause des insectes, mais c'était bien agréable, d'avoir une conversation intelligente, depuis le temps.

Mardi 6 août 2013. Journée maussade, de temps sensiblement rafraîchi, ce qui est plutôt un soulagement, et avec quelques pluies modérées, ce qui ne me dérange pas, depuis que j'ai un toit neuf, et par ailleurs cela arrose les plantes, remplit le bassin et fait sortir les escargots. J'en ai trouvé au matin dans le jardin mouillé et j'en ai encore ramassé à la mi-journée au bois de la Rigeasse, de sorte que je dois en détenir maintenant près de 160. J'ai fini de débiter les branches de buddleia et j'ai scié encore quelques bouts de bois, du vert et du vieux, qui attendaient. Derek ayant enfin eu l'idée de déplacer la Renault 4 qui stationnait depuis bien dix jours sur mes valérianes (non qu'il l'ait jugée mal placée, mais pour faciliter le passage à des artisans venus réparer sa piscine), j'en ai profité pour finir de nettoyer mon pied de mur à cet endroit-là. J'ai eu la mauvaise surprise d'y découvrir deux ou trois jeunes pousses d'ortie, que j'entends asperger de Round-up dès que le temps sera plus sec. J'ai déjeuné à 11 heures de restes d'hier soir, et dîné à 17 de restes de restes, et d'une barquette de purée d'aubergines de chez U, que Talmont m'avait laissée. Dans l'après-midi je suis allé passer un long moment dans mes bois d'en haut, où je n'ai encore pratiquement pas fichu les pieds cet été. J'en ai profité pour regarder par terre s'il y avait des escargots, mais je n'en ai pas vu, le seul que j'aie trouvé est un sur lequel j'ai marché sans le vouloir. Au contraire du jardin ensoleillé où la végétation explose chaque année avec une vigueur qui me décourage, et où le maintien d'un certain ordre

exige un combat incessant, dans les sous-bois le phénomène est considérablement atténué par la pénombre, de sorte que même après des mois d'absence, les passages que j'ai frayés se maintiennent à peu près intacts. Il y a bien ici et là une tige de ronce ou de troène qui a poussé en travers, ou une branche morte mal tombée, mais c'est peu de chose à remettre en place, si bien que pour un homme comme moi, assez peu vaillant et surtout peu présent, ce milieu est beaucoup plus paisible, et apaisant, que le champ de bataille du jardin. Enfin dans la soirée je me suis remis aux intelloteries, j'ai rédigé un post-scriptum nécessaire à l'article sur Fernão Cardim que j'avais écrit en décembre dernier.

Mercredi 7 août 2013. Mise à part une courte chasse aux cagouilles, la journée a été globalement consacrée à l'affaire du volet (qui s'annonce hélas comme une longue affaire). Un petit volet de grenier d'un seul battant n'a pas l'air de grand chose et c'est ce qui m'a fait penser que je pourrais sans trop de mal remplacer l'un des miens, qui était déjà bien délabré, et que les ouvriers l'autre jour ont fini d'esquinter. J'avais acheté des lames chanfreinées, je les avais enduites comme il convient de deux couches de produit protecteur, jusque là tout allait bien, et je suis entré aujourd'hui dans le vif du sujet. Mais comme souvent lorsque je crois pouvoir m'aventurer dans le domaine du bricolage, l'opération s'avère extrêmement laborieuse et inquiétante. Que de calculs, de mesures, d'ajustements, d'hésitations. A midi, j'ai déjeuné sans joie d'une boîte de sardines à la tomate et de patates bouillies froides. Véro et Derek m'ont aimablement prêté chacun à leur tour quelques outils, et j'ai fait dans l'après-midi une descente au Bricomarché de Saint-Jean, en vain car une fois sur place j'étais incertain de ce qu'il me fallait. Au moins en ai-je profité pour acheter un sous-verre carré, de 14 x 14 centimètres, qui devrait convenir pour le petit canevas que je veux protéger (je devrais me contenter de ce genre d'entreprise, qui est mieux à ma mesure). En fin d'après-midi, j'avais assemblé mes planches, vissé les deux barres horizontales de l'écharpe, et scié l'un des trois côtés que je dois recouper. J'ai abandonné peu avant sept heures, car mes voisins Derek et Jennifer m'avaient invité à dîner. Le repas s'est ouvert sur de petites brochettes de crevettes sucrées et conclu par un cornet de glace au chocolat, mais je ne saurais dire en quoi consistait au juste le plat de résistance, quelque chose de très britannique et végétarien, mais assez bon pour que j'accepte de m'en resservir. J'avais apporté une bouteille de Sylvaner que j'ai dû boire à peu près entière, car mes hôtes se servaient eux-mêmes à d'autres flacons, et je suis rentré passablement gris.

Jeudi 8 août 2013. J'étais si imbibé en rentrant hier soir que je suis allé m'écrouler sans prendre le temps de jeter un coup d'oeil sur internet, et j'étais encore trop vaseux pour le

faire à mon premier réveil, vers cinq heures et demie, si bien que c'est seulement au second, peu avant huit heures, que j'ai pris connaissance de messages envoyés la veille par Yannick Lavigne, se proposant de me rendre une visite éclair et d'arriver pour midi «muni d'un panier de victuailles». J'acceptai bien volontiers. Cette obligation m'offrant un prétexte providentiel pour ouvrir une parenthèse légère dans ma corvée de volet, je renonçai pour la journée aux travaux de menuiserie et consacrai la matinée à mettre un peu d'ordre dans la maison et dans le jardin. Délaissant l'avion pour la Volkswagen, Yannick était là peu avant midi. C'était sa première visite ici, et avant toute chose il a voulu examiner une à une les gravures et les peintures accrochées sur mes murs, tout comme il avait fait quand il était entré dans mon bureau à la fac. Les victuailles du panier étaient d'excellente qualité. Nous déjeunâmes de rillettes de canard au foie gras, de confit de canard et d'un bocal de cèpes, arrosés d'un graves de 2004, qui me changeaient de mon ordinaire. A la place du café, je convainquis mon hôte de me laisser lui préparer un maté du Brésil, dont je me trouve détenir un petit stock en ce moment. D'ordinaire les visiteurs déclinent l'invitation, et j'ai la flemme d'en préparer pour moi seul. C'est une opération un peu délicate, car je n'ai pas ni ne souhaite avoir le matériel ad hoc, et cette herbe est concassée en particules si fines qu'elles passent à travers les mailles d'une passoire ordinaire, si bien que je ne peux la préparer aussi facilement que du thé. Je procède en faisant d'abord infuser le maté dans une casserole d'eau portée au frémissement, puis je passe le breuvage dans un filtre à café. En discutant de choses et d'autres, Yannick m'a appris que c'était lui qui avait réalisé les photos aériennes du château de Plieux, dont Renaud Camus a diffusé naguère au moins une sur sa page Facebook, où je l'avais vue en effet, et j'étais un peu confus de ne pas avoir remarqué le nom du photographe, qui m'est pourtant familier (les cinq photos sont visibles sur Flickr). Comme nous parlions de cet écrivain, j'ai montré à Yannick l'essai de Camus *Comment massacrer efficacement une maison de campagne en dix-huit leçons*, dont le titre l'amusait. Quand je lui ai proposé de le lui prêter, il m'a demandé «Tu prêtes tes livres?» et je lui ai répondu en lui demandant s'il les rendait. Nous sommes allés faire la tournée de mes bois, et nous avons visité l'église du village, puis l'ami est reparti pour Bordeaux. Ce soir j'ai dîné du reste des rillettes avec un demi artichaut cru, puis je suis retourné seul au bois de la Rigeasse, où le soleil couchant mettait de jolies dorures sur les branches, et j'ai coupé un petit tronc d'orme sec dont j'ai tiré six bûches, histoire de dire que j'avais quand même travaillé un peu.

Jeudi 9 août 2013. Je n'ai rien fait de grand, cette journée encore. J'ai lavé la vaisselle accumulée de ces derniers jours. J'ai un peu avancé mon volet, scié les deux côtés à

recouper, terminé son écharpe, vérifié qu'il entrerait bien dans l'encadrement de la fenêtre, mais il me faudrait une autre paire de bras pour le tenir sur cales et tracer l'emplacement exact des pentures, et d'abord acheter de nouvelles pentures. Je sens que cela va traîner encore quelque temps. J'ai surveillé les allées et venues inquiétantes d'ouvriers qui rapiècent la rue, et passaient et repassaient avec leurs camions et leur rouleau compresseur. Eux non plus ne sont pas des Cendrillons, j'ai l'impression. J'ai parlé un peu avec mes futurs nouveaux voisins, passés voir l'avancement de leurs travaux, qui d'ailleurs n'avancent guère. Ils sont bien aimables, d'être ainsi venus se présenter et me saluer. Dans l'après-midi, comme ils avaient autorisé Jen à prendre des pommes sur un arbre difficile d'accès, dans le champ de bataille du chantier, j'y suis allé pour elle, après avoir mis un pantalon et des bottes, je cueillais les pommes et les lui passais par-dessus le mur. Ah, j'ai encadré mon petit canevas, il me plaît beaucoup. C'est un simple "pattern", comme on dit, de petits losanges bleu outremer sur fond rose-orange, avec quelques accrocs, que j'avais trouvé chez ma mère. Je ne sais pourquoi elle avait ça, si c'est elle qui l'a fait. J'ai passé pas mal de temps à examiner, évaluer, ranger ou jeter des objets, c'était apaisant. Véro m'avait laissé un paquet de jambon qui allait se perdre, car elle partait en week-end à Brouage, alors j'en ai mangé la moitié à midi, avec une demi-casserole de nouilles à la sauce tomate, et le reste le soir. Et je me suis refait une sortie vespérale au bois de la Rigeasse, très calme et assez beau dans la lumière du couchant. J'ai regretté de n'avoir pas montré à Yannick un grand orme, qui se trouve là. Il me demandait si les ormes de ce bois crèvent comme partout, et je lui disais qu'en effet ils meurent jeunes, ce qui m'arrange d'ailleurs un peu, car cela me fournit en troncs secs assez petits pour que je puisse les couper moi-même à la scie d'élagueur, n'ayant pas de tronçonneuse. Mais celui-ci survit, tout au fond du bois, à la lisière du champ de maïs, et domine tout le peuplement, dont il est l'ancêtre.

Samedi 10 août 2013. Dans la matinée j'ai pris mon élan et je suis parti acheter du matériel à Surgères. C'est à peine plus loin à l'ouest que Saint-Jean au sud, et Derek assure que les prix du Bricomarché sont bien meilleurs. Cela reste à voir, mais n'importe. Ici ou là l'époque est au syndrome du mois d'août, période critique où beaucoup de vendeurs professionnels sont remplacés par de jeunes gens inexpérimentés, dont certains pensent avoir meilleure mine s'ils racontent n'importe quoi, plutôt que d'avouer qu'ils ne savent pas. Il faut rechercher ses interlocuteurs. La typologie de la marchandise laisse aussi à désirer, et elle ne dépend pas de la saison. Par exemple quasiment toutes les pentures en vente sont percées de cinq trous, et les boulons de fixation sont vendus par sachets de huit, si vous voyez ce

que je veux dire. Enfin bref, j'ai réussi à acheter des pentures et des boulons. Ayant repéré sur Google Maps que mon cousin Jannick, le redneck solitaire, habite tout près de là, je suis allé sonner à sa porte. Vu de la rue, son pavillon a l'air aussi accueillant qu'un bunker, et l'intérieur est également austère : télé au bout de la table en formica, outils stationnés sur le canapé, courette encombrée de matériaux. Il m'a offert un sirop de citron et on a bavardé un moment. De retour chez moi, j'ai préparé une grande casserole de riz, où j'ai émietté un blanc d'oeuf bouilli et une boîte de thon, et j'en ai mangé une partie. J'ai passé l'après-midi à scier un peu de bois, à retrier mes objets à vendre et mes livres, et à réfléchir. Il faisait beau mais pas trop chaud, rien à voir avec l'abrutissement équatorial auquel on a eu droit certains jours. Quand enfin j'ai eu le courage d'aller décrocher le volet en ruine et de présenter les nouvelles pentures, j'ai tout de suite vu qu'elles ne conviendraient pas, elles sont un peu trop longues, il faudra que je retourne à Surgères les changer. Le soir, j'ai barbecuit une fine bavette d'ail, que j'ai accompagnée du reste de riz. Les Anglais sont passés discuter un peu tard et voyant que je préparais une brocante, ils m'ont offert quelques bibelots qu'ils destinaient à la déchette. Et j'ai encore pris le temps d'aller voir les branches dorées au coucher du soleil, à la Rigeasse, cela devient une habitude, mais ce n'est pas la pire.

Dimanche 11 août 2013. Aujourd'hui, troisième et sans doute dernière brocante de la saison, toujours dans les Deux Sèvres (oui, je suis fâché avec les traits d'union), cette fois-ci à Availles sur Chizé, où le prix de la place est un forfait de cinq euros pour huit mètres. En regardant la carte, je m'aperçois que mes trois lieux de brocante cet été, Brioux, Villefollet et Availles, sont quasiment équidistants et alignés en oblique, comme les trois étoiles du baudrier d'Orion. Moi qui d'ordinaire vends surtout des livres, je n'en ai pas présenté cette année, où j'étais submergé d'objets autres. Je n'ai ainsi pas eu l'occasion de vérifier cette vérité de brocante, qui me revient maintenant à l'esprit, à savoir que quelqu'un qui feuillette longuement un livre finit par ne pas l'acheter. Cette année je n'ai donc vendu que du non-livre et aujourd'hui, grâce aux faveurs de Mercure, j'en ai encore tiré près de cent euros, ce qui n'est pas mal. Je suis toujours divertie par l'incroyable zoo humain qui défile dans les allées. Il y a de tout, ou presque, quasi pas d'Africains, par exemple. Je ne sais ailleurs, mais dans le coin la brocante reste un truc de Blancs, semble-t-il. Il y a par moments de ces tronches qui sentent la caverne et la massue, et d'autres qui ont été mieux servies à la distribution. Il y a toujours un moment où un crétin tombe sur un clairon et s'efforce d'en tirer quelques sons, persuadé que tout le monde trouve ça formidable. Il y a des hommes qui

visiblement ne sont là que pour suivre leur femme, plus souvent que l'inverse. Il y a le petit jeu tacite des femmes qui regardent pour voir si on les regarde. Bon, l'ambiance est assez aimable dans l'ensemble, on n'est pas place de la Victoire, où les mecs vous tirent la gueule comme si vous veniez de leur marcher sur les pieds. Au moment du départ, toutefois, ce salaud de Mercure me préparait un mauvais coup, car à peine étais-je sorti du terrain, que des piétons me firent savoir, par cris et par gestes, que j'avais crevé. Je me garai en hâte. Eh oui, le pneu arrière gauche était à plat. Je dois avouer que sur le moment, étant levé depuis cinq heures du matin, venant de passer une rude journée dans la chaleur et la poussière, et impatient d'enfin rentrer chez moi me doucher et me reposer, la nouvelle m'a quelque peu assombri, d'autant qu'il y avait plusieurs années que je n'avais pas eu l'occasion de changer une roue, et jamais encore avec cette nouvelle voiture, dans laquelle je ne savais pas bien où trouver les instruments nécessaires. Mais enfin je m'y suis mis, et je m'en suis sorti. Je rentrai épuisé. Je n'avais emporté, pour manger pendant la journée, qu'un paquet de biscottes, une bouteille d'eau, une tomate et deux pommes. Je ne dînai guère mieux, d'un reste de soupe à la tomate, d'un reste de riz, d'un reste d'artichaut, et d'un peu de pâté à l'ail. Malgré la fatigue, je trouvais encore la force de décharger la voiture, et d'aller scier quelques bouts de bois à la Rigeasse. Mais il est bon de sentir que l'on n'aura pas besoin de berceuse.

Lundi 12 août 2013. Journée décisive, où il advint ce que l'on va voir. Mon garagiste de proximité, à Villeneuve la Comtesse, étant naturellement en congé, j'ai commencé par aller confier mon pneu à réparer au garage plus lointain de Prissé la Charrière, à quelque neuf kilomètres au nord de la Croix, où je devrais revenir le récupérer en fin d'après-midi. Un avantage de ce détour est que j'ai gagné de là Surgères par la route de Marsais, que je ne prends jamais, et cela me changeait les idées (je ne me lasse pas de rouler lentement dans cette campagne, où je reluque au passage les jardins, les murets et les piles de bois). Au Bricomarché de Surgères, j'ai échangé mes deux pentures de 80 centimètres contre d'autres de 70 centimètres. Celles-ci, au lieu d'avoir le bout carré, se terminent en queue de carpe, ce qui ne me déplait pas. Avec le crédit que me faisait gagner le prix moins élevé, et que j'aurais volontiers consacré à acheter un nouveau pied de thym ou de lavande, mais il n'y en avait plus, n'ayant pas d'autre inspiration, j'ai acheté un seau de plus, dont j'ai toujours besoin pour recueillir de l'eau à l'aplomb du toit du hangar. De là je suis passé me ravitailler en vivres dans un Lidl voisin. J'ai été frappé de constater à quel point ce magasin était fourni en «Salami de dinde halal» et autres «Délices des recettes du ramadan», mais cela n'est peut-être pas si étonnant (écrivant ceci, je vois que mon correcteur

automatique souligne le mot «halal», lui non plus n'est pas encore habitué). Enfin, j'ai tout de même pu m'approvisionner en articles plus à mon goût, comme du Cantal entre-deux et du Muscadet de Sèvre et Maine. Sur ce j'ai rendu visite à ma cousine Danièle, qui habite le vieux centre de Surgères et, après avoir bavardé une heure, j'ai regagné la Croix-Comtesse, où j'ai piètrement déjeuné d'un peu de pâté, avec une patate bouillie froide et je ne sais plus quoi. L'après-midi, j'ai entrecoupé une longue sieste en continuant de lire des passages de ce livre d'histoire pas terrible, mais tout de même assez distrayant : le procès de Laval et celui de Pétain, etc. (Pétain, quoi qu'on en pense, était quand même un sacré personnage, et je retiens en particulier le bon mot qu'il aurait eu, à la belle époque du flicage anti-catho, un jour qu'on le sommait de dénoncer les officiers qui assistaient à la messe : «Je n'en sais rien, j'y suis toujours assis au premier rang et je ne peux voir ceux qui sont assis derrière moi.») Sur les cinq heures, je suis reparti à la Charrière récupérer mon pneu et dès mon retour, je suis passé requérir l'assistance du camarade Véro, afin d'en finir avec mon putain de volet (ah, mon correcteur souligne aussi le mot «putain», il est bien farouche). L'opération fut plus longue encore que je ne le prévoyais, mais enfin peu à peu je suis parvenu à caler le volet, à régler les interstices entre le bois et la vieille pierre irrégulière, à tracer le contour des pentures, puis à le redescendre, à percer les trous, et à boulonner les pentures. Ayant donné congé à mon aide de camp, j'ai procédé seul à l'acte final, en remontant sur mon échelle ce fichu volet, qui pèse son poids, et en le déposant enfin, non sans mal, sur les gonds enduits de graisse. Quel soulagement. L'oeuvre n'est pas parfaite, je passe les détails, mais l'ensemble a tout de même assez bonne mine, et je suis encore ressorti deux ou trois fois dans l'impasse pour contempler le résultat. Mon dîner fut le même que l'austère déjeuner, à ceci près qu'entre temps, Derek étant venu m'apporter un plat de crumble réalisé par Jennifer, avec les pommes naguère piquées dans le pommier du chantier, j'en ai pris une part pour le dessert.

Mardi 13 août 2013. Journée de temps divin, beau mais pas trop chaud, et de bonne forme. L'achèvement hier de mon maudit volet, après deux semaines de labeur discontinu, quand un pro n'y aurait mis que deux heures, a provoqué dans ma pauvre âme un tel épuisement, et enfin un tel soulagement, que je suis tombé dans les bras de Morphée avant dix heures du soir pour n'en ressortir qu'à sept heures ce matin. Je chantonnais dès le réveil «A l'heure du berger, Au mépris du danger», et d'autres légèretés qui convenaient à mon humeur guillerette. La journée s'est éparpillée en mille petites activités dans la maison et au jardin, entre autres l'arrosage de mes plantes mortes de soif, le tri d'objets que je destine à une oeuvre de bienfaisance, et la destruction d'un bon nombre de revues

littéraires, que je ne pouvais plus supporter. Je déjeunai à midi d'un demi-melon Galia, avec des filets de maquereaux à la moutarde, puis d'une poire Guyot de type succulent. J'ai eu quelques activités sociales, en téléphonant pour mon voisin Derek à son réparateur de piscine, et en convenant qu'il viendrait avec Jennifer prendre l'apéritif chez moi après-demain jeudi, jour où il se pourrait aussi que mon frère revienne de Bordeaux me rendre visite pour le week-end. D'autre part, j'attendais le camarade Véro pour dîner ce soir (je dis «le» car cela convient assez bien à sa personnalité de garçon manqué). Avec un talent sans égal pour retourner les situations, Véro avait accepté mon invitation en déclarant qu'elle apporterait des saucisses à griller. Je m'étais rangé à cette disposition un peu contrariante mais aimable, et j'étais parvenu à dissuader mon amie, qui y était toute disposée, de fournir en outre les légumes, le fromage et le dessert, l'assurant que j'en faisais mon affaire. En effet je disposais d'une belle part de Cantal, je me procurai des éclairs au chocolat, et je préparai une abondante salade composée d'un fond de flocons d'avoine, de radis coupés en fines rondelles, d'un demi-bol de groseilles (mon groseillier, qui d'habitude ne rend pas grand chose, explose de fruits cette année), de deux tomates, d'une petite boîte de maïs, trois petites pommes tranchées, un demi-concombre, une poignée de raisins secs, un cornichon et des petits oignons. «Notre condition jamais ne nous contente, la pire est toujours la présente», disait le poète, et nous passâmes un long moment à discuter des maisons d'autres types, ou dans d'autres lieux, que nous préférierions avoir, et pour lesquelles nous nous sentions prêts à nous défaire de nos vieilles demeures de la Croix. Et dans le fond, j'aurais du mal à décider ce qui tenait du caprice et du sérieux, dans nos considérations. Enfin j'ai décidé Véro à accepter une tasse de maté, le thé des jésuites, avant qu'elle ne rejoigne sa maison et ses chats.

Mercredi 14 août 2013. Il est devenu si rare que je sois cité publiquement, que j'étais bien étonné en découvrant ce matin l'entrée que me consacre, sous le titre «reproduction interdite», le blog majorquin 10.000 humans. Pour l'essentiel, on y reproduit quelques extraits bien choisis de mes *Lettres documentaires* des années 90. J'ai plaisir à les revoir. Je suis content de retrouver en particulier un mien collage, «*Tienes razón*», que j'ai toujours aimé, les meilleurs étant les plus simples. Les éditeurs se sont fendus en outre d'un paragraphe de commentaires qui m'intéresse vivement, mais comme «*this blog is written in Catalan*», je n'en saisis qu'imparfaitement le sens. Je crois lire que l'on m'y présente comme appartenant «à une certaine aristocratie de l'indifférence, de tempérament plus réactionnaire que décadent, aussi caustique qu'exempt de véritable vocation au mal». A moins qu'un catalaniste de mes lecteurs ne m'apporte

son aide, mais je n'y crois pas trop, il me faudra attendre le mois prochain pour y voir plus clair, à l'aide d'un dictionnaire, lorsque j'aurai rejoint la civilisation.

Je n'ai rien fait de bien notable dans la matinée. J'ai déjeuné du reste de ma salade très composée, auquel j'ai encore ajouté des morceaux de calamar dans leur encre. Et j'ai encore sifflé du vin sud-africain.

Dans l'après-midi j'ai d'abord avancé jusqu'à Asnières la Giraud, où j'ai offert à Emmaüs un sac et cinq caisses de livres et de divers objets, que je renonce à essayer de vendre. Pour ce faire j'ai dû pénétrer dans l'immense entrepôt situé au sous-sol du magasin, et où l'on entre par l'arrière du bâtiment. Cette caverne d'Ali Baba plongée dans la pénombre était très excitante, mais j'ai à peine osé promener le regard sur les énormes amoncellements d'objets qui occupaient l'espace de toute part.

Au retour j'ai fait escale dans le vieux Saint-Jean, où je ne vais presque plus. Je voulais revoir certains points cardinaux de mon histoire ancienne, et même de ma préhistoire. Tout d'abord le 6 rue des Jacobins, qui doit être l'adresse où se trouvait l'épicerie que mes faux grands-parents Poinot tenaient avant ma naissance. C'était, d'après ma mère, une épicerie fine, et le commerce battait de l'aile, car la clientèle du terroir n'était elle-même pas assez fine. Le local est maintenant occupé par une entreprise fournissant des portes, fenêtres et... volets. Il est situé juste en face de l'endroit où aboutit la rue Gambetta, qui s'élargit là en une petite place maintenant occupée par des terrasses de café, et ombragée par des troènes. Je n'ai pas beaucoup le goût de ce genre d'arbres, mais les spécimens en place sont remarquables, car il est rare que l'on en trouve avec ce volume de tronc et de ramure. J'ai ensuite revu, sur le trottoir opposé, le numéro 13 de la même rue des Jacobins, où les Poinot ont tenu, après l'épicerie, une teinturerie, jusqu'à leur retraite. Pendant mes quatre premières années d'existence, nous habitions la maison située à l'arrière du magasin, et qui s'ouvrait de l'autre côté sur une voie parallèle, la rue de l'Echelle. C'est maintenant une auto-école qui est installée à la place de l'ancien magasin. Il était séparé de la maison de derrière par une cour, que j'aimerais beaucoup revoir. Enfin je suis allé dans ladite rue de l'Echelle, revoir cette façade arrière. Il doit s'agir du numéro 12. La maison est maintenant en vente, d'après un panneau. C'est d'une de ces fenêtres qu'un beau jour, selon une anecdote cent fois racontée, je lançais mes jouets à des soldats américains, encore stationnés dans les parages, qui passaient par là. Et en repartant je suis encore passé, mais en voiture, devant le 24 boulevard Lair, où ma mère et les Poinot ont demeuré avant de s'installer au magasin.

J'ai fini la journée en flemmardant et en téléphonant. Pour dîner, j'ai enfin terminé mon interminable salade, avec encore une tranche de melon vert et une de jambon blanc.

Jeudi 15 août 2013. J'ai passé la matinée à classer des timbres, non que je les collectionne, mais il se trouve que j'en ai aussi à vendre, et il y a d'autre part le copieux stock de timbres en euros utilisables pour le courrier, provenant de chez ma mère, que j'ai ordonnés par valeur faciale pour m'en servir plus commodément. A midi j'ai terminé le melon vert, avec un peu de grillon charentais (une sorte de pâté, à ne pas confondre avec le «gros grillon» de naguère, charentais lui aussi), du saucisson à l'ail, et une poire. Et l'après-midi j'ai trié des revues, pour jeter celles que les inondations avaient abîmées, et celles que pour d'autres raisons je ne souhaitais plus conserver (revues de géographie, revues littéraires, revues d'antiquités, revues savantes, revues de maisons et de jardins, magazines divers, que l'on conserve pour leur charme plus que pour leur utilité, et qui finissent par s'accumuler dans des proportions incommodes). Je passe en fait beaucoup de mon temps de vacances à trier et à ranger, non seulement parce que cette activité me plaît et m'apaise, mais aussi tout simplement pour reprendre la maîtrise des biens et des archives loin desquels je passe le reste de l'année, ne venant ici qu'un week-end par mois, pendant lequel je peux rarement faire tout ce qu'il faudrait. Finalement j'ai passé la journée à cela, sans aller dans les bois comme j'aurais voulu, et je n'ai ouvert le portail qu'en fin de journée, pour mon frère qui devait venir. Ah, j'ai aussi feuilleté, pendant une sieste à épisodes, le sympathique n° 1 de la revue *Schnock*, de fin 2011, que Talmont m'a prêté, avec notamment un dossier sur Jean-Pierre Marielle, comprenant un entretien. A l'heure de vêpres, j'ai reçu pour l'apéro mes voisins les Brits, qui étaient en petite forme et ont bu très peu de vin. J'avais déployé pour l'occasion un assortiment de bretzels, de radis, et d'olives marinées, grâce à quoi j'ai en partie dîné. Nos conversations se déroulent toujours moitié en français, moitié en anglais, les deux langues se trouvant parfois mêlées dans la même phrase. Il y a toujours une occasion où telle tournure, qui paraît naturelle au locuteur, étonne l'auditeur. Ainsi au moment où, comme nous étions installés sur la terrasse, et que je voulais rentrer dans la maison pour chercher quelque chose, je les ai quittés en disant «Je reviens». Ils ne comprenaient pas ce temps présent. Il est vrai que cela signifie «Je vais revenir tout de suite», et qu'au moment même où on le dit, on ne revient pas, puisqu'on s'en va. Ils sont repartis peu après l'arrivée de Thierry. Lui aussi a profité de l'apéritif, après quoi nous avons sommairement saucissonné, et partagé un melon petit mais très mûr. A la nuit tombée, nous sommes allés nous promener à pied dans les alentours. C'était un moment agréable. La campagne a beau se moderniser, on retrouvait là un peu de magie paysanne, à la vue des champs éclairés par la demi-lune, avec l'odeur du foin, et le silence.

Vendredi 16 août 2013. Journée d'activité plutôt médiocre, mais par beau temps. Nous sommes allés au marché de Loulay, acheter un kilo de moules, du farci vert et des oeufs, et nous sommes revenus en faisant des détours du côté de Vergné. Nous nous sommes arrêtés brièvement là où se trouve, au milieu d'un grand champ, ce qui de loin ressemble à un bosquet, et de près se révèle être un simple rideau d'arbres entourant une grande mare. L'endroit est attirant mais m'a fait la même impression décevante que lors d'une précédente visite. On découvre en y arrivant des abords inhospitaliers, un ponton inaccessible et d'ailleurs en ruine, l'eau masquée sous un tapis de lentilles. Véro est passée me confier sa clé pour veiller à nourrir ses chats, car elle part quelques jours à Angers. Elle va rendre visite à une sienne amie qui a été victime dans les années 90, à Paris, d'un fou furieux nommé Mamadou Traoré, qui l'a tabassée et laissée pour morte dans une cage d'escalier. Elle en a perdu l'odorat et reste naturellement traumatisée à vie. Après avoir déjeuné de moules avec Thierry, je me suis abîmé dans une longue sieste ininterrompue, qui m'a tenu en catalepsie de 13 à 15 heures. Puis je me suis occupé à ranger ma «librairie», c'est à dire mon stock de livres à vendre, installé dans la dite «grande pièce», un chai aménagé. C'est en quelque sorte ma seconde bibliothèque, la première étant celle du logis, où n'entrent que les livres dont je ne souhaite pas me défaire, du moins jusqu'à nouvel ordre. Pendant ce temps mon frère, qu'un héritage inégal a doté des dons manuels de notre père, dont je suis dépourvu, s'employait à bricoler. Il a réparé un pneu crevé de mon vélo, reclusé un vieux tiroir déboîté, et fixé à mon volet neuf le crochet qui lui manquait. Il a même corrigé la forme impropre du crochet que j'avais acheté, en le battant sur ma petite enclume. Nous sommes aussi allés déposer quelques rebuts à la déchette, dont l'ancien volet en ruine, si mal en point qu'il tombait en morceaux et que nous avons dû le jeter quasiment planche par planche. Plus tard j'ai fait griller une demi-douzaine de chipolatas aux herbes, dont nous avons mangé seulement la moitié, avec une salade de tomates et de concombre. Dans les moments perdus de la journée, j'ai feuilleté un «ouvrage couronné par l'Académie française», que je tiens Dieu sait d'où et que je vais bazarder après y avoir découpé quelques phrases. Il s'agit de *Correspondance & rédaction administratives*, d'un certain Jacques Gandouin. Cette «6e édition mise à jour», qui ne date que de 1995, est déjà tout à fait obsolète. Il provient d'une époque encore sans internet et sans e-mails, et contient ce genre de tuyau : «Tout abonné peut téléphoner directement les télégrammes qu'il désire expédier, ou les déposer à partir de son minitel» (mon correcteur souligne le mot «minitel», c'est un signe). J'y lis avec nostalgie une liste de prénoms servant à épeler : A comme Anatole, B comme Berthe, C comme Célestin, D comme Désiré, E comme Eugène... J'y apprends que venait de paraître une *Encyclopédie de la fausse noblesse et de la noblesse*

d'apparence. Il y en a, du moins il y en avait, que cela préoccupait. (PS. Je lis dans Wiki que Gandouin s'était fait remarquer pour ce bon mot : «Un discours doit être comme une mini-jupe, suffisamment long pour couvrir le sujet, mais suffisamment court pour retenir l'attention.»)

Samedi 17 août 2013. Encore une journée sans grandeur, je le crains. (Mais quand je commence ma chronique par un alexandrin, ça va tout de suite mieux). Sans grandeur, peut-être, mais non sans énormité. Le vieux Jacquot, que sa santé devrait empêcher de travailler, est venu me demander si je voulais des patates. Il en avait une brouette remplie à ras bord. Au début, j'ai cru que je devais me servir dans la brouette, mais en fait elle m'était entièrement destinée, lui-même en a conservé quatre ou cinq fois la même quantité. Je vais pouvoir en offrir, avis aux visiteurs.

Thierry et moi sommes allés chez Véro nourrir les chats, que nous n'avons pas vus. A vrai dire, nous nous sommes contentés de vérifier que leur différents bols, bien remplis par leur maîtresse, étaient encore quasi intacts.

A midi, nous avons terminé les saucisses, et rallongé la salade de tomates et concombre.

Dans les intervalles d'une longue sieste, j'ai feuilleté le livre de Renaud Camus, *La dictature de la petite bourgeoisie* (Privat, 2005). Il est présenté comme un entretien, long de 130 pages, avec un certain Marc du Saune. J'ai d'abord trouvé ces échanges un peu trop bien composés, brillants, avec des citations semblant connues par coeur, et j'attribuais cet aspect figolé à une réécriture, un quelconque polissage pour l'édition, jusqu'à ce que j'apprenne, en voulant me renseigner sur l'identité de l'interviewer, qu'il s'agit d'une supercherie. Marc du Saune n'est autre que l'anagramme de Renaud Camus, qui a tout rédigé, de sorte que le livre est bel et bien une oeuvre de lui à part entière. C'est une bonne idée, et bien réalisée, car l'auteur s'oppose à lui-même des arguments judicieux, sans concessions, si bien qu'il se met lui-même plus d'une fois en échec, se pousse dans ses retranchements, s'accule à ses contradictions. Camus pourrait faire siennes des réflexions comme celle de Caraco, jugeant que «la race des seigneurs est à jamais éteinte, noblesse enfin n'oblige plus personne, on est entre valets», ou celle de Davila, selon qui «Il n'y a plus de haute classe ni de peuple, il n'y a qu'une plèbe riche et une plèbe pauvre». Cette thèse me paraît juste, même si je lui opposerais des réserves, comme d'ailleurs Camus le fait lui-même, tirant toutes les ficelles et ne manquant pas de s'opposer de valables objections, admettant en cela que la chose n'est pas si simple. On peut dire, en effet : soit, la petite-bourgeoisie est maintenant le modèle régnant, et alors? Cela ne présente-t-il que des inconvénients? Et d'abord, la petite-bourgeoisie, qu'est-ce? (L'auteur en vient à dire, je cite de mémoire, que c'est la classe que l'on ne peut

définir... C'est avouer que la matière est volatile). A défaut d'épuiser le sujet, qui est une savonnette conceptuelle des plus glissantes, l'ouvrage a le mérite de l'explorer honnêtement. Il offre d'ailleurs des formules mémorables, à commencer par le titre (bien sûr en référence à la «dictature du prolétariat») et de belles fusées, comme ce «1968 est le 1789 de la petite bourgeoisie». J'ai retrouvé dans les dernières pages une des marottes de l'auteur, son exécration du goût petit-bourgeois pour appeler les gens par leur prénom. Cela m'a rappelé un petit accrochage que nous avons eu, au début de l'été me semble-t-il, via le réseau social Facebook, dans lequel nous sommes «amis», ce qui signifie au mieux «correspondants». Comme il avait remis sur le tapis ce trait de moeurs, qui me paraît bénin, je m'étais amusé à lui opposer que si l'on a eu coutume de désigner les rois de France par leur prénom, il semble hasardeux de réduire la préférence pour le prénom à une manie petite-bourgeoise. Mon intention n'était que de plaisanter aimablement, mais le maître n'avait pas l'air de trouver ça drôle. Il m'a opposé de longues citations de ses oeuvres, très intéressantes, mais qui répondaient mal à mon observation. J'ai songé un instant, pour lui arracher un sourire, déclarer que je le soupçonnais de prénomophobie. Et puis j'y ai renoncé, cela semblait peine perdue.

Dans l'après-midi, Thierry et moi sommes descendus à La Vergne, car il s'intéressait à certaines planches, qu'un jeune homme mettait en vente sur Le Bon Coin, mais il s'est avéré qu'elles ne convenaient pas à ses projets. De là nous sommes allés marcher un peu dans le vieux Saint-Jean, puis faire quelques courses à Leclerc, notamment des éclairs, au chocolat pour moi, au café pour Monsieur.

Dans la soirée, de ses doigts d'or, il a remplacé le joint du robinet de ma cuisine. Nous avons dîné d'une omelette aux pommes de terre, puis nous avons marché une bonne heure dans la campagne, au clair de lune.

Dimanche 18 août 2013. Journée assez grise, dans l'ensemble. Mon frère est reparti à Bordeaux ce matin. Je n'ai vu personne d'autre aujourd'hui, et j'ai passé le plus clair de mon temps à poursuivre mes interminables tris, classements et rangements. J'ai feuilleté quelques vieux numéros de *Planète*, revue intelloïde pré-soixante-huitarde, plus pittoresque que consistante, et des livres sur la Charente, dans lesquels je n'ai pas trouvé grand chose. En fin de journée je suis allé traîner deux heures dans le bois central de Vollebière, à réfléchir et à couper quelques bûches. Quand je suis dans ce bois, j'entends souvent des pas, mais ne vois rien ni personne qui puisse causer ce bruit. Parfois cela m'inquiète, mais il n'arrive rien. Mon frère ayant fait bouillir trop de pommes de terre hier, je suis condamné à en manger pendant au moins deux jours. Ce midi, patates et saucisson, ce soir, patates et saumon fumé. La camarade voyageuse, à qui ces comptes rendus journaliers s'adressent en premier, doit rentrer demain de

l'Extrême Orient, mais comme demain arrive là-bas plus vite qu'ici, je pense qu'elle est déjà dans l'avion qui la ramènera au Caire, puis à Bruxelles, avant qu'un autre la rapatrie en Gascogne. Il ne m'a pas déplu de renouer pour elle, pendant la vingtaine de jours où nous ne pouvions presque pas communiquer, avec le genre du journal autobiographique. Je me suis éloigné de cette pratique ces dernières années, parce que je n'ai pas assez de goût pour cela. Je ne déteste pas de lire la vie des autres, mais raconter la mienne, en général, n'est pas un motif assez stimulant à mes yeux pour m'y consacrer durablement. J'aime mieux l'usage du journal comme simple carnet de notes, où je puisse parler de choses et d'autres, surtout d'autres, selon mon humeur, a lo que salga. Je vais bientôt y revenir.

Mardi 20 août 2013. Il serait faux de dire que je suis incapable de faire du mal à une mouche, stricto sensu. J'écrase sans remords la mouche importune, avec ma tapette Bing, et plus volontiers encore la mouchette ou moustique. De même pour l'abeille et le frelon, s'ils me cherchent. Ah, j'ouvre aussi des huîtres, et je fais bouillir des moules. Mais c'est là le seuil au-delà duquel je suis pratiquement inoffensif. S'il me fallait tuer moi-même les mammifères dont je me nourris assez souvent, ou seulement les volailles, et peut-être même le poisson, je deviendrais aussitôt végétarien intégral, pour des questions d'horreur personnelle primitive, avant même les raisonnements philosophiques. Ces questions importantes sont rarement posées dans les interviews : quel est le plus gros animal que vous ayez tué, que vous seriez disposé à tuer?

Mercredi 21 août 2013. Dîner chez les Angliches, hier soir. Encore une préparation végéto-britannique non identifiée, «avec des petits carottes de la jardin». Il y a eu un moment où Jen décrivait à Véro la forme particulière du museau d'un chat, et j'ai d'abord cru comprendre que l'animal était doté de trois narines. Sur le coup, ça ne me surprenait qu'à moitié.

Jeudi 22 août 2013. Les tuiles sont rouges, sauf quand elles sont roses, orange, grises, jaunes, marron, brunes, beiges, ou ocre.

Vendredi 23 août 2013. Lorsqu'il évoque les «cigognes au long bec emmanché d'un long cou, selon la fable de La Fontaine», Thierry Dufrêne doit confondre avec le héron, je pense. Je lisais ces mots il y a quelques mois aux pages 28-29 de sa biographie *Salvador Dali, double image, double vie* (Hazan, 2012). L'auteur, historien d'art, a été commissaire d'une rétrospective Dali, et son livre ne manque pas d'intérêt : il réunit quantité d'informations sur la vie et l'oeuvre de l'artiste, exploite des archives inédites de la Fondation

Gala-Salvador Dali, et cite abondamment l'ouvrage pas encore traduit en français *The shameful life of Salvador Dali* (1997) de l'hispaniste irlandais et gauchiste fou furieux, mais bien documenté, Ian Gibson. Un des aspects les moins séduisants du livre de Dufrêne, ce sont ses analyses de tableaux, interminables et soporifiques, surtout quand l'oeuvre ne fait pas partie des quelques unes reproduites. Je reste aussi perplexe devant son antipathie politiquement très correcte envers les opinions de Dali. Eh oui, ce génie était de droite (horreur!) et pire encore, franquiste (malheur!). Le jeune Salvador avait pourtant été anti-bourgeois, comme la plupart des jeunes bourgeois, faisant même un peu de prison pour ses activités socialistes et, encore dans les premiers temps de la République, en 1931, il applaudissait aux incendies de couvents, dont le pouvoir de gauche a tout fait, avec succès, pour ne jamais découvrir les auteurs. Si on le retrouve proclamant quelques années plus tard son «horreur de toute révolution», ce n'est pas très étonnant : l'expérience est passée par là. Entre temps, en effet, Dali a pu voir à l'oeuvre les «rouges», qui ont dévalisé son père, emprisonné et torturé sa soeur. Son changement d'idée illustre assez bien l'observation de Davila, selon qui «Les réactionnaires se recrutent au premier rang des spectateurs d'une révolution».

Samedi 24 août 2013. J'ai lu ce printemps un livre de Didier Lestrade intitulé *Kinsey 6, Journal des années 80*, paru chez Denoël en 2002, que l'on m'avait prêté. C'est un journal intime parfois quotidien, mais la plupart des entrées sont distantes de quelques jours, voire de semaines. Il va de janvier 1981 à septembre 1986. Les deux principaux sujets abordés sont d'une part tout le travail accompli par l'auteur pour la revue *Magazine*, qu'il avait créée, d'autre part ses relations sexuelles multiples et incessantes avec d'autres garçons. Le titre est une expression empruntée au sexologue Alfred Kinsey, qui échelonnait les comportements sexuels de 1 (exclusivement hétérosexuel) à 6 (exclusivement homosexuel) («Je n'ai jamais embrassé une femme de ma vie»).

M'étant par la suite renseigné sur les opinions actuelles de l'auteur, que je définirais comme un militant extrémiste de la cause homosexuelle, et ayant lu notamment qu'à ses yeux tout opposant au mariage gay, ce qui est mon cas, est un cochon homophobe, je suis gêné à la pensée qu'il me considérerait a priori comme un ennemi, s'il me connaissait, alors que pour ma part, j'ai ressenti quelque sympathie pour ce personnage dont j'ignorais tout avant de le découvrir dans ce livre. Mais enfin, comme nous ne sommes pas appelés à nous rencontrer, ce porte-à-faux n'a pas grande importance.

Malgré tout ce qui peut nous séparer, je suis sensible au fait que nos goûts coïncident sur quelques points, comme le plaisir de s'occuper du feu, ou celui du jardinage. Une de ses fleurs préférées, la chicorée sauvage, me ravit aussi. Je crois que j'éprouve en outre une sympathie de génération. Nous

avons quasiment le même âge, à deux ans près, et si je ne suis pas né comme lui en Algérie, j'ai passé mon enfance dans le même genre de provinces françaises du Sud-Ouest que lui après son rapatriement, et je suis frappé de remarquer combien les prénoms de ses frères, Thierry, Jean-Pierre et Philippe, sont typiques de notre époque. Enfin ayant été moi-même un revuiste (sans doute moins pro que Lestrade) et en ayant fréquenté plusieurs autres, je n'ai pas détesté retrouver cette atmosphère des revues indépendantes des années 80, avec les problèmes d'édition, de collaboration, d'impression, de diffusion etc.

Les histoires de drague ne m'ont pas passionné (je dois dire qu'un journal de drague hétéro ne m'emballerait pas forcément non plus), mais enfin elles sont distrayantes, et témoignent de la remarquable vitalité de l'auteur, qui est, ou du moins qui était increvable. Quelle énergie! Il y a dans le comportement de Lestrade une instabilité affective, dont je ne sais si elle tient à sa psychologie personnelle, ou si elle est typique de sa «communauté». Il est souvent amoureux, mais ses amours passent et se succèdent, il a des «réguliers favoris» dont il s'éloigne puis se rapproche, et des amants occasionnels innombrables, dont la rencontre semble ne pas gêner ses fréquentations plus régulières. N'étant pas un grand connaisseur des questions sexuelles, je me pose peut-être naïvement la question de savoir s'il y a quelque chose de typiquement homo dans cette sexualité frénétique (par le nombre d'assauts et le nombre de partenaires), ou s'il existe chez les libertins hétéros une hyper-activité comparable. Ou savoir si cette voracité est aussi répandue chez les uns et les autres. Il est certain que les homosexuel(le)s ne sont pas inhibé(e)s par la crainte de tomber enceint(e)s, c'est une sérieuse différence avec la situation des hétéros, chez qui le moindre déduit à la sauvette peut entraîner une naissance par laquelle les partenaires, même s'ils ne se voient plus, se retrouvent en quelque sorte liés pour la vie. Se peut-il que le destin naturel des homosexuels, qui est de n'avoir pas d'enfants, leur rende les ruptures plus faciles qu'aux hétéros? Je n'y crois pas beaucoup, mais qui sait. Se peut-il que le rapport à un autre peu mystérieux, puisque du même sexe, soit moins dramatique, donc plus profane ou plus anodin que le rapport avec cet autre radical qu'est la personne du sexe opposé? Je relève entre autres une scène surprenante, en février 83 : Lestrade retrouve dans un night-club un type avec qui il a déjà eu quelques contacts humains, et qui lui propose de le suivre chez lui. Ils y vont. Là se trouve l'amant en titre du type, en train de regarder un film à la télévision. Voilà donc un couple relativement constitué, assez stable pour cohabiter, mais chez qui il n'est pas anormal que l'un aille draguer en boîte sans l'autre, et de plus ramène à la maison un copain de rencontre. Et là-dessus, peu après, Lestrade et le type commencent à s'enfiler sur la moquette à côté du troisième homme, qui continue de regarder la télé sans

broncher. Je peux me tromper, mais j'imagine mal de tels accommodements chez des hétéros.

L'accusation d'«homophobie» est une de ces massues morales d'aujourd'hui, comme l'antisémitisme ou l'islamophobie, si faciles à manier que d'aucuns tendent à en abuser. Pour ma part, je pense que la notion elle-même est abusive : je ne vois pas pourquoi le fait de n'avoir pas de goût pour les rapports homosexuels, ou de se méfier des revendications soutenues par certains militants fanatiques au nom des homosexuels en général, relèverait d'une phobie, c'est à dire d'une maladie. Par contre je me demande s'il ne conviendrait pas de parler d'hétérophobie à propos de Lestrade, qui visiblement s'ennuie à mort dès qu'il n'est plus entouré d'homosexuels. La façon dont il parle du cas ambigu des bisexuels est significative : la bisexualité est une «horreur» (p 58), elle est «maudite» (p 121), car ceux qui oscillent ainsi entre les genres risquent de «pencher du mauvais côté» (on devine lequel, p 148). Son enfermement volontaire dans le «ghetto» homosexuel a quelque chose d'un peu suffoquant, vu avec des yeux de Kinsey 1, mais il a l'air de s'y trouver comme un poisson dans l'eau, et après tout chacun voit midi à sa porte.

Tant que j'étais à explorer une culture différente, j'aurais aimé que l'auteur nous rapporte ce qu'étaient les «incroyables histoires zoophiles» que lui raconte un ami grec, page 130. Mais on n'en saura pas plus.

Didier Lestrade écrit dans une langue populaire, qui n'a rien de précieux. Il abuse un peu de mots comme le verbe «adorer», les adjectifs «adorable», «incroyable», mais cela contribue peut-être à la fraîcheur de son texte, à son côté sans façon. Il est enclin à l'anglicisme, fourre des expressions anglaises un peu partout, ne dit jamais «câlin» mais «*cuddle*», par exemple. Mais il s'exprime avec une remarquable clarté, et c'est un excellent conteur. Ma partie préférée du livre est la préface d'une trentaine de pages qu'il a écrite bien après le journal, au moment de la publication. C'est un récit très limpide, le résumé de sa vie depuis sa naissance jusqu'au moment où va commencer le journal. A l'inverse j'ai trouvé quelque peu obscure la postface, où l'on comprend que l'auteur, partisan d'une attitude prudente, règle des comptes avec un Guillaume Dustan téméraire, mais où l'on n'explique pas les épisodes du conflit qui les a opposés, si bien que ce texte semble s'adresser plutôt aux initiés.

J'ai vu surgir au fil des pages quelques noms que je connaissais. J'ai remarqué que Jean-Marie Le Pen était mentionné une paire de fois, mais ne figure pas dans l'index. Le monde est petit, j'ai eu la surprise de voir passer des gens comme Emmanuel Brunet (surfeur bergeracois, ami d'amis, jamais vu en personne mais qui fait partie de mes «amis» dans Facebook), Mistigris (avec qui Pierre Fablet a réalisé certains numéros d'*Actualités du Monde Libre*), ou Hubert

Duprat (sculpteur *straight*, si j'ose dire, mais ami d'enfance de l'auteur).

PS. A l'époque où j'ai lu ce livre, je me suis adressé à Didier Lestrade, joignable par Facebook, pour le prier de m'éclairer sur un mot («clone») dont le sens argotique m'échappait. Il l'a fait scrupuleusement et je lui en suis reconnaissant.

Dimanche 25 août 2013. A propos de prénoms et de noms, j'ai remarqué l'usage qui en était fait, quand j'ai suivi le mois dernier les journées du procès de George Zimmerman, vigile d'une résidence privée en Floride, qui avait tué d'un coup de feu le rôdeur Trayvon Martin, l'année passée. Dès le début de l'affaire, les médias américains s'étaient efforcés de lui donner un tour humaniste exemplaire, en présentant l'auteur de l'acte comme un ignoble Blanc raciste violent, et la victime noire comme un adolescent inoffensif et innocent. Il s'avéra bientôt que l'histoire n'était pas aussi simple, que Zimmerman était en fait un métis blanco-latino-négro-péruvien, que Martin n'était pas tout à fait un enfant de chœur, que l'agresseur n'était peut-être pas celui que l'on croyait, et que la légitime défense était vraisemblable. Je passe les détails, qui seraient nombreux. Mais j'ai donc remarqué que jusqu'au bout du procès, comme pour suggérer la sympathie due à la victime et l'antipathie méritée par l'accusé, les médias désignaient le plus souvent le premier par son prénom, le second par son patronyme : c'était la fable du pauvre Trayvon et du vilain Zimmerman.

Vendredi 30 août 2013. Voilà que ma sieste s'interrompt au moment où je rêvais qu'un groupe de musiciens s'appelait «Ondes, roche». Je vais peut-être essayer de revendre l'appellation.

Dimanche 1 septembre 2013. De retour en Gironde, je repense à mes bois. Si je possédais d'immenses forêts, je ne pourrais leur donner les soins que j'accorde à mes petites parcelles. D'environ mille mètres carrés pour les moindres à six mille et quelques pour la plus grande, ce sont des confettis fonciers, de vastes salons forestiers. Certes, ce n'est pas rien que de telles surfaces, quand il s'agit de contrôler la végétation, surtout si l'on ne s'y rend qu'épisodiquement, avec pour principal instrument un sécateur, en second une scie d'élagueur. Cependant le peu de temps que j'y passe est suffisant pour que ces terrains peu à peu s'humanisent, s'éclaircissent. J'entretiens dans chacun une ou plusieurs entrées, un sentier de ronde, j'ouvre ici et là des passages de traverse, je débroussaille. Je tends vers un modèle, que faute de mieux je nomme le parc, défini non comme un bois enclos où l'on peut parquer du bétail ou du gibier, mais au sens usuel d'une sorte de bois civilisé, où les arbres poussent isolés, débarrassés de toute la buissonnerie. Je

tends vers cet objectif sans chercher vraiment à l'atteindre. Je n'obtiendrai jamais un résultat aussi net, et ne le souhaite d'ailleurs pas. Il est bon de laisser par endroits sa part à la broussaille, pourvu que j'aie mes aises. Je m'estime content si je peux circuler sans me froter aux feuilles.

Mercredi 4 septembre 2013. Un beau matin de la fin août, m'étant réveillé trop tôt, je me disais qu'il y a toujours comme ça un beau matin de la fin août où l'on se réveille trop tôt, avant la nuit finie, où l'on sort prendre l'air, et où l'on constate avec un pincement au coeur que la belle constellation d'Orion est de retour. Elle trône dans le ciel du soir en hiver, puis se fait plus discrète, disparaît aux beaux jours, et se hisse de nouveau sur l'horizon en fin des nuits de fin d'été. Je ne suis plus à la campagne depuis quelques jours, et je vais crêcher cette année au huitième étage d'une tour, chez les opprimés de banlieue, où j'avais déjà campé un an voilà un lustre. Ce n'est là mon biotope d'élection ni pour le voisinage, ni pour l'altitude, c'est même à peu près tout le contraire de ce que je recherche, mais on a une belle vue du ciel et m'étant réveillé encore ce matin sur les cinq heures, je revoyais par la baie vitrée tournée vers l'est, le géant Orion revenu, son baudrier en position verticale. Ne pouvant me rendormir, et ne me sentant pas capable de travailler, j'ai passé le temps à penser au ciel. Vivant séparé de mes livres, et ne pouvant ouvrir simplement un des manuels d'astronomie où tout est si bien expliqué, je me suis occupé en reconstituant peu à peu dans mon esprit les mécanismes de base des mouvements célestes, la double rotation de la terre, le plan de l'écliptique, les tropiques et les cercles polaires... J'admire cette horlogerie, et la subtilité des hommes qui ont su l'expliquer. Et puis le jour se lève, il faut aller bosser. La vie terrestre aussi est animée de mouvements réguliers, régie par des mécanismes nécessaires. Enfin, plus ou moins.

Jeudi 5 septembre 2013. Ces derniers temps j'ai ouvert successivement quelques recueils de pensées, avec des fortunes diverses. Une occasion de vérifier que si le genre a priori m'attire, il ne garantit pas ma joie. J'ai commencé par *Les vaches sacrées*, de Thierry Maulnier, mais après avoir sondé le volume en divers points, et l'avoir trouvé chaque fois aussi indigeste, j'y ai bientôt renoncé. Une suite de cet ouvrage, *Le dieu masqué*, m'a hélas donné la même impression. J'ai poursuivi avec *Contre l'amour, la jeunesse, la plèbe*, de Robert Poulet. Le beau titre courageux promettait plus, que ce que j'ai trouvé. Je n'en ai lu que quelques pages, de propos rudement désabusés sur les races et les classes. Finalement ce sont *Les pensées* de Jean Dutourd (le Cherche Midi, 1990), qui m'ont assez plu pour que je les lise en entier. Elles sont extraites par l'éditeur des différents livres de l'auteur, qui en a aussi ajouté quelques inédites. Je ne suis pas toujours

d'accord avec ce qu'il dit, mais j'aime bien écouter sa voix calme et narquoise. Il a page 65 une réflexion sur le vêtement («Il y a, dans la frénésie d'exhibitionnisme dont les gens de maintenant sont saisis, quelque chose qui va complètement à l'encontre de la civilisation. L'humanité, depuis le fond des temps, se couvre de vêtements. Le vêtement est à l'homme ce que le plumage est à l'oiseau», etc) qui me rappelle celle-ci de Davila : «La civilisation consiste toujours à s'habiller, pas à se déshabiller» (*Escolios*, II, 154). Je suis intrigué par la dureté de ce jugement : «Depuis Boileau, la France a deux ou trois Léautaud par siècle. Ils s'appellent La Rochefoucauld, Chamfort, Crébillon fils, Jules Renard, Courteline, esprits à la fois perçants et bornés, sensibles à tout sauf à la grandeur» (p 148). Je relève page 152 cette estimation selon laquelle le «vrai public» des écrivains et des poètes est de «trois mille lecteurs environ», où je retrouve exactement le chiffre cité ailleurs par François Caradec, selon qui il y a en France «3000 personnes qui aiment la littérature et qui ont le temps de lire».

Samedi 7 septembre 2013. Ibizarre serait un drôle de nom d'île.

Dimanche 8 septembre 2013. L'autre jour j'ai écouté sur YouTube le *Cantus in memoriam Benjamin Britten* d'Arvo Pärt, dans lequel j'ai été frappé, si j'ose dire, par les petits coups de maillet qui brisent le silence au début de l'oeuvre, puis la scandent, et dans la nuit qui a suivi, j'ai entendu en rêve un connaisseur m'expliquer qu'il y avait aussi dans cette musique certains grondements produits en frottant des bouts de bois, et que ces bruits particuliers s'appelaient des «rendez-vous avec la jungle».

Mardi 10 septembre 2013. Recherches formalistes.

Il vit dans cette maison blanche, vraiment étonnante, granitique, totalitaire.

Ils les ont lus car ils ont vue sur eux.

Mercredi 11 septembre 2013. Monsieur Roger Berthet, à qui l'on devait déjà une anthologie de Renard sur la lune (voir au 31 mai) me fait savoir que le texte anonyme «L'éléphant dans la lune», reproduit dans la *Lettre documentaire* n° 14, de juillet 1990, n'était qu'une traduction libre du poème de Samuel Butler «*Elephant in the moon*». Il m'a par ailleurs très opportunément procuré le fichier numérique de ma traduction des aphorismes poétiques de Baldomero Fernández Moreno, *Le papillon et la poutre*, ce dont je lui suis très reconnaissant. J'y ai ajouté, en fin d'ouvrage, un index onomastique, qui ne figurait pas dans l'édition de ce texte (parue en 2002 aux éditions Pierre Mainard).

Jeudi 12 septembre 2013. Quand je me suis inscrit à Facebook, il y a quelques années, ma première activité intéressante a

été de prendre part à un club de discussion nord-américain. Aussi, pour mieux maîtriser le vocabulaire technique du site, dont j'avais souvent besoin dans les échanges avec mes interlocuteurs, j'ai réglé ma page en anglais. Depuis lors je me suis fait expulser du club, mais ayant la flemme de me replonger dans les opérations, ma page est restée anglophone, si bien que je «like» au lieu d'aimer, je «share» au lieu de partager, etc. Ce petit exotisme ne me déplaît pas, d'ailleurs. J'ai même l'occasion de m'amuser, quand le service d'espionnage commercial, me croyant anglophone, mais comprenant que j'ai quelque intérêt pour la culture française, me propose d'apprendre la langue : *«French learning made fun! Everything you need to learn French quickly. Start right now!»*

Vendredi 13 septembre 2013. Sur LE COMMUNISME DU XXI^e SIECLE.

Un ami, épris de lecture, s'est attaché singulièrement aux livres de Renaud Camus (je lui dois la découverte de cet écrivain parmi bien d'autres) livres qu'il achète tous, depuis longtemps, et si possible dès la parution, mais par un tour d'esprit quelque peu mystérieux, après les avoir lus, il n'en conserve à peu près que les volumes du *Journal* et se défait des autres. Ce gentilhomme, je dois dire, jette régulièrement des quantités de livres presque aussi importantes que celles qu'il acquiert. C'est une aubaine pour moi, qui n'ai pas trop les moyens de m'en payer, car plus d'une fois j'ai pu l'arrêter, comme il se rendait à Emmaüs d'un bon pas, les bras chargés d'une caisse, et dans ces occasions j'ai le plaisir d'alléger sa peine, et de me pourvoir en librairie.

Bref, c'est par cette voie favorable que m'est encore parvenu entre les mains, voilà peu, le petit recueil de quatre essais intitulé, d'après le principal, *Le communisme du XXI^e siècle*. Je les ai lus avec un intérêt inégal, ma préférence allant nettement aux deux premiers (le dernier, «Pire que le mal», souffre d'avoir été écrit en partie dans la perspective des élections de 2007).

Le volume s'ouvre sur «La deuxième carrière d'Adolf Hitler». L'auteur y examine la destinée posthume et durable du personnage de Hitler comme symbole du mal absolu. Eh oui, en millions d'innocents broyés, Staline doit le battre de quelques longueurs, et cependant c'est l'ex-leader du Parti National-Socialiste des Travailleurs Allemands qui, dans l'espèce de religion humaniste qui forme l'idéologie dominante de nos jours, tient le rôle du véritable diable. Il y aurait de même une étude à faire (et sans doute déjà faite) sur la façon dont le mot «fasciste» en est venu à prendre un sens de plus en plus vague, pour devenir à peu de chose près un synonyme de «méchant» (ou de «de droite», c'est souvent équivalent).

Le texte principal, «Le communisme du XXI^e siècle», est un développement à partir de la formule judicieuse empruntée à Alain Finkielkraut, qui désigne l'antiracisme fanatique, dogme régnant aujourd'hui un peu à la façon dont le communisme a

régné sur les esprits au XXe siècle. Camus analyse en quoi cette idéologie exerce une tyrannie à la fois moins meurtrière mais plus totalitaire que n'a été le communisme. Il n'a pas tort, quand il estime que le combat antiraciste, justifié dans le principe, a dégénéré en une propagande omniprésente, elle-même truffée de croyances, de préjugés, de tartuferies et de mensonges, telle que l'honnête homme d'aujourd'hui est fondé à adopter une position anti-antiraciste.

(PS. Dans un Droit de réponse, mon ami lecteur précise : «Non, je ne garde pas que le Journal mais aussi les Eglogues, les Elégies, les Miscellanées, les romans, bref tout sauf les écrits politiques ...»).

Lundi 16 septembre 2013. Le marché accentue sa pression dans Facebook en multipliant les messages publicitaires. Cet embarras est parfois compensé par la saveur des annonces, rédigées dans un français approximatif. Ainsi lorsqu'on tente de m'attirer vers quelque harem numérique : «Linda auprès aime votre photo et vous envoyer un message privé! Cliquez et voir son profil!» Ou bien : «Une femme à proximité de clin d'oeil à vous et vous a envoyé une rencontres demande.» J'aime assez.

Mardi 17 septembre 2013. On ne fait jamais le plein deux fois dans la même station.

Mercredi 18 septembre 2013. Dans l'apparte que je sous-loue, j'ai découvert un petit livre qui a fait ma joie quelques jours, et chaque jour un peu plus à mesure que j'approchais d'en finir la lecture. C'est l'*Histoire amoureuse des Gaules*, écrite en 1662 par Roger de Rabutin, comte de Bussy, appelé d'ordinaire Bussy-Rabutin. Cet écrivain pas très connu, qui brille par son absence dans le Lagarde et Michard, était un cousin de madame de Sévigné, et un officier. Dans cet ouvrage écrit pour divertir ses ami(e)s, il relate en réalité les histoires de cul ou de coeur de quelques personnages de son temps, dont les noms étaient à l'origine travestis, malgré quoi, le manuscrit ayant circulé plus que prévu, et plusieurs intéressés s'en étant plaints, le livre a valu à l'auteur des ennuis sans fin. Les histoires s'enchaînent d'un personnage à l'autre, avec parfois un peu de complication, dont on est dédommagé par les grâces du style. J'ai souri en lisant cette phrase, que l'on n'écrirait aujourd'hui sous aucun prétexte : «Ces diables seraient bien mieux dans leur pays qu'ici» (il s'agit de Normands, page 48, dans l'édition Garnier-Flammarion). Une relation surprenante, racontée sans ostentation ni condamnation, est celle du couple gay, comme on ne disait pas encore, formé par le comte de Guiche et son amant Manicamp, qui «s'aimaient fortement comme s'ils eussent été de différent sexe» (60). Il y a notamment cette scène dramatique où de Guiche, étant parvenu à séduire une dame et se retrouvant dans son lit, se découvre impuissant à la servir. «Il faut se connaître, confie-t-il ensuite à un ami,

et savoir à quoi on est propre ; pour moi je vois bien que ce n'est pas mon fait que les dames» (85 sq). De Guiche et Manicamp réapparaissent plus loin, dans l'étrange affaire de Vivonne (140 sq). Je remarque ces traits appuyés, dans les portraits de deux femmes, ici une «princesse, qui était malpropre et qui sentait mauvais» (106), là au contraire une dame «propre au dernier point, et l'air qu'elle souffle est plus pur que celui qu'elle respire» (158). J'admire un portrait contrasté comme celui-ci, où le positif et le négatif se chamaillent : «Condé avait les yeux vifs, le nez aquilin et serré, les joues creuses et décharnées, la forme du visage longue, la physionomie d'un aigle, les cheveux frisés, les dents mal rangées et malpropres, l'air négligé, et peu de soin de sa personne, la taille belle. Il avait du feu dans l'esprit, mais il ne l'avait pas juste. Il riait beaucoup et fort désagréablement, il avait le génie admirable pour la guerre, et particulièrement pour les batailles. Le jour du combat il était doux aux amis, fier aux ennemis. Il avait une netteté d'esprit, une force de jugement et une facilité sans égale. Il était né fourbe, mais il avait de la foi et de la probité aux grandes occasions. Il était né insolent et sans égard, mais l'adversité lui avait appris à vivre» (107). Je m'amuse de l'usage, qu'il avaient tous et toutes à l'époque, de posséder une «cassette» où ranger leurs lettres et leurs bijoux (131, par exemple). J'aime des remarques psychologiques comme celle-ci : «Avec tant de feu, il n'est pas étrange que le discernement soit médiocre : ces deux choses étant d'ordinaire incompatibles, la nature ne peut faire de miracle...» (146) ou celle-là : «Celui-ci néanmoins a quelque faux brillant qui peut éblouir d'abord les étourdis, mais qui ne trompe pas les gens qui font des réflexions» (159). Je retiens aussi la vision enchantée de cette fête nocturne donnée dans un bois, où d'aucuns «se promenaient avec leurs maîtresses dans les allées où l'on se touchait sans se voir» (167). J'ai beaucoup aimé lire ce petit livre charmant. J'étais si déçu d'en avoir fini, que j'ai encore lu tout l'appareil critique sans en perdre une miette.

Jeudi 19 septembre 2013. Je ne suis pas certain d'avoir bien entendu, car il y avait du brouhaha, mais il m'a semblé que quelqu'un parlait de «mettre le pied à l'écuyer», ce qui piquait ma curiosité.

Samedi 21 septembre 2013. Dimanche dernier, visitant une immense brocante installée sur les pelouses d'un hôpital de Pessac (tout existe), je me suis laissé tenter, pour un euro, par le recueil de souvenirs de Jean-Pierre Marielle, *Le grand n'importe quoi* (paru en 2010). J'étais content de ma trouvaille, mais en fin de compte j'en ai été plutôt déçu. Les deux principaux défauts de cet ouvrage sont le titre, grandiloquent et creux, et le texte, creux et grandiloquent. Il ne me dérange pas que le livre soit écrit avec l'aide d'un

porte-plume, et je ne déteste pas la forme adoptée, d'un recueil de petites notes, longues d'une ligne à deux pages, disposées par ordre alphabétique des sujets. Du reste j'aime bien Marielle, sa grande gueule, sa belle voix, j'ai même admiré sa composition en monsieur de Sainte-Colombe, mais je dois avouer que ses anecdotes et ses réflexions m'ont laissé froid. Peut-être aussi est-ce de découvrir une personnalité si mal accordée à la mienne : ce goût du jazz, ce goût de se lever à midi, ce goût des potacheries, ne me disent pas grand chose. Et je trouve assez misérable sa façon de ne pas parler de politique, tout en prenant soin de dégueuler quand même un petit coup sur le FN, au passage. Quel courage! Est-ce pour excuser l'aveu répété de sa passion pour Céline (qu'il a toutefois la prudence de traiter de salaud)? Bon, d'accord, tous les vieux comédiens ne peuvent pas s'appeler Jacques Dufilho ou Michel Balfort. Allez, parlons d'autre chose.

Dimanche 22 septembre 2013. Le souvenir me revient de voisins de brocante, de cet été, un couple de gens de mon âge, qui semblaient persuadés que j'avais besoin de leurs conseils, et me les prodiguaient sans que j'aie rien demandé. Pour l'essentiel, ils me suggéraient de ne pas vendre à des prix trop bas, et de ne pas les afficher clairement sur des étiquettes, comme j'avais fait. Ils n'avaient peut-être pas tort, sur le premier point, car il est vrai que j'ai tendance à vendre les objets, livres ou autres, au prix où j'aimerais moi-même les acheter, c'est à dire en effet très bon marché. Mais il faut songer aussi que la clientèle des brocantes vient précisément là pour trouver du low cost, et que ceux qui y pratiquent des prix moyens se condamnent en général à garder leur marchandise sur les bras. Sur le second point, en revanche, pas de discussion possible. Il faut faire votre prix à la tête du client, m'expliquaient-ils, car selon la personne, vous pouvez vendre cinq ou six fois plus cher, etc. Ils étaient si convaincus de leurs arguments, et ceux-ci m'inspiraient une telle répulsion, que je n'osais pas les désapprouver franchement, me contentant de ne pas les approuver. Pouah. Mon point de vue sur cette question triviale, de morale pratique, est que l'affichage du prix est un confort appréciable pour l'acheteur, qui peut ainsi en prendre connaissance sans avoir à le demander (ce qui veut dire souvent s'engager dans une conversation gluante), et d'autre part c'est une marque d'honnêteté, que je trouve convenable. Je joue cartes sur table, mes prix sont bas et je prends la peine de les afficher, c'est à prendre ou à laisser, cela me paraît loyal et propre. Par contre il tombe mal, celui qui s'avise de marchander avec moi, car je n'ai pas la culture du souk. On ne se refait pas, j'ai ce genre de dégoût. De même dans une librairie, le prix d'un livre me convient ou pas, mais si je décide d'acheter, c'est sans pimer pour obtenir la réduction de 5 % accordée aux salariés de l'université ragnagna. Non.

Lundi 23 septembre 2013. On trouve dans Wikipedia un article, qui fait savamment le point sur le processus au terme duquel l'adjectif «gai» est devenu synonyme d'«homosexuel». C'est une aubaine sémantique, pour les intéressés. Tout d'abord parce qu'on use le plus souvent de la tournure anglaise «gay», qui a un petit look plus trendy que la française. Mais aussi parce que la connotation euphorique est avantageuse : qu'on imagine, si les avatars du lexique avaient abouti à parler des «sads»... Du reste il est vrai que cette idée de gaieté correspond bien à certaine attitude stéréotypique, du gay exubérant et folâtre. Mais tout n'est pas si simple, il y a aussi des gays maussades, hélas.

Mardi 24 septembre 2013. Une des réalisations de la technique moderne, qui me satisfait le moins, ce sont ces nouveaux robinets, appelés je crois mitigeurs, grâce auxquels on peut faire couler de l'eau à la température voulue, ce qui est un avantage, certes, mais j'ai remarqué qu'en général ces appareils sont actionnés par un levier, qui est loin d'avoir la souplesse des anciens robinets que l'on tournait. Toute la différence de finesse entre les deux mécanismes tient à ce que l'ancien se manoeuvrait avec les doigts, le nouveau avec le poignet. Comme ces leviers tendent à libérer tout de suite un fort jet d'eau, et comme il est souvent difficile d'obtenir un débit subtil, je les appelle par devers moi des robinets de bourrin. Et force est de constater, depuis des années, non seulement dans les maisons où je passe, mais y compris chez moi-même, où je m'en suis fait fourguer un à l'occasion d'une réparation, force est de constater, disais-je, que le robinet de bourrin progresse terriblement à travers le monde moderne. La bourrinitude gagne (y compris dans d'autres domaines, d'ailleurs) et je ne vois guère se créer la moindre ligue, qui s'élèverait contre ce désastre. C'est pourquoi j'essaye d'alerter l'opinion comme je peux, même avec mes faibles moyens. Ah, j'y pense, il y a aussi ces nouvelles sortes d'ampoule, qui éclairent assez bien, un quart d'heure après qu'on a appuyé sur le bouton. Le progrès me paraît mitigé, là aussi.

Mercredi 25 septembre 2013. Henri IV fut assassiné au même âge, où plus tard Richelieu fut emporté de fièvre, et où je viens à lire aujourd'hui ces détails. N'ayant pas le coeur à grand chose d'autre, j'occupe ces jours-ci mes réveils et mes couchers à feuilleter des manuels d'histoire de France. Cela rafraîchit mes souvenirs, qui en ont grand besoin, et j'y trouve de quoi me divertir. Je suis attentif au rôle des femmes : le pouvoir ne leur appartenait pas, en principe, mais dans les faits, si certaines ont été en effet soumises, ou abusées, que de reines et de régentes, que de mères et de maîtresses, ont mené les grands hommes à leur guise. Et je ne me lasse pas d'observer les tours imprévus de la roue de la

fortune, chez les dames comme chez les messieurs, les surprenantes promotions, par le cul notamment, les brutales déchéances, les dispersions, massacres, disparitions, retours.

Jeudi 26 septembre 2013. Je me rappelle que deux fois, dans les premiers temps que je possédais une maison à la campagne, une camionnette venue Dieu sait d'où s'est arrêtée devant le portillon, et il en est descendu un Gitan, pardon, je veux dire un membre de la communauté des gens du voyage, pour me demander si je n'avais pas ceci ou cela à donner, à vendre, ou à réparer. Les deux fois, je n'avais rien à proposer, la rencontre a tourné court. Un détail m'a frappé, c'est que chaque fois j'ai entendu la camionnette venir directement chez moi depuis le bout de la rue, sans s'arrêter chez personne d'autre, et elle est repartie de même sans rien demander chez aucun autre voisin. Si donc ces gens s'étaient déplacés pour venir précisément et uniquement chez moi, c'est parce qu'ils savaient que j'étais un nouveau venu, et pour le savoir, il avait bien fallu qu'ils exercent une certaine surveillance, laquelle je suppose ne se limitait ni à ma rue, ni au village. C'est ainsi, Big Brother n'est pas toujours celui qu'on aurait cru.

Vendredi 27 septembre 2013. Je ne connais pas de branches plus rebelles à l'entassement que celles du buddleia, à part peut-être celles du sureau.

Samedi 28 septembre 2013. J'attendais une occasion de repasser à la Croix, comme ce week-end, pour vérifier si Jacques Brosse, dans son guide des arbustes, donnait quelque conseil particulier sur la taille des chalefs, qui en cette saison font une poussée vraiment spéciale, lançant en l'air de nouvelles tiges démesurées, assez rigides pour tenir tendues, mais en même temps flexibles jusqu'à la mollesse dans leur extrémité. Je suis un peu déçu, il n'en dit rien, me voilà renvoyé à mes facultés d'improvisation. Mais cet ouvrage paru il y a quelque trente ans reste le meilleur guide que je connaisse sur le sujet, je n'en connais pas d'autre qui donne des descriptions aussi attentives, et des indications aussi savantes sur l'histoire humaine des plantes. Le titre complet, interminable à la façon des titres de jadis, donne une bonne idée de la teneur du guide : *Atlas des arbustes, arbrisseaux et lianes de France et d'Europe occidentale, contenant leur histoire, leur description botanique et ornementale, leur mode de culture, ainsi que les divers services qu'ils peuvent rendre tant par leurs fruits et leur bois que par leurs propriétés médicinales*. C'est un album de grand format, solide, relié en carton toilé, épais de 287 pages, paru chez Bordas. J'y ai remarqué cette bizarrerie, que l'on a pris soin de numéroter les notices (il n'y a pas moins de 1697 espèces décrites), or cette numérotation ne sert visiblement à rien, puisque l'index renvoie aux numéros des pages et non à ceux

des notices. Ou peut-être sert-elle seulement à glorifier la richesse du livre. Pour en revenir à la famille d'arbustes en question, la plupart de ses espèces sont exotiques, et désignées plus souvent par leur nom latin *Elaeagnus*. On donne à certaines le nom commun de chalef, que par commodité j'applique aussi au cultivar le plus répandu dans les jardins, l'*Elaeagnus x ebbingei*. Je ne raffole pas des plantes exotiques mais j'aime beaucoup celle-ci, pour son joli feuillage aux reflets bizarrement argentés ou bronzés, et plus encore pour le parfum subtil qu'exhalent ses petites fleurs (profitez-en, c'est en ce moment, justement, et non au printemps). Brosse indique, comme je l'avais déjà lu, que ce nom de Chalef, ou Kalef, serait en fait le nom arabe du saule. Je me suis toujours demandé si la très vague ressemblance avec le nom latin du saule, *Salix*, était une simple coïncidence, ou s'il y avait quelque lien de parenté, mais je suis bien incapable de le vérifier. Peut-être qu'un arabisant de mes lecteurs m'éclairera un jour sur ce point, si tant est que j'aie encore des lecteurs.

Dimanche 29 septembre 2013. Lorsque je vais passer le week-end à la Croix, je m'y rends dès le jeudi soir, et je ne manque pas d'aller, le vendredi matin, au marché de Loulay, où je ne manque pas d'acheter, à l'écailler de Fort-Boyard, une livre de moules. Je m'en régale dès midi, si possible en écoutant quelque beauferie, genre les GG sur Radio-Monte-Carlo, pour compléter ma joie. En mangeant les moules, je mets de côté les minuscules crabes (les «chancs», dit-on ici) que certaines recèlent. Je les destine à la petite chatte qui vient mendier, je les lui offre à la première occasion où elle repasse par là, en lui disant tiens donc, ça te fera de l'iode, pour ton petit métabolisme (j'ai renoncé à la vouvoyer). C'est un extra qu'elle apprécie, mais l'ordinaire ne manque pas. Malgré mon économie austère, j'entretiens pour elle un petit stock de vivres, comme je le faisais aussi pour les deux autres mendiantes qui, avant celle-ci, venaient pareillement se faire entretenir. Souvent, lorsque j'arrive ici, je n'ai pas le temps de couper le moteur, qu'elle est déjà en train de tourner autour de la voiture. D'autres fois elle est plus tardive. Mais il est assuré que si j'entrouvre la porte entre six et sept heures du matin, elle se faufile aussitôt et file directement vers la cuisine, qui est la pièce la plus intéressante de la maison, à ses yeux. En ce début de journée, je lui donne d'abord un sachet de pâtée en sauce, qu'elle dévore sans traîner. Je dis «d'abord» parce que, toute menue qu'elle soit, ça ne suffit pas à la caler. Mais je ne lui donne ensuite, et aux autres moments où elle revient pimer, que des croquettes, dont elle doit se contenter. Je lui accorde aussi, pendant le week-end, un flacon de cat milk. Elle en raffole, je le lui sers par petites tasses, qu'elle se siffle en apnée. J'ai de l'amitié pour cet animal. La réciproque paraît moins sûre. Elle m'est surtout attachée pour

autant que je la nourris, et disparaît dès qu'elle est repue. Quelquefois cependant elle a aussi besoin d'affection et quémande des caresses. T'es ma petite bichette, tu sais, lui dis-je alors, car je lui parle maintenant sur un ton assez familier. A l'occasion, pour plaisanter, je lui rappelle l'âpreté de nos premiers contacts, quand elle était bien plus farouche. Tu te souviens que tu pouvais pas me piffer, avant? lui demandé-je, mais elle voit bien que je ne lui en tiens pas rancune. Au contraire de ses devancières, cette chatte n'essaie guère de s'incruster. Elle ne s'installe pas près du feu, ou sur une chaise ou un fauteuil, mais disparaît sans s'attarder. Cette disposition me convient tout à fait, car j'aime bien la compagnie, mais j'aime également qu'on me foute la paix.

Lundi 30 septembre 2013. A propos de «niveau», savoir s'il baisse ou pas, je ne suis pas certain qu'il faille plus de connaissances pour passer le bac aujourd'hui, qu'il n'en fallait pour obtenir le certificat d'études il y a cinquante ans.

Mardi 1 octobre 2013. Il y a dans cet appartement une télévision, dont je ne me sers jamais, mais hier soir je m'étais mis dans l'idée de regarder un film. J'ai d'abord choisi *Minority report*, de Steven Spielberg. Hélas une minute ne s'était pas écoulée que je m'ennuyais déjà devant ce spectacle abracadabrant. En changeant de chaîne, je me suis reporté sur *Dans la ligne de mire*, de Wolfgang Petersen (1993), qui était à peine commencé. Hélas (bis) il m'est apparu bientôt que ce n'était pas beaucoup plus excitant. L'espèce de film interdit aux moins de 10 ans, alors que c'est l'âge mental optimal pour y trouver de l'intérêt. On y raconte une fois de plus l'affrontement pompeux et incroyable d'un super-héros et d'un super-méchant, avec l'issue prévisible depuis le début. Le pire défaut de ce genre de films est qu'ils deviennent de plus en plus grotesques à mesure que la fin approche. Le faible plaisir que l'on en tire à l'occasion est la contemplation de beaux comédiens, ce qui n'est pas vraiment un mérite artistique. Ici le charmant Clint Eastwood, hélas opposé à John Malcovich, dont je ne suis pas fan.

Jeudi 3 octobre 2013. Un certain Louis Philippe Joseph, duc d'Orléans, tout halluciné de croyances révolutionnaires, faisait partie des nombreux nobles fous furieux qui ont travaillé d'arrache-pied à creuser leur propre tombe, et fut député aux Etats généraux puis à la Convention, où il se la péta sous le nom de Philippe-Egalité. Il fut du nombre des ignobles crétins qui se sont illustrés en votant la mort de Louis XVI (par 387 voix contre 334 pour la prison ou le bannissement). Par un juste retour des choses, il fut bientôt guillotiné lui avec, un des passe-temps favoris des révolutionnaires consistant à s'arracher la gueule entre eux.

Pour ma part, constatant que les hommes sont naturellement inégaux, ne serait-ce que par la grâce et le mérite, supposant qu'il en sera toujours de même, et préférant laisser l'idéal égalitaire aux sociétés de termites et de cloportes, je serais plutôt enclin à me faire appeler Philippe-Inégalité. Mais ça ferait encore jaser.

Dimanche 6 octobre 2013. Cet alexandrin d'actualité, dans *Sud-Ouest* d'avant-hier : «L'installation de Roms suscite l'inquiétude».

Lundi 7 octobre 2013. En roulant ce week-end le long du Bassin, devers Lanton, j'ai remarqué une pancarte indiquant la direction d'un certain salon de coiffure «Styl Harmony». C'est peut-être là tout ce qu'il me faut.

Mardi 8 octobre 2013. Sur la fin du printemps, les premiers jours d'été, j'ai réussi à construire, chez une amie, un bûcher qui faisait défaut. N'étant pas expert, j'ai ruminé le projet pendant des mois, recueillant tous les conseils possibles, triant comme je pouvais les bons et les moins bons, ne concevant pas moins de quatre plans successifs, étirant ou ramassant chaque fois le contour, pour adopter finalement les dimensions de 3,60 mètres de large sur 1,30 mètre de profondeur, la hauteur étant comprise entre 1,80 mètre à l'arrière et 2 mètres au devant. La charpente est formée de six poteaux carrés de 7 x 7 centimètres, fixés au sol dans des sabots en métal, et reliés par des traverses de 3 x 17 centimètres de section. Le bâtiment est ouvert sur tout le devant, et muré de volige sans couvre-joint sur les trois autres côtés. Le plancher du toit est fait de plaques d'aggloméré OSB, débordant les murs d'environ 20 centimètres de tous côtés, et sur lesquelles sont fixées des ondulines en carton bitumé, qui dépassent elles-mêmes le plancher de quelques centimètres. J'ai aménagé le sol en le tapissant d'une bande de feutre géotextile d'un mètre de large, sur laquelle j'ai simplement déposé deux rangées contiguës de parpaings en ciment de 50 centimètres de long sur 10 de haut. Chacune des deux rangées de parpaings, celle du fond et celle de devant, accueille une pile de bois. (Le poêle de la maison peut contenir des bûches jusqu'à 57 centimètres de long, mais par commodité on tâche qu'elles ne dépassent pas cinquante). Le bûcher se trouve auprès de la terrasse du devant de l'habitation, sur le côté ouest, il a le dos tourné au vent dominant. Il doit pouvoir abriter jusqu'à pas loin de sept stères, en tout cas largement six, soit une brasse et demie, ce qui n'est pas mal, surtout pour une demeure qui n'est pas habitée en permanence. Après la cabane de mon bois de Cunèges, qui tient bon mais qui est assez de travers, après l'appentis derrière le hangar de la Croix, dont le sol est meilleur que le toit, après le petit bûcher de proximité construit tout près de mon entrée, et qui aurait besoin d'être repris, ce

bûcher est ma quatrième réalisation «architecturale», et la mieux réalisée (et elle est sortie indemne de l'épreuve d'une tempête, dans le courant de juillet). J'ai atteint là mon seuil de compétence dans cet art, et l'on peut même dire que je l'ai dépassé, car sans un peu d'aide, je n'y serais pas parvenu tout seul, ou pas si bien. La maîtresse d'ouvrage elle-même m'a servi par son efficacité de manoeuvre, et son intransigeance sur quelques points où j'aurais volontiers cédé à la facilité. Un plaisir a été de remplir le bûcher, une fois achevé, en puisant dans les abondantes réserves dispersées à ciel ouvert dans le jardin, tâchant de placer au dessous les bûches en meilleur état et les plus régulières, au dessus les plus abîmées et difformes. J'espère que cette installation rendra un bon service. Pour moi, en attendant, c'est un de mes objets de contemplation, par moments.

Mercredi 9 octobre 2013. Il y avait une éternité que je ne m'étais offert un dîner jeune et impérialiste en allant me restaurer dans un Mc Donald's. Je me suis fait ce plaisir, l'autre soir à Pessac. Sur place, j'ai opté pour le menu Best of, composé d'un Big Tasty, d'une barquette de frites et d'un pot de Coca light. Le Coca était comme j'aime, bourré de glaçons. Les frites étaient parfaites, mais en quantité insuffisante. Quant au Big Tasty, il était vraiment tasty mais hélas pas très big. Mon impression générale est que ces aliments étaient savoureux, mais qu'il n'y en avait pas assez pour me caler. Ce qui est souvent mon impression, quel que soit le restaurant.

Jeudi 10 octobre 2013. Encore deux films pas terribles vus dernièrement :

- *Les sentiments*, de Noémie Lvovsky (2003). Une histoire d'adultère très simple, mais bien tournée, que l'on regarde sans ennui. Comme le milieu social est assez typé, je me suis demandé si c'était là encore une chabrolerie destinée à montrer combien les bourgeois sont hypocrites et déloyaux (au contraire des plébéiens, qui sont si francs et honnêtes, comme chacun sait). Il y a d'ailleurs quelques marques anti-bourgeoises assez appuyées, comme la scène ridicule où les enfants chantent à leurs parents la chanson de Brel «Les bourgeois c'est comme les cochons, etc». Jean-Pierre Bacri ne joue pas mal, mais son registre est si limité, qu'on a l'impression de le voir tenir toujours le même rôle. La musique est assurée par les chansons d'une certaine chorale Sequenza 9.3, que je n'ai pas aimées. D.

- *Violences*, de Santiago Amigorena (2011). Une policière canadienne, dont le mari et le fils innocents sont brutalement assassinés en pleine rue, parvient, prodige du cinéma, à retrouver la trace du tueur à gages, dans un bled paumé au fin fond de l'Argentine. Dans les différentes séquences où ce drôle apparaît avant la rencontre finale, il me semblait bien qu'on ne lui donnait pas trop mauvaise mine. N'était-ce pas un

humble rural démuné, en somme une victime? Et ça n'a pas raté : que fait la rude policière, quand enfin elle tient le criminel à sa merci? Elle lui caresse le visage! Comble de ridicule maso-gaücho-tiers-mondiste. E.

Vendredi 11 octobre 2013. Dans un moment de rêverie, il m'est apparu soudain que «Journal documentaire» a pour anagramme «Coeur ou Jardin mental». Cette révélation ne m'étonne qu'à moitié.

Samedi 12 octobre 2013. Je connais depuis des années une photo où l'on voit Debussy et Satie installés devant une cheminée surmontée d'un grand miroir. En l'examinant maintenant plus attentivement, je réalise que le trait blanc devant la bouche de Debussy n'est pas une grosse cigarette, comme il m'avait semblé jusqu'à présent, mais le reflet de son col dans la glace. L'impression de cigarette était peut-être renforcée du fait qu'il tient la main dans sa poche avec le geste de celui qui cherche un briquet, et que Satie, de son côté, a réellement une cigarette entre les doigts.

Pour satisfaire une curiosité de longue date, j'ai passé quelques soirées à feuilleter trois livres de et sur mon musicien préféré, Erik Satie (*L'Erik Satie* d'Anne Rey paru au Seuil en 1974, les *Ecrits* de Satie réunis par Ornella Volta chez Champ Libre en 1981, enfin le catalogue de l'expo *Variations Satie* dirigée en 2000 par la même Ornella, spécialiste du personnage).

Je ne sais toujours pas à quoi tient la graphie peu commune de son prénom terminé par un K, mais je le vois écrit simplement Eric (Eric-Alfred-Leslie) sur son faire-part de naissance.

Erik Satie (1866-1925) a mené une existence plutôt sédentaire, n'ayant guère voyagé qu'entre son Honfleur natal et Paris. Il a vécu dans la bohème de Montmartre, avant de s'établir dans la banlieue sud, à Arcueil, dans une chambre où n'entrait nul autre que lui, où il habita les vingt-sept dernières années de sa vie, et où l'on découvrit à sa mort un capharnaüm.

Il était de père catholique et de mère anglo-écossaise protestante. Lui-même fut quelque temps catholique. Il fut membre de l'ordre de la Rose+Croix, qui correspondait bien à son goût dandy de l'ésotérisme. Il créa aussi une secte fantaisiste, dont il fut le seul membre, l'Eglise métropolitaine d'Art de Jésus Conducteur.

On ne lui connaît paraît-il qu'une seule liaison, qui dura quelques mois, dans le premier semestre de 1893, avec la peintre Suzanne Valadon. Que fut à part cela sa vie sentimentale, s'il en avait une, je me le demande. Peut-être en fin de compte s'est-il rangé au précepte rosicrucien «... de garder mon coeur de l'amour sexuel pour le donner à l'Idéal et de ne jamais chercher la poésie dans la femme ...»

Il fut de gauche, inscrit au parti socialiste en 1914, au parti communiste en 1921. Je ne lui en veux pas, car je le fus aussi, soixante ans après lui, mais je m'en suis remis.

«Il ne manque à sa gloire que d'être fondateur du concours Lépine (rayon des petits inventeurs)», aurait dit de Satie un certain Pierre Boulez, chef d'orchestre, qui par ce sarcasme s'est surtout ridiculisé lui-même.

J'aime beaucoup la plupart des petits morceaux de musique pour piano composés par Satie. J'avoue que je les aime au premier degré, pour le plaisir acoustique, sans comprendre le rapport entre la musique et les titres facétieux, parfois sans comprendre même l'énoncé de ces titres. Cocteau parlait de «petits morceaux de piano habillés en manière d'excuse d'un titre farce, d'un titre ridicule».

Les écrits de Satie par contre me déçoivent. La plupart ne sont eux aussi que de petites blagues, mais elles sans musique. Pour un sourire qu'elles nous tirent de temps en temps, que d'absurdités à la dada, que de potacheries sans intérêt, et d'ailleurs sans prétention.

Il avait un talent de dessinateur, et spécialement de calligraphe, dont témoignent des dizaines d'inscriptions, libellés de courrier et vignettes diverses, où l'on voit la marque de son esprit méticuleux.

Erik Satie figure sur quelques peintures, et son portrait a été tracé par des dessinateurs qui ne sont pas les moindres (Picasso, Cocteau, Picabia...). Il existe aussi des photos de lui (dont certaines par Man Ray) où il m'apparaît plus beau âgé que jeune. Dans les dernières années son visage rayonne de bonne humeur, avec parfois de la malice dans le regard.

Mardi 15 octobre 2013. Le député Jean Lassalle, qui a semble-t-il des loisirs, a entrepris depuis des mois une longue «marche à la rencontre des Français», qui le mène un peu partout à travers le pays. Voilà quelques jours (le vendredi 4), alors qu'il se trouvait à Marseille, s'est produit un incident fâcheux, qui n'a pas fait les grands titres de la presse. Voyons donc les petits. Lassalle était assis à la place du passager dans sa voiture d'accompagnement, laquelle était arrêtée à un feu rouge et conduite par son assistante, dont la vitre était grand ouverte, quand soudain un individu a surgi et, se penchant par la portière de la Citroën C6, a entrepris d'arracher les colliers de la dame. Comme elle ne se laissait pas faire, le voleur l'a attrapée par les cheveux et lui a cogné la tête. Le député, alors au téléphone, a voulu intervenir, mais en vain, et le voleur s'est échappé avec son butin. L'assistante, qui s'en tire avec huit jours d'incapacité totale de travail, a donné quelques détails aux journaux, et Jean Lassalle a lui-même relaté l'attaque dans son blog, en lançant un appel à témoin «afin d'augmenter nos chances d'interpeler et de faire condamner l'agresseur» (on peut toujours rêver). On ignore si le malfaiteur était un de ces Français, que le député souhaite rencontrer, ou un des

visiteurs indéliçats, qui ne sont pas rares dans le pays, surtout dans des villes comme Marseille. Quoi qu'il en soit je trouve l'incident édifiant, et j'espère qu'il le sera aux yeux du député parti à la découverte des problèmes de la nation : celui de la sécurité publique est sans doute plus évident dans certains secteurs que dans sa vallée pyrénéenne.

Mercredi 16 octobre 2013. L'indigence de mes revenus m'incite à la prudence financière et par exemple, malgré mon goût pour la lecture, j'achète peu de livres. La plupart de ceux que je lis, je les emprunte ou bien on me les offre, car il se trouve qu'à défaut d'avoir fait fortune, j'ai réussi à conserver quelques ami(e)s. On ne peut pas déplaire à tout le monde.

Jeudi 17 octobre 2013. Vu hier soir et bien aimé le film de Clint Eastwood, *Minuit dans le jardin du bien et du mal* (1998). Clint n'y joue pas lui-même, mais il y a de bons acteurs, au premier rang desquels le charmant John Cusack, qui est ici un parfait sosie de Jim Goad jeune, ce détail m'amusait. L'histoire n'est ni une héroïquerie tonitruante, comme Eastwood en est coutumier, ni une socialerie pleurnichante, comme le cinéma en produit tant, mais une intrigue ingénieuse, située dans les décors agréables d'une ville sudiste, et notamment dans la maison d'un esthète. La scène du bal des Noirs est vraiment surprenante et pittoresque. J'ai moins aimé la partie relevant du vaudou. Mais ce film long de deux heures et demie ne m'a pas ennuyé un instant, et je le reverrais volontiers. B.

Samedi 19 octobre 2013. Les crises de délire humaniste, qui agitent régulièrement la société française, me font penser qu'il nous manque, façon Wilhelm Reich, une *Psychologie de masse de l'antifascisme*.

Lundi 21 octobre 2013. Vu hier soir *Shrek IV*, de Mike Mitchell (2010) qui ne m'a pas déçu, comme quoi un film que *Télérama* n'aime pas du tout a encore des chances de me plaire (oui, on nous envoie *Télérama*, dans ma sous-loc). L'histoire est un peu bête et pas exempte de vulgarité, encore que l'idée du jour de naissance volé ne soit pas mauvaise. Les personnages me plaisent plus ou moins, l'âne me fatigue autant que le chat botté m'amuse, le méchant nain paraît joliment dessiné par Mark Ryden. J'aime bien cette imagerie de synthèse (entre autres la scène du transport aérien à dos de dragon est remarquable). Surtout dans ce film je suis fan des décors, des paysages, de la forêt, des bâtiments, des éclairages, de certains ciels, et je regrette que l'on ne puisse les contempler plus longuement, tant l'histoire se déroule à un rythme endiablé. B.

Mardi 22 octobre 2013. Ayant eu entre les mains les *Obras completas* du poète mexicain Amado Nervo (1870-1919), qui ne

m'attirent guère, j'ai remarqué que l'un des volumes, le XXVIIe, se terminait par une centaine de pages de pensées en prose, regroupées sous le titre *Pensando*. J'ai lu ces pensées, sans en retenir grand chose.

L'une d'elles attire l'attention sur un personnage mystérieux, anonyme et fugace, apparaissant dans l'Évangile selon saint Marc (XIV, 51-52). Au moment où Jésus est arrêté sur le mont des Oliviers, tous ses disciples s'enfuient, seul reste auprès de lui un adolescent, vêtu d'un simple drap. Quand les sbires veulent le saisir, il s'échappe, nu, leur laissant le drap entre les mains. Nervo suggère à demi mot que ce jeune compagnon est un amant. Sur ce, me renseignant auprès des exégètes, j'apprends que l'on a parfois vu en lui saint Marc en personne, qui aurait de la sorte signé le document en s'y mettant brièvement en scène. Rien de tel que le flou, pour susciter la glose.

Une autre est une pensée sur la pensée, affirmant, je traduis, que «La jeunesse n'est pas faite pour penser, mais pour aimer, pour entreprendre, pour lutter. La pensée est fonction de la maturité, comme la pomme est le fruit d'octobre.» C'est un peu ce que je me dis, chaque fois que je vois un reportage sur des manifestations de lycéens.

Mercredi 23 octobre 2013. Quand je ne serai plus, quand j'aurai disparu, quand le monde sera débarrassé de moi, quand je serai enfin débarrassé du monde, dans le fond que m'importe ce qu'il adviendra?

Jeudi 24 octobre 2013. Vu l'autre soir *Ne vous retournez pas*, de Nicolas Roeg (1973). La critique semble-t-il fait grand cas de cette oeuvre, qui serait un jalon dans l'histoire de la sensibilité cinématographique. Pour moi qui ne suis pas historien, et qui ne puis juger des films que d'après la joie ou l'ennui qu'ils m'inspirent, je dois avouer que celui-ci ne m'a pas emballé. L'histoire est sinistre (des Anglais dont la fille s'est noyée vont trimballer leur névrose à Venise) et les personnages arborent le plus souvent des mines lugubres. Il y a une scène de baise qui a fait forte impression à l'époque, mais qui vue aujourd'hui paraît surtout interminable, et de surcroît soulignée par une horrible musique de flûte. Il y a une scène intéressante où Donald Sutherland manque tomber d'un échafaudage et se retrouve agrippé à une simple corde à plusieurs mètres du sol, cascade pour laquelle il n'était pas doublé. Mais l'ensemble est assez gluant. C.

Vendredi 25 octobre 2013. Reportage : dans la cité sans joie.

Je sous-loue cette année l'apparte d'un copain, nommé à l'étranger. Le logement se trouve hélas dans une «cité» d'opprimés, au huitième étage d'une des tours, qui en comptent dix-huit.

Les dites «minorités visibles» forment ici la majorité de la population, au moins les trois quarts, peut-être les quatre cinquièmes. Quant à la minorité de souche, elle n'a pas grande allure, on voit tout de suite que ce n'est pas l'élite, à l'aspect loqueteux, ou carrément dégénéré, de beaucoup de personnes.

Dans l'ascenseur une radio diffuse exclusivement de la musique exotique. Je ne sais qui en décide, ni si c'est fait exprès, mais ce dispositif me dit clairement : ici tu n'es pas chez toi (car le dispositif me tutoie, c'est évident).

Il y a toujours dans l'ascenseur, plus ou moins discrètement, une odeur mélangée de produit d'entretien et d'urine. Et parfois en effet sur le sol quelques gouttes ou une flaque (de pisser, pas de produit d'entretien). Ces fuites sont dues aux chiens que l'on descend promener, je suppose.

Le matin je descends plus volontiers par l'escalier de service, pour l'écologie et pour l'exercice. L'odeur d'urine y est un peu plus âcre que dans l'ascenseur mais à cette heure-là je suis à peu près sûr de n'y rencontrer personne, ce qui est un avantage. A un endroit, sur le mur au ras des marches quelqu'un a tracé au feutre rouge SALE BATARD JE TE VOIS. Je ne sais ce qui a suscité l'inscription, mais elle colle bien avec l'ambiance.

Un soir en arrivant j'ai vu dans le hall un jeune noir, à l'air d'ailleurs aimable, qui sortait les prospectus de sa boîte à lettres et les jetait en l'air par dessus son épaule, si bien que tout le sol en était tapissé. Il aurait pu simplement les déposer au-dessus des boîtes à lettres, comme font les autres résidents qui ne veulent pas s'encombrer de cette paperasse, mais pour quelque raison qui m'échappe, il lui semblait meilleur de procéder ainsi. Parfois aussi c'est le sol de l'ascenseur, qui est tapissé de la sorte.

Les détritiques, les objets cassés sont souvent jetés n'importe où sur le sol, dans l'ascenseur, dans le hall, dans l'escalier. Dehors, à côté des silos à déchets, est déposé chaque jour, malgré l'interdiction, un assortiment sans cesse renouvelé de cageots, de matelas, de meubles en pièces, d'appareils électroménagers hors d'usage, de tout ce qu'on peut imaginer.

Le personnel d'entretien a de quoi s'occuper, et d'ailleurs s'emploie remarquablement. La vitre de la porte principale vient-elle à être fracassée, elle est remplacée dans les quarante-huit heures. Sans l'activité quotidienne de ces agents, l'environnement serait bientôt transformé en une porcherie invivable, dont on voit clairement l'esquisse en fin de week-end, après seulement deux jours d'autogestion. Il y a pratiquement tous les matins de nouvelles branches cassées, traînant au pied des arbres du parking, ou encore pendantes.

On voit moins de gens le matin, à l'heure d'aller travailler, que le soir, au moment de rentrer. Et souvent ceux du matin sont moins sinistres que ceux du soir. Il y a ces

personnages que l'on croise à l'occasion, ou qui vous regardent passer, en vous dévisageant avec insistance et d'un air mauvais. On les sent totalement fermés à toute idée de courtoisie, ou de simple amabilité. On ne flâne pas.

Il y a de temps en temps des vociférations à l'extérieur, si sonores qu'elles font penser à une altercation, et souvent il n'en est rien, car la conversation normale, chez certains, se déroule naturellement sur le mode de l'aboïement.

L'appartement lui-même est assez confortable, et peu bruyant, parce qu'il est bien insonorisé, ou que par chance les voisins immédiats sont assez discrets. Et l'on a par les baies de belles vues du ciel.

Je ne peux vraiment me plaindre, je n'ai jusqu'à présent rien de plus grave à déplorer que cette impression générale de sauvagerie à basse intensité, mais assez palpable et menaçante pour exercer une pression mentale permanente. En fin de semaine, je ne pars pas à la campagne, j'y fuis avec soulagement. En attendant une échappée plus durable...

Dimanche 27 octobre 2013. Hier matin au réveil je pensais au nom d'Iciain Bollinger, qui me semblait assez familier, mais je n'arrivais pas à me rappeler où je l'avais lu ou entendu. En faisant des vérifications, j'ai vu que personne ne s'appelle ainsi, le prénom est inexistant, le nom est celui d'une marque de champagne que je ne connaissais pas. Sans doute ce fantôme venait-il de mes rêves.

(PS. Je réalise quelques jours après que ce nom est une déformation de celui de la cinéaste espagnole Iciar Bollain. Le seul film d'elle que j'ai vu ne m'avait pas laissé une impression inoubliable, mais pour quelque raison son nom m'avait frappé et j'ai dû le relire ces derniers temps. Je comprends maintenant que ce nom est un fantôme du mien, un nom à triple i, avec le patronyme commençant par un B et contenant un double L.)

Mercredi 30 octobre 2013. J'ai feuilleté en entier un épais recueil de «366 images» représentant la *France paysanne* (Geste éditions). Ce sont des photos et des cartes postales horizontales, datant de la première moitié du vingtième siècle, reproduites ou agrandies, chacune pleine page, dans cet album au format «à l'italienne». Elles figurent différentes activités de l'agriculture, de l'élevage, de certains artisanats et petits métiers. En tournant les pages, je me faisais la réflexion que ce que l'on regarde d'abord chez les gens, que ce soit sur des images en papier ou dans la réalité, c'est le visage, dans lequel on cherche en premier le regard, qui est le principal agent de renseignement sur l'âme du personnage. Dans ces photos on lit parfois quelque finesse dans les yeux des enfants, mais elle a généralement disparu de ceux des adultes, où règne la rudesse. On sent chez eux trop rarement de la gravité, trop souvent de la stupidité, avec l'amusement de se trouver devant un appareil photographique.

Le pire, à mon goût, est la mine réjouie des bourreaux sur le point d'égorger un cochon ou d'assommer un boeuf. Je ressens pour ces gens l'estime que l'on doit à ceux qui nourrissaient le pays, et que le pays remerciait mal, mais je n'admire pas leur brutalité, ou leur abrutissement, peut-être nécessaire dans leur condition. Je supporte mieux de voir leur crasse, elle aussi je suppose nécessaire. Je ne déteste pas contempler certains arrangements de promiscuité, comme la pièce unique où parfois vivaient hommes et bêtes, dont j'idéalise peut-être la coexistence. Et dans les intérieurs, la cheminée toujours attire mon regard.

Dimanche 3 novembre 2013. Je ne sais depuis quand ma mère s'était mise à faire seule, en voiture, la tournée de ses cimetières de Charente, pour les fleurir à la Toussaint. Sans doute depuis la mort de mon père, son second mari, en 1981. Je suppose que si elle avait dû ne faire le voyage qu'une fois par an, en partant de son exil bergeracois, c'eût été à cette occasion (mais il y en avait d'autres). Les cimetières étaient ceux de Moragne, pour mon père, Vandré, pour ses propres parents, et la Croix-Comtesse, pour son premier mari, Robert Poinot, mort en 1946, et le père de celui-ci, Abel, mort en 1977. Sans doute en profitait-elle pour aller voir son frère à la ferme de la Rousselière, peut-être déjeunait-elle chez lui, et faisait-elle escale le soir chez la veuve de la Croix, Eugénie Poinot, avant de redescendre en Dordogne (ou peut-être allait-elle d'abord à la Croix et profitait-elle du séjour pour faire une sortie vers l'ouest). Quand Eugénie s'est éteinte à son tour, en 1987, et que la maison de la Croix a été mise en location, ce recours a disparu. Ma mère se faisait-elle alors héberger par son frère, par quelque autre parent(e), ou faisait-elle le voyage en une seule journée, comme elle en était fort capable, je l'ignore et il est bien tard pour le lui demander, maintenant qu'elle est  gar e dans le dédale du mal d'Al. Tiens, voilà mon cousin, a-t-elle dit naguère, alors que je venais lui rendre visite (Mais non, madame Billé, c'est votre fils, vous le reconnaissez...). Une autre fois elle m'a demandé des nouvelles de Philippe, et la semaine dernière comment allait ma mère... Je ne saurais dire non plus quand, la fatigue venant, elle m'a prié de l'accompagner désormais dans cette tournée annuelle.  tait-ce déjà avant que je n'entre à mon tour en possession de la maison de la Croix en 1999, ou seulement depuis lors, je n'en ai pas le souvenir. Puis est venue l'époque où je fus chargé de m'acquitter seul de cette mission. C'était bien naturel, puisque je me rendais de toute façon, environ une fois par mois, dans la lointaine habitation, je pouvais bien faire le détour. La route était la même depuis Bordeaux jusqu'à Saintes, mais j'obliquais alors au nord-ouest, vers Rochefort, et suivais le circuit au fil duquel je d posais sur les tombes trois pots de fleurs, à Moragne, à Vandré, enfin à la Croix. Les trois sont devenus quatre, quand il en a fallu deux à

Vandré, après la mort de Raymond, le frère de ma mère, en 2001. A la Toussaint de l'année dernière, ma mère était déjà bien perdue mais encore indépendante, dans son appartement de Bergerac. Elle fut internée un mois et demi plus tard, peu avant Noël. Cette année donc, pour la première fois, j'accomplis le rituel sans qu'elle me l'ordonne. Si je laissais tomber, elle l'ignorerait, mais j'éprouve l'obligation de m'exécuter, par devoir moral envers elle, et à vrai dire je trouve une sorte de satisfaction mystérieuse dans cette action, que j'accomplis maintenant à ma propre initiative et à mes frais. Le temps est variable à l'extrême en cette saison, et je me souviens d'avoir fait le voyage plus d'une fois sous une pluie incessante, mais d'autres fois par grand soleil, comme c'était le cas jeudi après-midi. J'étais parti de l'université sur les deux heures et par chance, non seulement il faisait beau, mais Radio-Classique est restée audible dans la voiture jusqu'assez loin dans les campagnes, alors que d'habitude tout se brouille plus vite que ça. Je ne déteste pas cet itinéraire, qui me change de la route habituelle. Les mêmes pensées me reviennent par endroits, le souvenir d'un copain quand je passe au large de Saint-Porchaire, les galettes quand je passe à Beurlay, et mon père, bien sûr, quand j'arrive en vue de Rochefort et que j'oblique vers l'est, que je traverse Lussant et le pays de Moragne. Je me demande toujours quels endroits lui étaient les plus familiers, ce qu'ils pouvaient lui évoquer. Il y a par là beaucoup de frênes et je me demande s'il savait ce qu'est un frêne. C'est probable, car il était un gars de la campagne, mais je sais d'expérience que les gars de la campagne ne sont pas forcément bons naturalistes. Je me rappelle qu'une fois, quand j'étais jeune étudiant, nous avons parlé des hêtres, lorsque j'ai découvert que leur nom portugais, *faia*, ressemblait à leur nom charentais, *fayan* (les deux provenant du *fagus* latin). Les cimetières sont déserts d'ordinaire quand j'y passe, mais cette fois il y avait un peu de monde à Moragne. En allant chercher de l'eau pour arroser mes chrysanthèmes, j'ai surpris une bribe de conversation entre un vieil homme et une vieille dame. Ils parlaient de gens nommés Billé, ce qui était peut-être leur cas, et je les ai entendus prononcer le nom de Chéri Billé, qui est probablement mon arrière-grand-père, né en 1870, et dont je n'ai jamais su quand il est mort. Je ne suis pas intervenu, j'ai passé mon chemin, j'avais de la route à faire. En arrivant chez moi, au terme du voyage, j'ai trouvé la maison plus humide que je ne m'y attendais, il y avait du moisi un peu partout sur les meubles. Et le temps a tourné, par la suite à la Croix, la pluie m'a donné assez d'eau pour que je remplisse un bon nombre de mes bidons. Je suis à peine sorti, pour quelques courses, j'ai envoyé par la poste ma collection de la revue *La Hulotte*, quatre-vingt-quinze numéros que j'ai vendus un euro pièce à un inconnu que cela intéresse, le temps a passé là aussi, je ne faisais plus rien de ces bonnes livrettes. Je

suis à peine allé dans les bois, j'aime bien l'éclaircissement de la végétation qui arrive à cette saison. Et je me suis encore arrêté au bord d'un champ pour ramasser des bouteilles vides, cinq grandes bouteilles de vin et de pineau, que probablement des chasseurs avaient bazardees là. Après les cochons des villes, voilà les cochons des champs. Serait-ce que je les attire, Seigneur, aurais-je le goret-appeal? J'arrête ici ces notes, avant de glisser sur la pente du persiflage.

Lundi 4 novembre 2013. Essayé de regarder des films, hier soir à la télé.

D'abord *Edward aux mains d'argent*, de Tim Burton (1990). Vu quelques secondes, tout de suite compris que ce n'était pas pour moi. E.

Ensuite *Le Seigneur des Anneaux : les deux tours*, de Peter Jackson (2002). Vu les cinq premières minutes (sur trois heures). Ca doit plaire aux enfants, mais ça m'a vite gavé. D.

Enfin *Le talentueux M. Ripley*, d'Anthony Minghella (1999). J'ai supporté les dandinements du protagoniste et ses disques de jazz pendant un petit quart d'heure, avant d'y renoncer. E.

Finalement, je suis allé bouquiner au lit. J'ai lu l'article d'Alain de Benoist sur le *Dictionnaire historique et critique du racisme*, de Taguieff, dans le dernier *éléments*. Excellent article.

Mardi 5 novembre 2013. Deux tweets sur le haka.

Je trouve que le haka des néo-Zélandais n'a pas beaucoup d'allure.

J'imagine qu'aux toilettes, les rugbymen des antipodes prennent la posture du hakaka.

Mercredi 6 novembre 2013. Il paraît qu'en langage diplomatique oui veut dire peut-être, peut-être veut dire non, et non ne se dit pas. Il y a ainsi des traits de diplomatie dans le réseau Facebook, où les disparitions ne sont pas signalées. Quand vous virez Untel de vos «amis», ou quand Untel vous vire des siens, la chose n'est pas annoncée, le viron est si discret que le viré met parfois du temps à se rendre compte du fait, s'il s'en rend jamais compte. De même le oui accordé aux personnes qui sollicitent d'être admises dans le cercle des «amis» de quelqu'un, n'est-il qu'un «peut-être» : ce oui n'exclut certes pas l'amitié réelle, mais souvent elle reste à démontrer et ne sort guère du domaine du virtuel. Ce terme d'«ami» est commode mais un peu abusif, car il est bien connu que l'on ne peut avoir beaucoup d'amis, et que plus on en a, moins ce sont des amis. Quand certains en affichent des milliers, on se doute bien que la soi-disant «amitié» est en réalité bien inconsistante. Il y aurait sans doute des termes plus adéquats, comme correspondant, connaissance, relation, contact ou que sais-je. Mais «ami» est plus simple, et peut-être plus aimable, ou valorisant. Je dois avouer que lorsque

je reçois une proposition d'«amitié», je regarde où en est le candidat : s'il a déjà plusieurs milliers d'«amis» à son actif, son dossier est mal barré auprès de mes services.

Etant d'un naturel frugal, je devrais me contenter du peu d'amitié dont je dispose dans la vie réelle, au lieu d'aller en chercher là, où je n'en trouve guère plus. J'y ai des surprises, bonnes et mauvaises. Il y a les individus que l'on aurait cru mieux disposés, mais s'avèrent bien froids, et ceux que l'on aurait jugés plus distants, mais se révèlent aimables. Une déception est que je fais régulièrement l'expérience de mon impopularité, qui pour n'être pas étonnante, n'en est pas moins désolante. En général peu de gens s'intéressent aux rares signes que je lance. J'en vois au contraire dont le moindre propos, et parfois vraiment une petite chose, suscite aussitôt force approbations et des discussions sans fin. Leur charisme m'épate, mais je me suis fait une raison : tel n'est pas mon lot. Une autre déception est le constat que si ce genre de réseau est un canal nouveau pour les relations humaines, ces relations restent ce qu'elles sont à l'ordinaire, et l'on a tôt fait d'y constater les mêmes mufleries, fourberies et bassesses, qui embourbent la basse-cour de la vie réelle. Et puis je ne me sers pas de Facebook pour ce à quoi il serait le plus utile : enrichir ma vie sociale en signalant les moments où je vais au café, à la piscine, ou au cinéma. Seulement voilà, je ne vais pas au café, ni à la piscine, ni au cinéma, et je trouve ma vie sociale bien suffisante comme ça.

J'aurais toutes les raisons d'abandonner ce réseau, si d'autres raisons ne m'en retenaient. Il y a tout d'abord un petit intérêt, mesquin je l'avoue, mais pardonnable je l'espère : j'ai remarqué qu'un certain nombre de personnes ne viennent lire mon blog que quand je le signale dans Fb, et je n'ai hélas pas tant de lecteurs, que je puisse ainsi négliger d'en trouver de supplémentaires par ce canal. Il y a ensuite que je compte parmi mes «amis» quelques personnes de qualité dont j'aime bien lire les nouvelles, même si on ne se cause guère. Il y a enfin que certains passent dans Fb des liens curieux et intéressants, grâce à quoi feuilleter Fb est devenu une façon très commode de «surfer» au hasard de la toile, dans un moment de loisir. Ainsi vont le web et ses sortilèges...

Jeudi 7 novembre 2013. Trois tweets sur Rigoberta Menchu :

Rigoberta Menchu a gagné le Nobel et la célébrité grâce au livre où une sociologue a retranscrit tous les mensonges qu'elle lui racontait.

Candidate gauchiste à des élections en 2007 & 2011, Rigoberta M s'est ramassée avec 3 %. Le peuple maya est plus exigeant que le jury Nobel.

Avec sa robuste chute de reins et ses énormes bajoues, la grosse Rigoberta Menchu peut difficilement chanter «les forçats de la faim».

Vendredi 8 novembre 2013. La notion de « faux amis » implique une consolation : tous les mots étrangers dont le sens ne fait pas de doute sont, eux, de vrais amis.

Samedi 9 novembre 2013. Les deux grands-pères de ma mère se prénommaient Auguste (Moreau et Rigaud) et avaient épousé chacun une Juliette (Taunay et Solleau).

Dimanche 10 novembre 2013. Contrairement aux médias, je pense qu'une insulte raciste est moins grave qu'une agression physique non-raciste comme il y en a sans arrêt.

Mardi 12 novembre 2013. Je découvre et j'adore le diminutif espagnol Jesusito (pour petit Jésus) et sa paronymie avec « resucito » (je ressuscite).

Jeudi 14 novembre 2013. J'ai rêvé d'un teckel aux extrémités normalement brunes mais au tronc plus pâle, tel un estivant portant sur la peau la marque du maillot.

Samedi 16 novembre 2013. J'ai lu dernièrement, et à peu près entièrement, les *Archives du Nord*, de Marguerite Yourcenar (Gallimard, 1977). Elle y évoque l'histoire de sa famille paternelle en partant du plus loin, brossant même, dans le premier chapitre, un tableau saisissant de ce qu'a pu être son pays, grosso modo la Flandre française, dans « la nuit des temps », de la préhistoire au Moyen Age. (Une réflexion qu'elle fait page 22 est pour moi l'occasion d'aller découvrir sur le net le visage protohistorique remarquablement conservé de l'homme de Tollund (mal écrit Tollsund dans le livre)). Quelques passages m'ont lassé, il m'en faut peu, mais le plus souvent je me suis laissé captiver par le talent de la narratrice, l'élégance de son style, la profondeur de ses vues. J'ai aimé certaines de ses réflexions sociales, comme ses considérations sur « l'immense anonymat paysan » (165) dont le tout monde procède plus ou moins lointainement, la « paysannerie anonyme » (314) où retombèrent aussi les moins doués des nobles ou les moins chanceux. Peut-être parce que je n'ai pas connu ses parents en personne, ou simplement parce que nous n'avons pas les mêmes idées, je n'arrive pas à partager son admiration évidente pour son père aventurier prodigue, joueur compulsif qui a dispersé la fortune familiale jusqu'à la ruine, dans tous les casinos d'Europe et à toutes les tables possibles. Mais j'ai aimé ce livre.

Dimanche 17 novembre 2013. Le genre de commerce qui marche dans la cité, à ce que je lis sur le prospectus du Cabinet Ben Untel, distribué dans les boîtes à lettres : « SERVICES et conseils dans la démarche administrative en préfecture pour les étrangers. TOUS les types de titres de séjour : salarié, vie privée et familiale, asile, résident, activités commerciales et autres. TOUTES les formes de demandes :

changement de statut, régularisation, naturalisation. Consultation : 25 euros.» Suivent les téléphones, l'adresse, le mail et la page web des professionnels de l'incruste.

Lundi 18 novembre 2013. J'ai signalé cet été qu'un blog de Majorque, *10.000 humans*, m'avait honoré le 13 août d'un article intitulé «reproduction interdite» où figurait, après quelques reproductions de mes *Lettres documentaires*, un paragraphe en catalan, peut-être rédigé par Lluís Juncosa. Après m'être renseigné auprès d'un gentilhomme de l'université, je crois maintenant comprendre assez le sens de ce texte pour en proposer la traduction suivante :

«Philippe Billé a été, depuis 1989 et pendant les années 90, l'éditeur des *Lettres documentaires*. Cette publication, photocopiée et distribuée par le courrier, est une somme de savoir inutile, qui se nourrit de merveilles et de manies : listes, vestiges, pistes, reliques, notes de lecture, descriptions, citations, relations de phénomènes et d'actions exceptionnels, de figures monumentales. Elle renseignait sur des pratiques minuscules et isolées, qui dépassent en puissance bien des macro-expositions muséales. Graphiquement, elle recourait à des images trouvées, des photomontages et des collages. Austère et efficace, Billé est un encyclopédiste des marges, qui pratique la description précise et consacre un soin démesuré à la compilation de données. Où donc aurions-nous pu nous imbiber du «situationnisme rotatif» d'Al Ackerman? Où trouver l'énumération autographe des livres de Bruno Richard? Ph. B. appartient à une certaine aristocratie de l'indifférence, de tempérament plus réactionnaire que décadent, aussi caustique qu'exempt de véritable vocation au mal. Il a ensuite naufragé pendant des années dans le marécage du mail art. Depuis les années 2000, il publie en ligne *Journal documentaire*, le journal de Philippe Billé, misanthrope : des notes de lecture, et des notes du reste.»

Cette analyse sibylline est sûrement juste en plusieurs points. Mais je ne crois pas qu'il faille insister sur certaine tendance de mes *Lettres* vers l'inutile, j'espère au contraire qu'assez souvent, elles n'étaient pas si dérisoires. L'allusion au naufrage m'intrigue, mais il est vrai que tant d'épisodes peuvent être ainsi définis, dans mon existence...

Mercredi 20 novembre 2013. J'ai su assez tôt, en m'intéressant à Nicolas Gomez Davila, qu'il existait un catalogue de sa bibliothèque, réputée riche de quelque trente mille volumes. Peut-être l'ai-je su par Franco Volpi, l'éminent davilien, à qui j'avais envoyé un exemplaire de ma livrette *Studia daviliana*, lorsque je l'ai publiée, en 2003. C'était l'époque où j'habitais une sorte de case au fond d'un jardin, dans une petite rue de Talence. Volpi s'était procuré mon numéro de téléphone et m'avait appelé là un soir, depuis l'Italie, à ma grande surprise. Dans la conversation, il m'a dit qu'il

m'enverrait une copie de ce catalogue. Mais enfin il ne l'a pas fait, puis il s'est tué dans un accident de vélo en 2009, et j'ai songé plus d'une fois que je ne verrais jamais ledit document. En y repensant naguère, j'ai eu l'idée de m'adresser à un jeune davilien, italien lui aussi, Antonio Lombardi, qui a su m'envoyer aussitôt, par courrier électrique, l'«Archivio NGD», sous les espèces d'un fichier Excel. Je lui en suis infiniment reconnaissant.

A vrai dire la précieuse liste, dont je ne sais au juste d'où elle provient ni qui l'a réalisée, présente l'aspect d'un simple inventaire, plutôt que d'un catalogue proprement bibliographique. C'est un immense tableau dans lequel les informations sont réparties sur cinq colonnes, et où une ligne est consacrée à chaque livre. Les deux premières colonnes, à gauche, sont des colonnes numériques, présentant un léger décalage, et dont on se demande pourquoi elles sont deux. Elles comptabilisent une somme de 16894 ouvrages, qui peut bien correspondre à un total de trente mille volumes. Les trois autres colonnes indiquent l'auteur, le titre, et le nombre de volumes de chaque ouvrage. Les autres références bibliographiques usuelles sont absentes : pas d'indication de la ville, de la maison, ni de l'année d'édition, pas de collation, pas de mention d'auteurs secondaires (préfaciers, traducteurs etc), pas de détail pour les entités du type Oeuvres complètes, mentionnées elles aussi sur une seule ligne, avec juste le nombre de volumes. Malgré son profil minimaliste, cette liste est un excellent instrument à la disposition de l'exégète, ou du simple curieux souhaitant s'enquérir de ce que l'aphoriste colombien conservait dans sa bibliothèque.

Il faut dire que cet inventaire gagnerait en fiabilité, si l'on prenait la peine et le temps de le perfectionner, en corrigeant les erreurs qu'il contient. Elles sont de trois sortes. D'abord, l'ordre alphabétique n'est pas toujours bien respecté (on trouve par exemple les oeuvres de «Paulhan, Fr.», puis celles de «Paulhan, Jean», puis de nouveau celles de «Paulhan, Fr.»). Ensuite, les noms sont parfois mal transcrits, de sorte que leur égarement dans l'ordre alphabétique les rend introuvables (par exemple, on n'ira pas chercher Orwell à Oewell, Guénon à Quenon, Tallemant à Telleman, Tzara à Tazra, Toulet à Youlet, etc). Enfin les règles ordinaires de la bibliographie sont ignorées, si bien que certains noms se retrouvent classés à des places inattendues (un Albert Camus classé au prénom, Chesterfield classé à «Lord Chesterfield», Du Jarric à «Father Pierre du Jarric», Daniel-Rops à «Rops, Daniel», saint Augustin à «Saint, Augustin», Lévi-Strauss à «Strauss, Claude Lévi», etc). De même la particule «de» n'a pas été rejetée, si bien que l'on trouve à la lettre D un gisement de plus de trois cents entrées à De Ceci ou De Cela.

Les 16894 livres sont donc classés dans l'ordre alphabétique plus ou moins rigoureux des noms d'auteur, mis à

part 550 ouvrages collectifs placés en vrac sous l'entrée «Various», et 134 oeuvres anonymes placées en fin de liste, elles aussi sans ordre apparent. Les livres sont dans plusieurs langues, les plus présentes étant l'espagnol, le français, l'allemand, l'anglais et le latin. On ne trouve pas mention de textes en grec, les titres des classiques grecs n'apparaissant que dans les langues citées. Deux ouvrages sont signalés comme ayant un «Author in Chinese» et un «Title in Chinese». Il y a aussi un certain nombre d'ouvrages en italien et en portugais. Il s'agit là sans aucun doute de l'inventaire d'une collection remarquable par la quantité comme par la qualité, une collection qui offrirait un fonds de base avantageux pour une bibliothèque universitaire. On y trouve non seulement tous les classiques auxquels on peut s'attendre, mais aussi beaucoup de mémoires, beaucoup d'études érudites (*Les idées morales chez les hétérodoxes latins, The mind of primitive man...*), et des ouvrages plus polémiques (*La névrose révolutionnaire, Démarxiser l'université...*).

N'ayant guère le temps de consacrer à cet inventaire une étude raisonnée, j'aimerais toutefois conclure ces notes en mentionnant de façon purement subjective quelques présences et quelques absences remarquées en parcourant à la hâte cette longue liste, où l'on trouve par exemple un Améry (*Geburt der Gegenwart*), plusieurs Aron, zéro Asturias (tant mieux), des Bainville, le *Byzantinisches Christentum* de Hugo Ball, quatre Barthes (c'est beaucoup), un Alain de Benoist (*Vu de droite*), six recueils de Francisco Luis Bernardez, un seul Cabanis (*Plaisir et lectures*), plusieurs Caillois (dont sa *Description du marxisme*), aucun Caraco (ce serait trop beau), un seul Cau (*Les écuries de l'Occident*), trois Céline (*Voyage, Mort à crédit, Féerie*), quatre Char (c'est aussi beaucoup, à mon goût), sept Chardonne, six volumes de *Letters* de Lord Chesterfield, deux douzaines de Chesterton, cinq Cioran, deux Cortazar, de nombreux Daudet (dont quatre Alphonse et trente Léon), un Déon (*Les poneys sauvages*), deux Derrida (était-ce bien nécessaire), une oeuvre du «father» Pierre Du Jarric (bizarrement en anglais, *Akbar and the Jesuits*), un Duras (*Le square*), pas moins de douze Dutourd, huit Ellul, aucun Garcia Marquez (compatriote de Davila et prix Nobel), maints Gomez de la Serna (dont naturellement les *Greguerias*), le *Mein Kampf* de Hitler (en v.o.), onze Jouhandeau, des Jünger (aussi bien Ernst que Friedrich Georg), les *Ecrits* de Lacan (quelle horreur), aucun Lovecraft, un Mencken (indispensable), un seul Merton (bizarrement en allemand), quatre Monfreid, deux Mosebach (peut-être offerts par l'auteur lors de sa visite initiatique), deux Mutis seulement (ce qui surprend, si lui et Davila étaient amis), un seul Nabokov (l'inévitable *Lolita*), zéro Neruda (c'est bien fait), deux Nimier (*Le hussard bleu* et *Le grand d'Espagne*), *Le matin des magiciens* de Pauwels et Bergier (mouais), un Plievier (*Stalingrad*), deux Prévert (*Fatras* et *Paroles*), quatre Queneau, un Roussel (*La vue*), huit Sachs, un seul Simenon (*La maison du Canal*), les *Historiettes*

de Tallemant des Réaux (en six volumes), un Tolkien (*The fellowship of the Ring*), trois Töpffer, quatorze Toulet, un seul Troyat (*Le jugement de Dieu*), huit Yourcenar. Mais un tel inventaire est comme un vieux bouquin, dans lequel il est bon de retourner prospecter de temps en temps.

Post Scriptum : Peu après la publication de cette note, un davilien avisé, Michaël Rabier, me faisait savoir que d'autres que moi s'étaient déjà intéressés à la bibliothèque de Gomez Davila, et parmi eux lui-même. Il est l'auteur d'une note éclairante sur le sujet, parue sur le site *Bibliothèques des philosophes (Biblioteche dei filosofi)*, consacré aux «bibliothèques philosophiques privées à l'époque moderne et contemporaine» (et coproduit par l'Ecole normale supérieure de Pise et l'université de Cagliari). On y apprend ce détail biographique, que lorsque Davila fut tombé malade, ses proches ont descendu son lit dans la bibliothèque, de sorte qu'il est mort parmi ses livres. Il apparaît que c'est la propre fille de l'écrivain, Rosa Emilia Gomez Restrepo, qui avait fait un premier inventaire des livres, en suivant l'ordre topographique dans lequel leur propriétaire les avait disposés. C'est ensuite seulement que l'on a rangé la liste selon l'ordre alphabétique des auteurs. D'après l'article cette collection, devenue le Fonds Gomez Davila de la bibliothèque Luis Angel Arango (propriété de la Banque de la République de Colombie), compterait exactement 16935 titres, correspondant à 27582 volumes. En fin d'article, on peut télécharger l'inventaire sous la forme d'un pdf ("Inventaire Alpha Fonds Davila"), qui semble être le même document dont je disposais sous Excel.

Vendredi 22 novembre 2013. Les motards remercient par un geste du pied, qui n'est pas vraiment un modèle de subtilité.

Samedi 23 novembre 2013. Si tant d'étrangers viennent s'installer dans une France prétendument aussi raciste, est-ce par idiotie, masochisme ou pur intérêt matériel?

Dimanche 24 novembre 2013. Je n'ai jamais aimé lire aux chiottes. Quand j'y suis, j'ai autre chose à faire. Et en général, ça ne traîne pas.

Lundi 25 novembre 2013. Si le tatouage était une nouvelle mode, on l'appellerait probablement «tattooing», comme on dit piercing au lieu de perçage.

Mardi 26 novembre 2013. J'aimais bien quand la voisine se penchait assez pour qu'on lui voie la raie du cul, et qu'elle se retournait pour voir si on avait vu.

Mercredi 27 novembre 2013. La devise arcadique «Inutilia truncat» (supprimer ce qui est inutile) conviendrait assez bien à Twitter, avec son impératif de concision.

Jeudi 28 novembre 2013. Haïku : Un haïku comprend / Un vers long de sept syllabes / Entre deux de cinq.

Dimanche 1 décembre 2013. Les nouvelles qui me rendent chaque jour un peu plus humaniste, dans la rubrique des faits divers, la plus instructive de *Sud-Ouest*, mon quotidien régional favori. Par exemple mercredi dernier. A Saint-André de Cubzac, en pleine nuit, la porte d'un garage de vente et de réparation de motos (garage déjà cambriolé en 2010) a été défoncée à la voiture-bélier (une voiture volée, naturellement). Les pillards ont volé plusieurs motos et, pour effacer les traces, ont mis le feu à la voiture-bélier, déclenchant un incendie qui a détruit tout le local, motos et matériel compris. Le concessionnaire, son fils associé et les quatre employés, désormais au chômage technique, doivent bénir les auteurs. Dans un autre registre, jeudi, on apprenait qu'une «femme de 43 ans» (dont on prend soin de ne pas donner le nom, il ne faudrait surtout pas lui faire honte), employée du tribunal de commerce de Libourne, a détourné au greffe la bagatelle de 280 000 euros en sept ans. La quasi totalité du butin a servi à consulter des sites de voyance. Les sommes dérobées dans la période 2006-2010 n'auront pas à être rendues, car il y a déjà prescription. Quant au reste, l'intéressée n'aura vraisemblablement jamais les moyens de le rembourser. Voilà qui inspire confiance en la «dignité humaine»...

Lundi 2 décembre 2013. Les vaches à laine.

Mardi 3 décembre 2013. Mon frère m'a remis une dizaine de photos qui ont dû appartenir à ma grand-mère Poinot, l'ancienne maîtresse de ma maison de la Croix-Comtesse. Elle n'avait pas le genre photographique et n'est donc pas l'auteur des clichés, où du reste elle apparaît, c'est sans doute pour cette dernière raison qu'on les lui avait donnés. Ce sont de banales photos en couleurs, floues et mal cadrées, toutes de même format carré, mais provenant d'au moins deux sources, car certaines ont le coin arrondi et les autres non. Elles ne portent aucune inscription, aucune indication de lieu, de date ou de quoi que ce soit. Comme ma grand-mère y apparaît âgée, en compagnie de gens inconnus de moi et sans son mari, je suppose qu'elles datent de son veuvage, c'est à dire de la décennie comprise entre la mort d'Abel en 1977, et la sienne en 1987. Il y a des scènes de repas en milieu rural, peut-être au village même, et des vues prises lors de voyages organisés, où les personnages posent à la montagne, au bord de la mer, sur un parking, etc. Sur l'une d'elles figurent trois dames, mais si lointaines, petites et floues, qu'elles sont presque indistinctes. Comme elles se tiennent devant une énorme église russe, et que je ne crois pas que ma grand-mère soit jamais allée en Russie, ni nulle part au-delà des frontières, j'ai d'abord pensé qu'elle ne faisait pas partie du trio. Mais on

peut reconnaître les gens moins à leurs traits qu'à leur maintien général, et en examinant l'image au compte-fils, il m'a bien semblé identifier madame Poinot, en la personne se tenant le plus à gauche sur la photo. Je me demandais ce qu'elle était allée faire sous des cieux si distants, sans que j'en aie jamais rien su, quand l'idée m'est venue que l'église en question pouvait aussi bien se trouver en France. Grâce aux moyens nouveaux des moteurs de recherche, j'ai tôt fait de localiser le bâtiment : c'est la cathédrale Saint-Nicolas de Nice. Ainsi donc, ma grand-mère est allée jusqu'à Nice. Ce fut probablement son plus lointain voyage.

Jeudi 5 décembre 2013. Je n'aime pas les muralistes mexicains, prétentieux et grandiloquents, surtout l'horrible Siqueiros, Rivera étant le moins pire.

Vendredi 6 décembre 2013. De passage à la Croix le week-end dernier, j'ai trouvé au courrier le dernier opus de Frédéric Roux, paraissant chez Fayard (mais il ne parviendra dans les librairies qu'à la mi-janvier, suite aux mystérieux calculs du commerce éditorial, m'accordant ainsi le privilège de disposer d'un livre qui, en quelque sorte, n'existe pas encore). J'ai aussitôt lu cette oeuvre intitulée *La classe et les vertus*, formule où le mot classe doit être entendu, je pense, au double sens de rang social et de style. Ce n'est pas une fiction, mais le «récit» de la vie de deux champions de boxe américains réels, Marvin Hagler et Ray Leonard, et de leur affrontement final à Las Vegas, en 1987. Il s'agit donc, pour partie du moins, d'un ouvrage documentaire sérieusement renseigné, fruit d'une longue enquête, et doté d'une chronologie et d'une bibliographie. L'histoire est racontée par un expert en boxe et en narration, elle est bien écrite, bien découpée, bien menée, et se laisse lire sans ennui, même par un lecteur aussi peu attiré que moi par le sport en général et la boxe en particulier (sans ennui mais non sans une petite difficulté, car n'étant pas familier de ces champions dont je n'avais jamais entendu parler, et qui sont désignés tantôt par leur nom, tantôt par leur prénom, tantôt par leur pseudonyme, j'avais parfois du mal à m'y retrouver, mais un rapide coup d'oeil à la couverture arrière me les remettait aussitôt). Le livre est embelli de coquetteries, portant par exemple au frontispice non le portrait d'un des protagonistes, mais celui d'un poids moyen parisien que l'auteur prisait dans ses jeunes années. Une autre fantaisie est que tous les noms de marque cités apparaissent transcrits non dans le corps général du texte, mais dans leur lettrage commercial, jolie trouvaille à laquelle cependant, connaissant un peu Roux, je me garderai d'accorder une visée purement décorative. Mais dans cet ouvrage l'écrivain ne se contente pas de rapporter des faits, il expose aussi son point de vue sur l'itinéraire des deux hommes et sur l'issue de leur confrontation. Le résultat du match final a fait l'objet de

controverse car le combat a duré jusqu'au bout, aucun des adversaires n'a été physiquement vaincu, et c'est aux points que Ray Leonard l'a emporté sur Marvin Hagler, avec un score serré. Depuis lors, «il existe deux catégories de gens : ceux qui croient que Leonard a gagné et ceux qui savent que Hagler n'a pas perdu». Roux fait partie de ces derniers. Il salue le talent de Leonard, mais prend parti pour Hagler, qui aurait selon lui mérité la victoire. Ce point de vue est légitime, mais éminemment discutable, selon les données fournies à un profane comme moi par l'auteur lui-même. Il évoque mais sans y croire, et sans insister, la possibilité que le match ait été truqué. Car enfin il faut bien constater que les juges n'étaient pas incompetents, qu'ils étaient au nombre de trois, qu'ils ont distribué à eux trois près de sept cents points, et que les huit points d'écart sont certes une petite somme, mais une somme suffisante pour donner au vainqueur la victoire. Du reste le livre présente honnêtement un certain nombre de précisions qui peuvent expliquer le résultat : parce qu'il est doté d'une psychologie biscornue, ou de peu de jugeotte, Hagler accepte de jouer un match court en douze reprises alors qu'il se sait meilleur sur quinze, il décide de boxer en droitier alors qu'il est gaucher, etc. Bref, le tableau donne l'impression que Hagler avait en effet les moyens de gagner, mais qu'il n'y a pas vraiment de quoi s'étonner qu'il ait perdu. Seulement voilà : Roux ne veut pas se contenter d'arguments sportifs, il voit dans cette compétition l'accomplissement d'une sorte de destin politique inéluctable, de sorte que Leonard «ne pouvait que gagner». Il se trouve que les deux boxeurs ont à peu près la même origine : ce sont des prolos noirs. A ceci près que Leonard, métissé, a la peau un peu plus claire que son rival, est plus doué pour les relations publiques, ambitionne de «s'élever aussi haut que possible sur l'échelle sociale» (oh, le vilain), et finit assez vite par gagner plus d'argent que son rival. De ce fait, comme il a jugé plus rentable, pour se sortir de la mouise, «de s'adapter au monde au lieu d'essayer de le changer», ce salaud ne «fait plus partie» du «peuple» (c'est-à-dire des bons). Au contraire, «Hagler ontologiquement fait partie du peuple», c'est le vrai de vrai prolo nègre classique, qui reste brut de décoffrage (bien que lui aussi fasse fortune), et paraît le symbole du prolétariat industriel dont l'importance sociologique s'amointrit dans les années 80. Du coup, l'auteur estime que «l'échec de Hagler, c'est l'échec de la classe ouvrière» (un échec qui consiste quand même à se vautrer dans les millions de dollars, je veux bien en subir de temps en temps des comme ça). Bref, je conclurai ici mes commentaires et les résumerai en admettant que cette oeuvre me convainc moins dans sa dimension de fable marxiste, que par l'éclat de sa perfection formelle.

Post-scriptum. Après avoir pris connaissance de cette note de lecture, l'auteur m'a reproché de «trop vouloir prouver», et pour cela de «forcer les faits» dans le sens qui me

convient. Précisément, il conteste ma caractérisation des deux boxeurs comme ayant «à peu près la même origine : ce sont des prolos noirs». Or, me rappelle Fred, Hagler vient «d'un ghetto où l'émeute est fréquente, élevé par une mère qui touche régulièrement le Welfare», et Leonard «d'une famille propriétaire dont le père est gérant d'une supérette». Tout cela est vrai, et je ne conteste pas que la famille de Leonard soit mieux lotie. Mais je ne crois pas avoir triché en lui attribuant une origine prolétarienne : son père a peut-être eu la chance de devenir gérant de supérette, ce qui n'est d'ailleurs pas une position très élevée, mais il a bel et bien commencé en travaillant à la chaîne, puis à décharger des camions. Je maintiendrai donc ma formulation, et plus généralement mon point de vue : que la défaite de Hagler puisse être considérée comme un symbole du déclin de sa classe, je veux bien, mais l'idée qu'il ait perdu parce qu'il était socialement moins favorisé que son rival me laisse perplexe, sauf à considérer que pour gagner un match, il faille être plus riche que son adversaire...

Par ailleurs, l'auteur me fait observer que «le pognon n'est pas un marqueur d'appartenance suffisant pour distinguer ceux qui font partie ou pas du "peuple" : Ribéry pourra toujours engranger des millions de milliards de pesetas, le lumpen n'en est pas moins en lui». Voire... Cela n'est pas faux : c'est le phénomène du nouveau riche, dans lequel on observe un retard du plan psychique sur le plan économique, l'accroissement soudain du pouvoir financier n'entraînant pas une modification proportionnelle de la mentalité. De même qu'à l'inverse, des riches appauvris ne perdent pas immédiatement les traits de moeurs du rang social qu'ils ont perdu. Mais il faut aussi dire que le pauvre subitement enrichi, s'il est assez prudent pour ne pas dilapider sa fortune, en fera bénéficier sa descendance, qui jouira d'une condition durablement améliorée, et du peut-être du progrès spirituel qui va avec...

Jeudi 12 décembre 2013. J'observe des amies lesbiennes féministes révolutionnaires. L'une d'elles appelle l'autre «ma femme». Pour montrer qu'elles sont «libérées», ou pour s'en persuader, elles se livrent à des démonstrations, se pelotent en public, se roulent des pelles devant tout le monde. Je ne trouve pas ça épatant. Pour ma part, je n'appelle personne «ma femme» et je trouve plus distingué de ne pas exhiber mes attachements, je garde mes effusions pour l'intimité. Ces filles ont conquis des droits et c'est fort bien, il est juste dommage que le droit à la vulgarité ait été compris avec. Il leur manque d'accéder à la décence, mais ça ne s'annonce pas aussi facile.

Mardi 17 décembre 2013. En ce temps d'égalitarisme fanatique, il m'amuse que le sport se consacre à observer, mesurer, homologuer, saluer, proclamer des inégalités.

Mercredi 18 décembre 2013. Il est devenu rare que je retourne en Périgord, depuis que ma mère n'y est plus, et j'étais content d'y passer un long week-end, de vendredi à dimanche dernier. Comme j'ai parfois du mal à faire simple, je rendais visite à plusieurs personnes, en différents endroits, mais tous situés dans la vallée de la Dordogne ou dans les environs. Les routes que je connaissais déjà m'ont conduit jusqu'à Fournel, et j'ai découvert encore au-delà le chemin jusqu'à Moncalou. Beau pays. Il y a en amont de Lalinde, vers Pontours, un endroit où la rivière a un bel air sauvage, déchirée de petits îlots où le courant bouillonne, et peuplée de grands oiseaux. Chemin faisant j'ai eu le temps de visiter deux églises, que je ne connaissais pas. A l'aller celle de Siorac, où il y avait une demi-douzaine de vitraux, et parmi eux deux de 1904, d'un certain A Bernard, curieusement de Grenoble, dont je ne me souvenais pas d'avoir déjà vu la signature, mais en vérifiant plus tard dans l'index de mes relevés, j'ai su que j'avais déjà croisé de ses oeuvres à Montcaret. Au retour, celle de Grives, petit village endormi dans la brume, aux murs émaillés de grosses pierres de grès rouge. J'ai aussi eu le temps de m'arrêter au bois de Cunèges, brièvement à l'aller, plus longuement au retour. Dans la nuit de samedi à dimanche Sainte-Foy était noyée dans un brouillard glacial, mais le ciel s'est dégagé dans la matinée et j'ai pu aller passer quelques heures au soleil parmi mes arbres à faire du feu, casser la croûte et trier mes bouts de bois.

Dimanche 22 décembre 2013. Il y avait longtemps que je ne m'étais accordé le petit plaisir consistant à publier une de ces brochures, que l'imprimerie de nos jours permet assez facilement de réaliser, dans l'archétypique format A5 (dans les 15 x 21 cm). C'est ainsi que dernièrement, ayant trouvé un artisan abordable, je lui ai fait imprimer une centaine d'exemplaires du recueil des *Pensées* du marquis de Marica (1773-1848), que j'avais traduites il y a quelques années. J'ai déjà fait connaître ce document sous forme numérique, par la voie du net, mais il me plaît vraiment, par attachement à la forme plus classique de l'objet matériel en papier, d'en faire une livrette légère, de vingt-huit pages, que j'ai la joie de distribuer aux copains et à quelques connaissances. Que cela arrive au moment des fêtes n'était pas calculé, mais tombe assez bien.